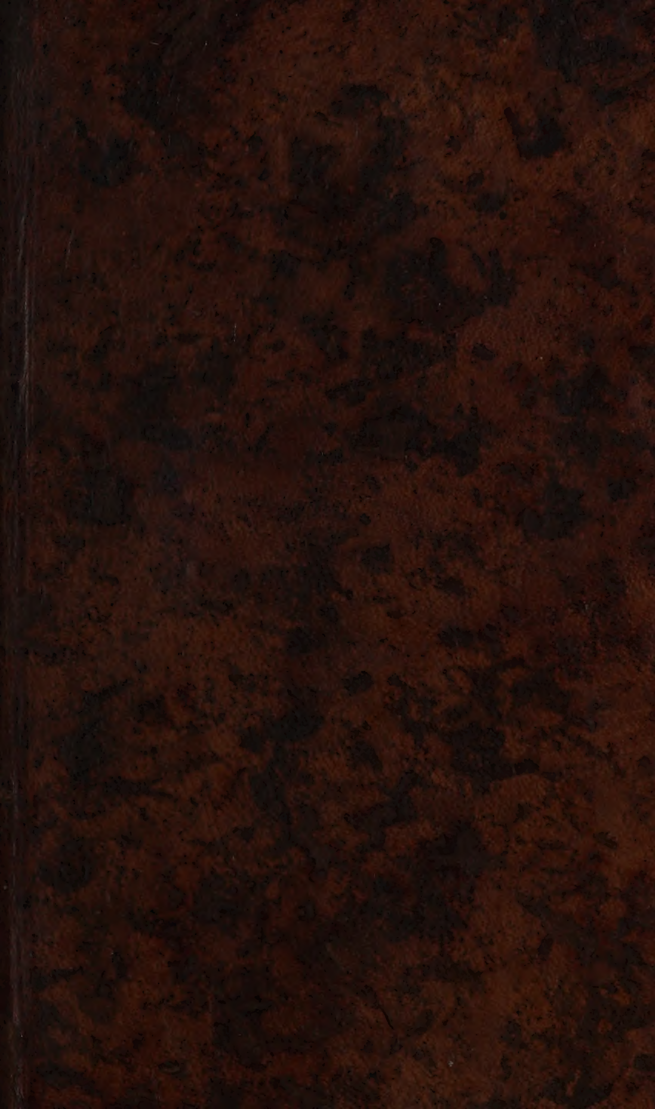


COURS DE CHIRURGIE

DICTE' AUX ECOLES De Médecine,

Par M. ELIE COL DE VILARS, *Docteur-Regent & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur de Chirurgie, en Langue Françoise.*

TOME QUATRIEME.

Contenant le Traité des Ulcéres.



A PARIS,

Chez HERISSANT, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



TABLE DES SOMMAIRES

contenus dans ce IV[e]. Tome.

LIVRE TROISIÉME

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Sommaires.



COURS DE CHIRURGIE.

LIVRE TROISIEME.

Des Ulcéres.

AVANT-PROPOS.



NTRE les cinq genres de maladies Chirurgicales, il n'en eſt point qui demande plus d'attention que les Ulcéres. La variété en eſt ſi grande, les cauſes en ſont ſi multipliées, qu'il n'y a ſouvent que de l'incertitude

dans leur diagnoſtic, leur prognoſtic & leur cure. Il eſt vrai que ceux qui ſont ſuperficiels & qui ne fourniſſent qu'un pus louable, ſe guériſſent facilement : mais il s'en trouve dont la guériſon eſt ſi longue & ſi difficile, & l'événement ſi douteux, que les Chirurgiens les plus expérimentés, ont beſoin du ſecours des plus habiles Médecins pour les aider de leurs lumieres. En effet, combien de cauſes cachées qui fomentent ces maladies ? Combien de ſymptômes fâcheux & inopinés qui les accompagnent, dont le diſcernement & la maniere d'y remédier, dépendent uniquement du reſſort de la Médecine ? De quelles erreurs ne ſont donc pas capables ceux qui par une vaine préſomption, s'imaginent poſſeder ſans études, toutes les parties de cet Art, & croient que la Chirurgie Théorique ou Pra-

tique leur eſt entiérement dévolue ? ou qui n'ayant qu'une légére expérience ſans principes, entreprennent cependant de traiter tous les Ulcéres par une méthode preſque générale qu'ils ont obſervée, ou plutôt par une eſpéce de routine, ſans conſidérer ce qui peut les cauſer, les entretenir, & les rendre rebelles ? On ne ſçauroit donc trop s'inſtruire de la connoiſſance des maladies qui font le ſujet de ce Traité, des accidens qui s'y joignent ou qui les ſuivent, & des remédes ſpécifiques qui leur conviennent, & qu'on eſt ſouvent obligé de varier. C'eſt un devoir d'autant plus indiſpenſable, que les fautes d'impéritie ne méritent pas moins de reproches, & n'intéreſſent pas moins la charité, la conſcience & la réputation d'un Chirurgien, que celles qu'il auroit le mal-

heur de commettre volontairement, ou par négligence ; puifque les unes & les autres retarderoient également la guérifon des Malades, leur feroient également nuifibles, ou les conduiroient peut-être au tombeau.



CHAPITRE PREMIER.

Des Ulcéres en général.

ARTICLE PREMIER.

Définition de l'Ulcére.

L'Ulcére, en latin *Ulcus*, vel *Hulcus*, du grec ἕλκος est *une ſolution de continuité dans quelque partie que ce ſoit du corps humain, avec éroſion de ſubſtance & écoulement de pus.*

Cette eſpéce de ſolution de continuité qui ſe trouve dans les parties molles, retient le nom propre d'Ulcére. Lorſqu'elle attaque les os, elle s'appelle proprement *Carie* : mais celle-ci n'eſt pas moins un ulcére dans les os, que celle-là l'eſt dans les chairs.

La définition que nous venons de donner, diſtingue l'Ulcére de la Plaie. Quoique l'un & l'autre ſoient des ſolutions de continuité, c'eſt-à-dire, des diviſions violentes des parties qui ſont naturellement unies & continues, il n'y a point d'éroſion dans la Plaie, à moins qu'elle ne ſoit dégénérée en Ulcére; & ſi la Plaie ſup-

pure comme elle fait ordinairement, le cinquiéme jour, particuliérement quand elle eſt profonde, & avec déperdition de ſubſtance, cet écoulement de pus ne lui donne pas encore le nom d'Ulcére; parce que ce n'eſt d'abord qu'une altération du ſang, du ſuc nourricier & des autres humeurs arrêtées ou épanchées par la diviſion des vaiſſeaux, ſans éroſion; au lieu que l'Ulcére commence toujours par une éroſion du ſubſtance: mais lorſque la Plaie continue toujours de ſuppurer ſans ſe cicatriſer dans un certain tems; qu'elle s'abreuve d'humeurs de mauvaiſe qualité, que les chairs en ſont rongées, ou que les bords deviennent durs & calleux; pour lors elle dégénére en Ulcére.

L'Ulcére a beaucoup de rapport avec l'abſcès; puiſqu'outre la matiére purulente que celle-ci renferme, il y a auſſi une éroſion de ſubſtance, mais ſans écoulement de pus hors de la partie abſcédée. Cependant on peut dire que tous les Ulcéres qui ſuccedent aux tumeurs, ſont des abſcès ouverts. La ſeule différence qui s'y trouve, c'eſt que l'abſcès n'eſt qu'une collection de pus ſans ouverture & ſans iſſue; au lieu que l'Ulcére eſt toujours accompagné d'un écoulement de matiére purulente. Quand le pus a rongé la peau, ou l'envelope qui le renfermoit, l'abſcès prend alors le nom d'Ulcére.

Il réſulte de ce que nous venons de di-

re, que l'essence de l'Ulcére consiste dans l'érosion des petits vaisseaux de la partie ulcérée, dans l'extravasation des liqueurs qu'ils contenoient, dans le changement de ces liqueurs en pus, & dans l'écoulement de ce pus hors de la partie.

On pourroit objecter qu'il y a des Ulcéres secs & arides, qui ne rendent point de pus, comme la gangréne seche, & certains Ulcéres malins, dont la suppuration est supprimée. On répond que s'il ne coule point de Pus de ces sortes d'Ulcéres, il en sort du moins une matiére épaisse, visqueuse, tenace, qui se collant & se desséchant sur les parois de l'Ulcére, en fait la sécheresse & l'aridité. Il arrive encore, lorsqu'on laisse un Ulcére exposé à l'air, que la partie la plus aqueuse & la plus subtile du pus s'exhale, & que la plus grossiere qui reste, se desséche & forme une croute; d'autant plus que l'air fronçant les ouvertures des petits vaisseaux, arrête l'extravasation des humeurs. On voit aussi quelquefois qu'une grande inflammation & une fiévre ardente, survenant à un Ulcére, en suppriment tout-à-coup la suppuration, ou la diminuent considérablement; parce qu'alors les vaisseaux voisins restés entiers sont si gorgés & si gonflés, qu'ils compriment ceux par lesquels le pus s'écoule, & en empêchent l'issue; d'où naissent souvent des métastases funestes.

ARTICLE II.

Des Causes des Ulcéres.

LES causes des Ulcéres sont internes ou externes. Les premiéres produisent leur effet en dedans ; les autres, exercent leur action en dehors.

Les causes internes peuvent être considérées comme prochaines, ou comme éloignées. Les prochaines, immédiates ou conjointes sont le sang & toutes sortes d'humeurs de quelque nature qu'elles soient, pourvu qu'elles s'arrêtent dans les vaisseaux & la tissure de quelque partie de notre corps, qu'elles s'y convertissent en pus, ou s'y corrompent : mais celles qui sont épaisses, visqueuses, grossieres, âcres, acides, corrosives, y sont plus disposées que les autres, soit qu'elles soient telles d'elles-mêmes, & pendant qu'elles circulent encore dans toute la masse, comme dans les personnes cacochymes, ou infectées de quelque virus ; soit qu'elles le deviennent par le séjour qu'elles font dans l'endroit où elles se sont arrêtées.

L'extrémité des artéres capillaires & des vaisseaux sécrétoires & excrétoires, est le lieu ordinaire où les humeurs s'arrêtent. C'est la fin du cône, & par conséquent

l'endroit le plus étroit. S'il arrive donc que les molécules du sang où des autres liquides, ayent plus de diamétre que l'extrémité du vaisseau par lequel elles doivent passer, elles y trouveront infailliblement un obstacle ; elles s'y engageront de plus en plus par la force du cœur & des artéres sanguines dont les systoles poussent à chaque instant la colomne du liquide jusqu'au bout des tuyaux qui le renferment. Si ces molécules ont quelque acrimonie, elles irriteront les parois du vaisseau ; ses fibres se fronceront ; son diamétre se rétrécira & opposera une digue aux humeurs qui se présenteront au passage.

Les veines ne sont pas si sujettes a s'engorger que les artéres. La raison en est évidente ; elle est fondée sur leur méchanisme. Leur diamétre allant toujours en augmentant jusqu'au cœur, offre un cours plus libre au sang : mais si elles viennent à être comprimées ou resserrées par quelque cause que ce soit, elles ne sont pas moins exposées aux engorgemens & aux obstructions que les autres vaisseaux.

Les causes éloignées, antécédentes, ou procatarctiques internes les plus ordinaires, sont les six choses non naturelles, dont l'abus ou la mauvaise qualité rendent les humeurs propres à s'arrêter dans quelqu'endroit, à devenir purulentes, à ronger la tissure des parties qui les renferment, à tendre ou à relâcher trop les fibres des

vaisseaux dans lesquels elles circulent. Quoique la plupart de ces choses soient extérieures, néanmoins dès qu'elles altérent intérieurement les solides & les liquides, on doit les regarder comme des causes internes par rapport à leur action & à leur effet. Par exemple, l'air infecté d'exhalaisons salines, sulphureuses, âcres, malignes, s'introduisant dans la masse du sang par le moyen de la respiration, ou se mêlant avec la salive dans la bouche, & gagnant l'estomac sous ce véhicule, peut exciter un érethisme dans les fibres nerveuses, communiquer sa mauvaise qualité aux humeurs, & les rendre capables de produire des obstructions dans les vaisseaux capillaires, des tumeurs inflammatoires, des abscès, des Ulcéres, comme on l'eprouve en tems de peste.

Les alimens tant solides que liquides, acides, âcres, chauds, salins, sulphureux, fermentatifs, fournissant un chyle de même caractére, peuvent produire les mêmes altérations que l'air, tel que nous l'avons représenté, & les mêmes embarras dans les vaisseaux. Bien plus, quand ils seroient louables, succulens, faciles à digérer, s'ils sont pris en trop grande quantité, ils ne manquent pas de causer une pléthore qui donne occasion à des engorgemens capables de faire naître des Ulcéres, comme on le verra ci-après.

Le mouvement & les exercices trop violens, font contracter avec force le cœur

& tous les muscles, augmentent la vélocité du sang, le raréfient & l'empêchent de passer aussi rapidement par les artéres capillaires que par les gros vaisseaux ; ce qui peut exciter des inflammations avec les accidens qui en dépendent. Ensuite ils épuisent le corps, font dissiper tout ce qu'il y a de plus volatil dans les humeurs, & les laissent fixes, grossieres, propres à faire des obstructions & des tumeurs, d'autant plus facilement, que les vaisseaux qui les contiennent, tombés en ce cas dans une espéce d'atonie & de relâchement, sont hors d'état d'accélérer leur mouvement progressif. Or ces tumeurs peuvent être suivies d'érosion & de suppuration dans les endroits où elles se sont formées.

Le trop grand repos ralentit la circulation du sang, s'oppose à l'atténuation des liquides, retarde les sécrétions ; par conséquent toute la masse chargée des humeurs grossieres & excrémentitielles qui devoient s'atténuer, se broyer par les systoles des artéres, & se séparer dans les différens couloirs du corps, se trouve assez impure pour procurer des stases, & en conséquence des tumeurs, des érosions, des suppurations.

Le sommeil trop long, & les veilles outrées agissent sur les solides & les liquides de la même maniere que le trop grand repos & les exercices violens.

Les évacuations excessives affoiblissent le ressort des fibres, dérobent le véhicule du

sang qui entretenoit sa fluidité, occasionnent des stagnations, des indigestions, des crudités, par le relâchement des solides, & l'altération des sucs digestifs. Si l'on vient à prendre trop d'alimens dans cet état, les humeurs devenues encore plus épaisses, plus crues & plus indigestes, sont très-propres à contracter des embarras & des engorgemens en certaines parties, causer des tumeurs, & faire des érosions. Au contraire si les sécrétions sont supprimées, la masse des liquides augmente à proportion, les vaisseaux en deviennent plus pleins, la circulation du sang en est moins libre, les conduits sécrétoires & excrétoires engorgés comprimant les artéres capillaires, la rendent encore plus difficile ; de-là l'origine de plusieurs tumeurs inflammatoires qui sont sujettes à suppurer & à dégénérer en Ulcéres, d'autant mieux que les humeurs retenues sont salines, âcres ou bilieuses, capables par conséquent d'irriter les parois des tuyaux où elles séjournent, même de les déchirer. C'est ce qui peut arriver par la suppression de la matiére de la transpiration, de la bile, des lochies, du sang menstruel, des hémorroïdes, &c.

Enfin les passions de l'ame, particuliérement celles qui sont vives, comme la colere, la fureur, le désespoir, excitent un si grand trouble dans les solides & les liquides, que toutes les fonctions en sont dérangées. Le genre nerveux est extrême-

ment tendu, le cœur & les atéres battent avec plus de force ; le fang en eft chaffé avec plus de rapidité : mais parce qu'il eft en même tems raréfié par les pulfations qu'il fouffre, il ne paffe pas dans les artéres capillaires avec la même vélocité qu'il y aborde ; il les gonfle donc, il fait dilater les embouchures des artéres lymphatiques, il s'y infinue avec la lymphe, & donne lieu à des inflammations, des abfcès, des Ulcéres. D'ailleurs ces fortes de paffions ne manquent guére d'altérer les digeftions, de caufer des crudités nidoreufes, des reflux de bile, ou d'autres fucs excrémentitiels dans le fang, qui le difpofent à s'arrêter en plufieurs endroits, & à y former des tumeurs.

La trifteffe, la mélancolie, la crainte, agiffent d'une autre maniere. Leurs effets, & les accidens qui en réfultent, font analogues à ceux du trop grand repos & de l'oifiveté. Le fuc nerveux influe lentement dans les organes, les fibres font affoiblies, les fyftoles du cœur & des artéres font languiffantes, le mouvement progreffif des liquides eft pareffeux, les fécrétions font ralenties, la digeftion des alimens ne fe fait qu'avec peine, il s'engendre des crudités acides ; par toutes ces raifons les humeurs deviennent épaiffes, groffieres, vifqueufes, incapables de traverfer librement les vaiffeaux capillaires trop peu animés pour faciliter leur cours, & vaincre leur réfiftance.

Que peut-on attendre d'un tel affaissement, d'un tel accablement de la nature ; si ce n'est des engorgemens, des obstructions & leurs suites ?

Toutes ces choses non-naturelles exerçant donc leur action intérieurement sur les solides & les liquides, sont autant de causes internes antécédentes des Ulcéres. Il est vrai qu'elles ne produisent pas toujours cet effet. Souvent elles ont besoin d'être aidées des causes externes ; ou il faut dans les parties une certaine disposition qui oblige les humeurs altérées de s'arrêter dans les unes plutôt que dans les autres ; mais l'obstruction, le retrécissement, le relâchement, la compression de quelques vaisseaux capillaires ; la *Crispation* ou le froncement de certaines fibres, le resserrement de quelques tuyaux excrétoires, l'épaississement de la matiére de la transpiration à l'habitude du corps, en conséquence du froid auquel on aura été exposé, suffisent pour servir d'obstacle au cours des humeurs.

On peut mettre au rang des causes internes antécédentes des Ulcéres, la pléthore & la cacochymie. La pléthore, qui consiste dans la trop grande abondance de sang & des autres humeurs, ou dans leur raréfaction, distend tellement les vaisseaux, qu'elle leur fait perdre leur ressort, & qu'elle met particuliérement les vaisseaux capillaires hors d'état de pousser plus loin

les liquides qu'ils contiennent. Les embouchures des artéres lymphatiques peuvent même se dilater par la plénitude des artéres sanguines, & la partie rouge du sang peut s'y insinuer, y séjourner, s'y accumuler, produire des tumeurs inflammatoires, & occasionner des érosions dans ces parties. La cacochymie, ou mauvaise qualité des sucs, qui dépend de leur épaississement, de leur grossiereté, de leur impureté trop salée, ou trop sulphureuse, est aussi très-propre à causer des embarras dans les vaisseaux capillaires, à faire naître des tumeurs, à ronger & déchirer le tissu des parties solides; effet encore plus ordinaire quand le sang & la lymphe se trouvent infectés d'un virus vénérien, scorbutique, cancereux, scrophuleux, pestilentiel.

Ce que nous venons de dire prouve assez que tous les Ulcéres de cause interne sont immédiatement précédés d'abscès, ou de quelque tumeur suppurée. Voici de quelle maniere on peut concevoir que se fait cette suppuration, & que se forment les abscès. On peut lire aussi ce que nous en avons dit dans notre Livre des Tumeurs, Tome I. page 223.

Lorsque le sang s'arrête dans les extrémités des artéres sanguines, ou s'engage dans les artéres lymphatiques, par les causes ci-dessus énoncées, qu'il ne peut être repris par les veines, & qu'il n'a de disposition ni à se résoudre, ni à s'endur-

cir ; que cependant le cœur & les troncs des artéres en envoient toujours de nouveau, les vaisseaux où il se trouve engagé, se remplissent si fort, qu'il en créve quelquefois plusieurs. Cette rupture peut aussi arriver par des coups contondans, ou par d'autres causes qui coupent, froissent, déchirent ou corrodent la substance des parties. Alors une portion du liquide qu'ils contiennent s'extravase. Ensuite les tuyaux rompus se retirent dans les interstices des chairs par la vertu élastique de leurs fibres longitudinales, & la crispation de leurs fibres spirales en resserre les embouchures. Elles sont même comprimées par les vaisseaux voisins restés entiers. Le sang n'y peut donc plus couler comme à l'ordinaire, & à mesure qu'il en vient du cœur & des troncs des artéres, il est obligé de refluer dans les artéres voisines, & de les gonfler considérablement ; ce qui augmente & fait accélérer leurs systoles.

Or le sang privé de son mouvement progressif qui entretenoit sa fluidité & son commerce avec toute la masse, s'épaissit d'abord ; mais cet épaississement n'est pas de longue durée. Exposé aux pulsations redoublées des artéres entiéres qui l'environnent, il est bientôt battu, broyé, dissout & réduit en une espéce de liqueur plus ou moins blanchâtre & visqueuse, c'est-à-dire, en pus ; parce qu'outre le froissement qu'il éprouve, les molécules aërien-

nes qui s'y trouvent renfermées, également battues & comprimées, se raréfient comme autant de petits tourbillons, par leur élasticité naturelle, agissent contre les principes du sang, & contribuent à la désunion de ses globules. Ces globules désunis ne représentent plus une couleur rouge comme ils faisoient quand ils étoient unis plusieurs ensemble. Ils en acquierent une blanchâtre qu'ils avoient avant que d'être convertis en sang.

Dans cette agitation, ou cet ouvrage de la suppuration, les vaisseaux lymphatiques brisés, & les fibres des tuyaux rompus, soumis aux mêmes pulsations, au même broyement, se dissolvent, se détachent, & se confondent avec le pus, pour ne composer avec lui & la lymphe extravasée qu'une même matiére purulente. Si cette matiére n'a point d'issue, elle s'amasse dans la substance de la partie, & forme un abscès plus ou moins profond, suivant sa situation. Quand il est superficiel, les chairs qui l'entourent poussent par leur ressort le pus du côté de la peau, qui est l'endroit où il y a moins de résistance. Ce tégument, relâché d'ailleurs par la présence du pus, à force d'impulsions, s'affoiblit, s'émince, se déchire enfin, & laisse écouler la matiére en dehors. Pour lors l'abscés se change en Ulcére. Si l'abscès est profond, le pus qu'il renferme ne pouvant percer les tegumens, à cause de leur

épaisseur, reste dans le lieu où il s'est amassé; pressé de tous côtés, il se trace des routes & des sinus dans les interstices des muscles, particuliérement dans ceux où il y a de la graisse, parce qu'elle se fond aisément. Il ronge même la substance des chairs, s'il est âcre ou impregné de quelque virus, & il fait du progrès de plus en plus, à moins qu'on ne lui donne issue.

On observe qu'après la suppuration, l'inflammation, la rougeur, la tension, la douleur, & la fiévre, s'il y en a, cessent ou diminuent considérablement. La raison de ce changement vient de ce que les vaisseaux rompus se dégorgent du pus qui s'y étoit formé; la matiére dévenue plus fluide fait moins de résistance; les vaisseaux entiers souffrent moins de compression; le sang y circule plus librement; leurs diastoles & leurs systoles ne sont plus si vives; les divulsions des fibres nerveuses finissent, ou sont plus modérées.

Les causes externes des Ulcéres consistent en tout ce qui est capable de couper, déchirer, briser, ronger, corroder, comprimer & resserrer le tissu de la peau & des autres parties. Tels sont 1°. les instrumens tranchans, piquants, contondans, les esquilles d'os, les armes à feu, & autres semblables qui font des plaies, des morsures, des piquures, des contusions. 2°. Les cautéres actuels, comme le feu,

les fers rouges, l'eau & l'huile bouillantes, le plomb & tous les autres métaux fondus. 3°. Les cautéres potentiels, par exemple la pierre infernale, la pierre à cautére, le beurre d'antimoine, l'eau forte, l'eau régale. 4°. Les vésicatoires tels que les cantharides, la clematite, ou herbe aux gueux, &c. 5°. Les poisons appliqués sur les plaies. 6°. Les linges sales. 7°. Les tentes trop dures, les bandages trop serrés. 8°. Les topiques trop astringens.

Les plaies faites par des instrumens tranchans ne sont souvent que de simples divisions du tissu, & des petits vaisseaux des parties blessées. Elles se réunissent & se guérissent ordinairement sans qu'il survienne aucune érosion de substance. Mais si elles sont mal pansées, ou si le blessé est cacochyme, infecté de virus vénérien, scorbutique, scrophuleux, les humeurs arrêtées dans l'extrémité des vaisseaux coupés s'échauffent, causent une inflammation, souvent deviennent âcres & corrosives, & rongent les parois de ces plaies, qui parconséquent dégénerent en Ulcéres.

Les morsures éprouvent presque toujours le même sort. Dans ces sortes de plaies le tissu des parties mordues est déchiré, brisé, froissé, contus, & ne manque pas d'être rongé, & de tomber en suppuration par l'agitation des humeurs qui s'y trouvent arrêtées, & qui n'ont plus de commerce avec les autres liqueurs vivantes;

& si les morsures sont faites par des Chiens enragés, ou d'autres animaux venimeux, le venin qu'ils y laissent avec leur salive, communique son caractére acide, salé & corrosif, aux humeurs extravasées ou arrêtées dans les parois de ces plaies qui en sont rongées, corrodées & changées en Ulcéres; ou si elles se réunissent & que cependant le virus de la rage ait passé dans la masse du sang, elles se renouvellent & s'ulcérent quand la rage se manifeste.

Les piquures font toujours extravaser quelques humeurs dans la plaie, & comme leur entrée est fort étroite, & qu'elle est fermée presqu'aussi-tôt qu'elle a été faite, ces liquides extravasés ne trouvant point d'issue, s'échauffent par leur séjour, l'inflammation survient, ils se convertissent en pus de la maniere que nous l'avons expliqué & forment un Ulcére; si la piquure a été faite par quelque bête venimeuse, le venin mêlé avec ces humeurs en augmente encore l'action.

Les fortes contusions où il se trouve beaucoup d'humeurs épanchées qui n'ont plus de commerce avec la circulation, & qui ne peuvent se résoudre, forment toujours des abscès, qui étant ouverts, sont autant d'Ulcéres. Ces humeurs même en se convertissant en pus, font aussi tomber en suppuration tout le tissu intérieur de la partie qui a été froissée.

Les plaies faites par des armes à feu dé-

génerent aussi presque toutes en Ulcéres, comme la contusion de ces sortes de Plaies est beaucoup plus considérable que celle des autres plaies contuses, & qu'elle fait une escarre noire comme feroit un fer rouge; il faut que tout ce qui a été froissé, brisé, &, pour ainsi dire, brulé, se détache du vif par la suppuration.

Les cautéres actuels causent toujours dans la suite des Ulcéres; en brulant, cautérisant & détruisant par leurs parties ignées toutes les fibres & les vaisseaux sur lesquels ils portent leur action; d'où résultent une inflammation, une tension, une douleur ardente, une érosion du tissu de la partie brulée.

Les cautéres potentiels font le même effet par les particules ignées, âcres, acides & corrosives dont ils sont composés.

Les vésicatoires contiennent aussi des particules corrosives, qui, s'insinuant dans le tissu de la peau, détruisent les fibres qui attachent l'épiderme à ce tégument, rongent les extrémités des tuyaux excrétoires; en font épancher la lymphe qui s'amasse entre ces deux envelopes, & qui forme des vessies. Quand ces vessies sont ouvertes, elles laissent un Ulcére plus ou moins considérable, suivant que le vésicatoire a plus ou moins pénétré.

Les poisons appliqués sur les Plaies, ou communiqués par des balles mordues après avoir mâché ou fumé du tabac, ou man-

gé de l'ail ; ou par des épées ou d'autres inſtrumens frotés d'ail, de tabac, d'aconit, ou de quelque poiſon, rongent, corrodent, enflamment les lévres de la Plaie, par leurs ſels acres & corroſifs, & la font dégénérer en Ulcére ſouvent mortel.

Les linges ſales, chargés de parties ſalines ; ſulphureuſes, fétides, ſont capables d'irriter les fibres nerveuſes des Plaies, d'infecter les humeurs arrêtées dans leurs lévres, de les convertir en pus âcre, propre à ronger les extrémités des vaiſſeaux, & à changer ces Plaies en Ulcéres.

Les tentes & les bourdonnets trop durs, introduits avec force dans les Plaies, & les bandages trop ſerrés, ne manquent pas de comprimer & de froiſſer les fibres & les vaiſſeaux des parties bleſſées, d'intercepter la circulation des humeurs, d'attirer une inflammation très-douloureuſe, d'occaſionner une agitation conſidérable dans les humeurs arrêtées, une ſuppuration abondante, une diſſolution de tout le tiſſu froiſſé & contus, & par conſéquent un Ulcére.

Enfin les topiques trop aſtringens appliqués ſur les Plaies, reſſerrent tellement les embouchures des petits vaiſſeaux qui ont ſouffert une ſolution de continuité, que les humeurs qui devoient s'en écouler s'y arrêtent, s'échauffent, ſe convertiſſent en pus, rongent & briſent les tuyaux qui les tenoient renfermées, les font ſuppu-

rer eux-mêmes, & changent les Plaies en Ulcéres.

On peut ajouter aux causes externes des Ulcéres l'air trop froid & le bain d'eau froide, qui épaississent & coagulent les liquides contenus dans les vaisseaux capillaires de l'habitude du corps, qui resserrent ces vaisseaux & les pores de la peau, & qui interceptent la circulation & la transpiration; ensorte que les humeurs contraintes d'y séjourner & de s'y accumuler, forment des tumeurs qui engendrent souvent des Ulcéres. On a vu même des membres tomber en gangréne & en sphacéle par la violence du froid.

ARTICLE III.

Du Pus & de ses différences.

LE pus qui se forme dans les abscès, ou qui coule des Ulcéres, est une matiére putride, liquide visqueuse, un peu grasse, dissoluble dans l'eau, & plus ou moins épaisse, suivant qu'elle abonde plus ou moins en lymphe & en sérosité. Ce pus résulte d'un dépôt d'humeurs arrêtées dans des vaisseaux, ou extravasées dans une partie, où elles se sont altérées par le séjour qu'elles y ont fait, par le froissement qu'elles y ont souffert, & par la

déſunion de leurs principes qui ont acquis un nouvel arrangement & une nouvelle forme ; une partie même de la ſubſtance interne de la tumeur en a été briſée, déchirée & convertie en une ſemblable matiére purulente.

La plupart des Auteurs ont cru que le Pus n'étoit autre choſe que le chyle ou le ſuc nourricier d'une partie abſcédée ou ulcérée ; mais il n'eſt pas fait d'une humeur ſeule, ſimple & homogéne. Comme toutes les parties organiques du corps ſont compoſées de différens vaiſſeaux, artéres, veines, nerfs, vaiſſeaux lymphatiques, nourriciers, adipeux, &c. tous ces tuyaux ſe trouvant briſés & rongés dans l'abſcès ou dans l'Ulcére, répandent les liqueurs particuliéres qu'ils contiennent, leſquelles ſe mêlent & ſe confondent enſemble pour former le Pus conjointement avec les débris des vaiſſeaux rompus : mais plus il ſe trouve des vaiſſeaux d'une eſpéce dans la partie abſcédée ou ulcérée, plus le Pus tient de la nature de la liqueur qu'ils renferment. C'eſt pourquoi les Ulcéres des parties membraneuſes, ligamenteuſes, glanduleuſes, où il y a plus de vaiſſeaux lymphatiques que de ſanguins, fourniſſent un Pus clair, ſereux, lymphatique ; ceux des parties muſculeuſes où il ſe trouve plus de vaiſſeaux ſanguins que d'autres, jettent ordinairement un Pus épais & blanc. Il eſt cependant certain que

que le Pus ne fait ni de pur ſang, ni de pure lymphe ; ni ſimplement de graiſſe, de ſuc nourricier, de ſuc nerveux : c'eſt un composé de tous ces liquides confondus & altérés avec le tiſſu de la partie.

On obſerve quatre principales eſpéces de Pus qui coulent des Ulcéres. Le premier & le plus louable, eſt blanc, collant, ſans puanteur, d'une conſiſtence égale, ſemblable à de la crême ou à une bouillie bien claire. Ce Pus doit ſervir de régle pour les autres, qui ſont d'autant plus mauvais, qu'ils s'éloignent davantage de la conſiſtence, de la couleur & de l'odeur de celui-ci.

La ſeconde eſpéce eſt le Pus ſanieux ou ichoreux, en latin *Sanies*, *ichor*, en grec ἰχὼς, ſanie. C'eſt une matiére ſéreuſe, aqueuſe ou lymphatique, âcre & ſalée, qui ſort principalement des Ulcéres des jointures, des nerfs, des tendons, des membranes ; Ulcéres ordinairement accompagnés de grandes douleurs & d'autres fâcheux ſymptômes. *Voyez Celſe*, *Liv. V. Ch.* 26. *Caſtello-Brunon.* Quand ce Pus eſt teint de ſang, on le nomme *Pus ſanguinolent.*

La troiſiéme ſorte de Pus eſt le Pus ſordide, en latin *Sordities*, ſorditie. C'eſt une matiére épaiſſe, grumelée, blanchâtre, noirâtre, ou huileuſe & ſemblable à du lard fondu. *Voyez Avic. liv. IV. ſen.* 4. *tr.* 3. *in princ. Lexicon Caſtello-Brunon.*

La quatriéme eſpéce eſt le Pus virulent, *Pus virulentum*, *virus*. C'eſt une matiére claire, âcre, puante, qui ſort des Ulcéres malins, tels que ſont les Ulcéres chancreux, véroliques, ſcorbutiques, envenimés. Ce Pus eſt aſſez ſemblable à la ſanie avec laquelle Foreſtus, *Liv. VII. Chirurg. Obſerv. 2. in Schol.* le confond: il eſt d'une qualité plus maligne, & oppoſé pour ſa conſiſtence au Pus épais appellé *Sorditie*.

Toutes ces eſpéces de Pus, excepté le louable, peuvent être de différentes couleurs; jaune, verte, cendrée, livide, noirâtre, &c.

ARTICLE IV.

Des Différences des Ulcéres.

LEs Ulcéres tirent leurs différences de leur ſituation, des parties qu'ils occupent, de leurs cauſes, de leur figure, de leur grandeur, de leur profondeur, de leur pénétration, de leur caractére, du tems qu'ils exiſtent, de leur couleur, de leur conſiſtence, de leur événement.

1°. Par rapport à leur ſituation, les uns ſont *internes*, les autres *externes*. Les internes ſont dans les capacités de la tête, de la poitrine, ou du bas-ventre. Les ex-

ternes sont situés à la tête, au col, à la poitrine, au bas-ventre, ou aux extrémités; & dans tous ces endroits ils sont placés à la partie antérieure ou postérieure, latérale droite, ou latérale gauche, supérieure, moyenne, ou inférieure.

2°. Par rapport aux parties qu'ils occupent. Les internes attaquent la trachée-artére, les poumons, le thymus, le mediastin, la plevre, l'œsophage, l'estomac, les intestins, le Mésentere, le foie, la rate, le pancreas, les reins, la vessie, la matrice, l'urethre, le vagin, &c. Les externes viennent à l'œil, au nez, aux lévres aux jointures, au sein, aux émonctoires, aux extrémités des doigts, & en d'autres parties: les uns s'attachent aux parties glanduleuses; les autres aux parties charnues, aux parties tendineuses, aux parties nerveuses, &c.

3°. Quant à leurs causes, il y en a qui sont produits par des causes internes, d'autres par des causes externes. Les uns succédent aux Plaies, les autres aux tumeurs phlegmoneuses, érysipélateuses, œdémateuses, skirrheuses. Il s'en trouve qui dépendent de causes benignes, d'autres de causes malignes, comme de la vérole, du scorbut, des écrouelles, de la peste, &c.

4°. A l'égard de leur figure, les uns sont ronds, les autres longs, triangulaires, ou d'une autre figure irréguliere; les uns sont unis, les autres d'une superficie

inégale ; on en voit de larges & d'étroits ; de droits dans leur direction, d'obliques, de tortus.

5°. Par rapport à leur grandeur, il y en a de grands, de médiocres, de petits.

6°. A raison de leur profondeur & de leur pénétration, les uns sont superficiels, les autres profonds, sinueux, caverneux. Les uns n'intéressent que les tégumens ou les chairs, les autres pénétrent jusque dans les os ou dans les capacités.

7°. Quant au caractére des Ulcéres, on en reconnoit de *benins & de malins* ou *cacoéthes.* Ceux-ci se distinguent en *véroliques*, *scorbutiques*, *scrophuleux*, *chancreux*, ou *carcinomateux*, *pestilentiels*, *vermineux*, *venimeux*, *empoisonnés*, *gangréneux*, *sphacéleux*, *secs*, *sanieux*, *virulens*, *sordides*, ou *putrides*, *chironiens*, *téléphiens*, *rongeans*, ou *phagédéniens*, *esthioménes*, ou *ambulatifs*, *loups*, *noli me tangere.*

Les Ulcéres benins, *Ulcera benigna*, sont simples & sans malignité ; ils fournissent un pus louable, & sont faciles à guérir.

Les Ulcéres malins ou cacoéthes, *Ulcera maligna*, *seu cacoethe*, mot grec κακοήθη de κακὸν, & de ἦθος, *mala constitutio*, mauvaise constitution, sont ceux dont le pus est d'une mauvaise qualité, & qui par l'application des remédes les mieux indiqués ; semblent s'irriter, plutôt que de guérir. Ils comprennent tous les Ulcéres suivans.

Les Ulcéres véroliques, ſcorbutiques, ſcrophuleux, chancreux, peſtilentiels, ſont des Ulcéres malins, qui accompagnent ou ſurviennent à la vérole, au ſcorbut, aux ſcrophules ou écrouelles, au cancer, à la peſte.

Les Ulcéres vernimeux ſont ceux où il s'engendre de petits vers qui rongent la peau & les chairs. Dolée, dans ſon Encyclopédie Chirurgicale, Liv. V. Ch. 2. *de Ulceribus*, p. 278. rapporte en avoir vu de gros dans un Soldat. On a ouvert quelque fois des abſcès tout pleins de vers au lieu de pus. Ces inſectes viennent des œufs que les alimens ont fournis, & qui ont été portés par la voie de la circulation dans la partie abſcedée ou ulcérée, où il s'eſt trouvé une humeur acide, douce, modérément chaude, propre à en faire éclorre les vers, comme il arrive non-ſeulement dans les inteſtins, mais auſſi dans pluſieurs autres parties du corps où l'on en a trouvés. On peut même dire que la chair de l'homme & de tous les autres animaux, eſt toute parſemée de petits œufs dont les vers écloſent après la mort par la fermentation qui ſe fait pendant la corruption, dans laquelle il ſe dévelope des principes acides, volatiles & doux qui pénétrent ces ſemences vernimeuſes, & les mettent en action.

Quelques Auteurs aſſurent avoir vu des Ulcéres invétérés dont il ſortoit des cartes

à jouer, du verre, des Araignées, des Lézards, des Grenouilles, de la mousse, du poil & autres choses semblables. *Voyez Dolée, ci-dessus cité, pag.* 290. Mais la plupart de ces événemens qui paroissent si extraordinaires aux yeux de ceux qui ne sont pas assez attentifs, se font par tromperie, & non par magie, comme quelques-uns se le sont imaginés. S'il sort de certains Ulcéres quelques corps étrangers, comme de la mousse, du poil, des cheveux, des clefs, du bois, du papier, des balles, des aiguilles, du verre, des morceaux de pipe à tabac, &c. Ils y ont été engagés par quelque blessure, ou par quelqu'autre accident.

Muys, dans sa pratique de Chirurgie raisonnée, Observation IV. fait mention d'un Ulcére dont il sortit une fois 30. œufs remplis d'une humeur limpide, & pendant quelques jours suivans, il en sortit plusieurs autres, qui avec les trente premiers faisoient le nombre de cent. Les uns étoient gros comme des œufs de poule, les autres comme des œufs de pigeon, d'autres comme des œufs de moineau. Ils étoient séparés & avoient chacun une membrane propre, blanche, épaisse comme une carte à jouer; mais ils étoient tous renfermés dans une membrane commune. Ces œufs étoient vraisemblablement des cellules graisseuses, ou membraneuses, semblables à des hydatides séparées qui

s'étoient dilatées inſenſiblement & détachées de la membrane commune, ou du Kiſte qui les contenoit. Cet Ulcére étoit ſitué à la partie ſupérieure interne de la cuiſſe, ſix travers de doigt au-deſſous de l'aine. Il étoit large de 4. palmes : c'étoit une femme de 70. ans qui en étoit attaquée, dans un lieu appellé de Praeſt au-delà du Rhin. *Voyez la Biblioth. Chirurgic. de Manget. pag.* 283.

Les Ulcéres venimeux ſont des Ulcéres malins cauſés par la piquure ou la morſure de quelque bête venimeuſe ou enragée.

Les Ulcéres empoiſonnés ſont rendus tels par du poiſon qu'on y aura mis, ou par des plaies d'armes à feu chargées de plomb ou de balles empoiſonnées.

Les Ulcéres gangréneux ou ſphaceleux, ſont des Ulcéres livides, noirs, inſenſibles, diſpoſés à dégénérer en gangréne & en ſphacéle.

On appelle Ulcéres ſecs ceux qui ſont arides, ridés, livides, ou noirs, qui ne fourniſſent preſque point de pus, & le peu qui en ſort, eſt ſi épais & ſi viſqueux, qu'il ſe colle & ſe déſſeche ſur leur ſurface. Tels ſont les Ulcéres qu'on laiſſe expoſés à l'air, ou qui ſont cauſés par une gangréne ſeche, ou qui ſe remarquent aux moribonds, dans leſquels la chaleur naturelle & la circulation des humeurs ceſſent, ou ſont très-ralenties.

Les Ulcéres sanieux sont ceux qui jettent beaucoup de pus sereux, âcre, salé, corrosif, de différentes couleurs, clair, jaune verd, cendré, livide, roux, sanguinolent.

On regarde comme Ulcéres virulens, ceux dont le pus est clair, corrosif, puant, contagieux, de différentes couleurs. Tels sont les Ulcéres vénériens, scorbutiques, scrophuleux, carcinomateux, pestilentiels, envenimés. Ils ont tous du rapport avec les sanieux & les phagédéniens; mais les sanieux ne sont pas toujours virulens.

Les Ulcéres sordides ou putrides, sont ceux qui fournissent un pus épais, visqueux, bourbeux, huileux, fœtide, cendré, livide, noir, ou de quelqu'autre couleur, qui s'attache par ses parties rameuses aux parois de l'Ulcére.

Les Ulcéres Chironiens ou Téléphiens, *Ulcera Chironia*, *seu Telephia*, sont des Ulcéres malins, invétérés, qui se cicatrisent difficilement, & qui ont des bords durs, calleux, enflés. Quelques-uns les confondent avec les phagédéniens. *Voyez Gal. lib. XIV. Meth. Medic. C.* 17. On les appelle *Chironiens*, de Chiron ancien Médecin, qui passe pour être le premier qui ait guéri ces sortes d'Ulcéres; s'etant guéri lui-même avec la Centaurée d'un pareil Ulcére qu'il avoit au pied en conséquence d'une Plaie faite par Hercule; & *Téléphiens*, de Télephe, qui fut blessé par Achille,

& dont la Plaie dégénéra en Ulcére de cette espécé.

Les Ulcéres Phagédéniens ou Phagédéniques, *Ulcera Phagedœnica*, mot grec φαγεδαινικὰ, de φαγεῖν, *exedere*, manger, dévorer; ou Ulcéres rongeans, *erodentia*; ou Esthioménes, *Esthiomena*, mot grec ἐσθιόμενα, *depascentia*, qui minent, qui consument; ou Ulcéres ambulatifs, *ambulatoria*, *ambulativa*, qui marchent, qui s'étendent, sont des Ulcéres malins, qui mangent & corrodent les parties voisines tant solides que molles. Quand ces Ulcéres attaquent les parties inférieures, principalement les jambes, on les nomme *Loups*, *Lupi*; parce qu'ils rongent les chairs comme feroit un loup affamé. *Voyez Forest. Chirurg. Observ. Lib. III Observ. 7. in Schol.* Lorsqu'ils s'attachent au visage, autour de la bouche, du nez & du menton, on les appelle *Noli me tangere*, ne me touchez pas; dans la pensée où l'on est qu'ils peuvent infecter celui qui les touche, ou que plus on y fait de remédes, plus ils paroissent empirer. Les erysipeles & les dartres rongeantes dégénérent quelquefois en Ulcéres de ce caractére. On donne aussi à l'Ulcére Phagédénique le nom grec de *nome*, νομὴ, du verbe νέμω, *pasco*, je pais; parce qu'il consume & corrompt les parties voisines en rempant. *Voyez Gal. Lib. VI. de compos. Medicam. second. Loca. c.4. & L. V. de comp. Med. per gener. c. 14.*

8°. par rapport au tems que les Ulcéres ont commencé à paroître, les uns sont récens, les autres sont anciens & invétérés.

9°. La différence qui se tire de leur couleur, consiste en ce que les uns sont rouges ou vermeils, les autres sont blanchâtres avec des points de couleur de graisse ou de lard, d'autres sont cendrés, livides, noirs.

10°. A l'égard de leur consistence, on remarque que les uns ont des chairs fermes & bien grenues; les autres les ont molles, baveuses, fongueuses, avec hypersarcose, c'est-à-dire, avec excroissance. Il y en a dont les bords sont durs, calleux, élevés & renversés comme les cancers; les autres ont leur callosité en dedans comme les fistules.

11°. Par rapport à l'événement, les Ulcéres sont guérissables ou incurables, faciles ou difficiles à guérir. *Voyez l'Art. VI.*

ARTICLE V.

Des Symptômes des Ulcéres.

LEs Symptômes qui peuvent survenir aux Ulcéres, ou les accompagner, sont l'inflammation, la douleur, l'enflure, la démangeaison, l'érysipele, l'hémorragie,

la ſuppuration trop abondante, la ſécheresſe, la dureté, la callosité, l'hyperſarcoſe, la fiévre, la maigreur, l'inſomnie, la gangréne & le ſphacéle, le délire, la diarrhée purulente, le crachement de pus, les urines purulentes, & l'inflammation, l'abſcès & l'Ulcére des poumons, du foie & des autres viſcéres.

I. *L'Inflammation.*

L'inflammation précéde & accompagne toujours la ſuppuration dans les abſcès ; parce que le ſang & les autres humeurs ne peuvent s'arrêter, ſe mêler, & ſe confondre dans une partie vivante, qu'ils ne s'échauffent & ne s'enflamment par les raiſons que nous avons alléguées dans le II. Article. Quand la ſuppuration eſt faite, l'inflammation & tous les accidens qui en dépendent, diminuent conſidérablement. Il ſemble donc que dans les Ulcéres qui ſuccédent aux abſcès, il ne devroit preſque point y avoir d'inflammation : mais quoique les humeurs s'évacuent par l'ouverture de l'abſcès ; qu'elles continuent de le faire par la ſuppuration de l'Ulcére, & que par conſéquent tous les vaiſſeaux ſe dégorgent, il ne laiſſe pas de ſubſiſter encore un engorgement à la circonférence ; parce que les petits vaiſſeaux corrodés, rongés & irrités par l'acrimonie du pus, ſe retirent, ſe froncent, ſe reſſerrent & interceptent

le cours des liqueurs ; enforte qu'il en reſte toujours dans les lévres de l'Ulcére, qui s'y échauffent par leur séjour & par le battement des artéres voiſines ; par conſéquent l'Ulcére n'eſt jamais ſans inflammation, petite ou grande. Mais il y a bien d'autres choſes capables de l'exciter & de l'augmenter. La chaleur, ou l'acrimonie de la maſſe des humeurs ne manque pas de produire cet effet. Auſſi voit-on ordinairement la circonférence des Ulcéres enflammée, rouge & tuméfiée dans ceux qui boivent du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, qui ſe nourriſſent d'alimens de haut goût, qui ſont d'un tempérament bilieux, cacochyme, ou pléthorique, qui ſont infectés d'un virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, peſtilentiel. Dans tous ces ſujets les humeurs chargées de ſels âcres ou acides corroſifs, ne peuvent fournir qu'un pus du même caractére. Or plus l'acrimonie du pus eſt augmentée, plus les irritations qu'il cauſe ſont conſidérables, d'où réſulte une inflammation à proportion plus grande. D'ailleurs ces humeurs contractent des engorgemens en cet endroit d'autant plus facilement, qu'elles y trouvent un obſtacle à leur mouvement progreſſif ; ainſi par leur ſéjour & par leur qualité, elles ſont propres à enflammer les Ulcéres. En ſecond lieu, ſi l'on applique le feu, & les cautéres tant actuels que potentiels ſur quelque partie, ces pyrotiques, en brulant le tiſſu de la

peau, de la chair, des nerfs, des tendons, des membranes, par leurs particules ignées & corrosives, font aux fibres & aux vaisseaux une violence du dernier degré, excitent une très-grande douleur, leur causent une tension & une irritation très-considérables; interceptent le cours du sang & des autres humeurs, & impriment à ces fluides un mouvement très-rapide & une chaleur très-vive, en quoi consiste l'inflammation. En troisiéme lieu, si l'on applique sur les Ulcéres des remédes âcres & corrosifs, ou des linges mal propres, chargés de matiéres purulentes, les irritations qu'ils causeront ne manqueront pas d'agiter les fibres nerveuses, le sang & les autres humeurs, & d'y attirer par conséquent une inflammation. En quatriéme lieu, si l'on panse durement les Ulcéres en y mettant des tentes dures, des bourdonnets fermes, entassés avec force, ou si l'on serre trop la partie avec le bandage, les fibres & les vaisseaux se trouveront pressés, froissés, comprimés; les liquides génés s'y accumuleront, s'échaufferont; en un mot, ils enflammeront la partie. Enfin l'impression de l'air est encore une des principales causes de l'inflammation des Ulcéres. En effet, si on les y laisse long-tems exposés, cet élément en fait exhaler ce qu'il y a de plus aqueux & de plus volatil; il les rend secs & arides, & y retient tous les liquides.

D'ailleurs s'il eſt froid, il les condenſe, les coagule & reſſerre leurs vaiſſeaux. Le ſang, la lymphe & le ſuc nourricier épaiſſis & arrêtés dans les lévres des Ulcéres, ne manquent pas de s'y échauffer, de ſe raréfier, de ranimer le battement des artéres & de produire ou d'augmenter l'inflammation.

II. *La Douleur.*

Lorſque les Ulcéres ſont accompagnés d'inflammation, ou lorſqu'ils ſont irrités par toutes les cauſes dont on vient de parler, on y ſent néceſſairement de la douleur, car les fibres nerveuſes qui ſont les organes des ſenſations, ne peuvent être violemment tendues, tiraillées, déchirées, rongées, froiſſées ou comprimées, qu'elles n'excitent dans l'ame une perception déſagréable. Il ſuit de-là que plus les divulſions & les irritations des fibres nerveuſes ſont vives, plus la douleur eſt conſidérable, & que par conſéquent plus les cauſes ſont actives & corroſives, plus elles impriment de douleur. Par les mêmes raiſons on concevra facilement que les Ulcéres des nerfs, des tendons, des membranes, des ligamens aponévrotiques, du périoſte, du péricrane, de la peau des yeux, de l'extrémité des doigts, ſont très-douloureux, puiſque toutes ces parties naturellement plus nerveuſes & plus

tendues que les autres, ſont plus ſuſceptibles des impreſſions qu'elles reçoivent, & ſont par conſéquent plus ſenſibles.

III. *L'Enflure.*

L'Enflure qui accompagne ſouvent les Ulcéres, ne vient que du ralentiſſement & du ſéjour des fluides, qui après avoir rempli les vaiſſeaux de la circonférence, refluent dans les vaiſſeaux collatéraux, & font quelquefois tuméfier toute la partie affectée. Si la portion rouge du ſang ainſi arrêté domine ſur la lymphe, il ſe rarefie, il gonfle les artéres ſanguines capillaires juſqu'à leur extrémité, il dilate les embouchures des artéres lymphatiques, il s'y inſinue, il les remplit, & forme une enflure rouge, chaude inflammatoire, douloureuſe. Au contraire ſi la lymphe domine ſur la partie rouge du ſang, elle s'en ſépare ſeule, elle gonfle les artéres & les veines lymphatiques, d'autant mieux qu'elles ſont comprimées à la circonférence de l'Ulcére, & que le retour de cette lymphe n'eſt pas libre; elle les rend variqueuſes, elle écarte les mailles de leur tiſſu, elle paſſe au travers, elle ſe répand dans les cellules du corps graiſſeux, & produit une enflure blanche, molle, œdémateuſe & inſenſible.

IV. *La Démangeaiſon.*

La démangeaiſon qui tourmente quelque fois les Malades, vient des légéres divulſions & oſcillations que ſouffrent les fibres nerveuſes, en conſéquence de l'engorgement des vaiſſeaux capillaires ſanguins ; ou elle eſt l'effet des parties ſalines de la lymphe & du pus qui irritent légérement les mammelons de la peau à la circonférence de l'Ulcére. Comme ces ſels ſont encore embarraſſés dans des parties ſulphureuſes, ils ne peuvent faire que de foibles irritations, capables d'exciter dans l'ame une ſenſation qui tient le milieu entre le plaiſir & la douleur : mais quand la démangeaiſon eſt continuelle, elle ne laiſſe pas d'être inquiétante, de cauſer l'inſomnie, & d'obliger le Malade de ſe gratter, ce qui ne manque pas d'attirer une inflammation à la partie.

V. *L'Eryſipéle.*

L'Eryſipéle ſurvient ordinairement aux Ulcéres ſanieux, ou même en eſt quelquefois la cauſe. Dans l'un & l'autre cas, le ſang eſt chargé d'une lymphe ſéreuſe, ſaline & âcre, qui étant parvenue à l'habitude du corps, irrite les fibres nerveuſes de la peau. Les criſpations que ces fibres ſouffrent, étranglent & reſſerrent les

vaiſſeaux capillaires de ce tégument; les liquides qu'ils contiennent ſont obligés de s'y arrêter & de s'échauffer. Les houpes nerveuſes & le réſeau en ſont gonflés, par ce gonflement l'épiderme eſt pouſſé en dehors; en s'écartant & s'éloignant de la peau, les conduits excrétoires de la tranſpiration qui y aboutiſſent, ſe rompent; l'humeur ſéreuſe & ſaline qui devoit tranſpirer par ces tuyaux, s'épanche entre l'épiderme & la peau, & forme de petites veſſies qui, avec la rougeur, la chaleur & l'irritation que le ſéjour du ſang & de la lymphe occaſionnent au tiſſu de la peau, caractériſent l'éryſipéle. L'Ulcére ſanieux & même gangréneux, en eſt quelquefois la ſuite: mais s'il précéde l'éryſipéle, le ſang & la lymphe trouvant encore plus d'embarras à ſa circonférence, s'y arrêtent plus facilement & produiſent par leur mauvaiſe qualité une inflammation éryſipélateuſe, de la maniere qu'on vient de dire. Cette maladie reconnoît auſſi des cauſes externes: ſi le pus ſanieux s'épanche ſur la peau; ſi les compreſſes en ſont imbues, & qu'elles reſtent trop long-tems deſſus; ou ſi l'appareil eſt fait de linge mal-propre, les ſels âcres qui en émanent, pénétrent les pores de la peau, irritent ſes fibres nerveuſes, & y attirent un éryſipéle, comme on vient de l'expliquer.

VI. *L'Hémorragie.*

Si l'Ulcére ſe trouve placé auprès de quelque gros vaiſſeau ſanguin, & que le pus le ronge; ou ſi, pour conſumer quelques chairs baveuſes & ſuperflues, on y applique des cauſtiques qui pénétrent juſqu'au vaiſſeau, il en arrive nécéſſairement une hémorragie.

VII. *La Suppuration trop abondante.*

Quand un Ulcére eſt très-étendu, & qu'il y a par conſéquent quantité de vaiſſeaux rongés; quand il y ſurvient une grande inflammation, & un dépôt conſidérable d'humeurs; ou quand le Malade eſt pléthorique, cacochyme ou pituiteux, il s'en écoule beaucoup d'humeurs qui rendent la ſuppuration très-abondante.

VIII. *La Sécheresse.*

Au contraire ſi le pus eſt trop épais & viſqueux, & qu'il ſe colle ſur les parois de l'Ulcére, ou ſi l'on y applique des remédes trop deſſicatifs; ſi la gangréne & le ſphacéle y ſurviennent; ou ſi l'Ulcére eſt long-tems expoſé à l'air, qui en faſſe diſſiper toutes les parties aqueuſes, & qui en fronce toutes les fibres; enfin ſi le Malade approche de ſa mort, & que le mou-

vement progreſſif des humeurs qui ſe porte à l'Ulcére, ceſſe, toutes les embouchures des vaiſſeaux qui s'y diſtribuent, ſe trouvent bouchées ou affaiſſées, il n'en ſort plus aucun liquide, & l'Ulcére ſe deſſéche.

IX. *La Dureté & la Calloſité.*

Lorſque les Ulcéres ſont invétérés & malins, leurs bords ont coûtume de devenir durs & calleux; ſoit parce que les ſels âcres & corroſifs du pus ou des topiques, endurciſſent les fibres, en s'y cryſtalliſant, pour ainſi dire, avec la lymphe devenue épaiſſe & groſſiére; ſoit parce que ces mêmes fibres ſont comprimées & ſerrées les unes auprès des autres par des tentes trop dures & par des bourdonnets trop fermes.

X. *L'Hyperſarcoſe.*

L'hyperſarcoſe eſt un excroiſſance de chairs baveuſes ou fongueuſes, engendrées par un ſuc nourricier trop liquide, dont il ne peut ſe former que des fibres molles & pulpeuſes, qui cedent facilement aux impulſions des humeurs qui s'y portent continuellement; enſorte qu'elles croiſſent, s'étendent & acquiérent en peu de tems un volume conſidérable.

XI. *La Fiévre.*

La fiévre accompagne presque toujours les vieux Ulcéres, tant externes qu'internes, pour peu qu'ils soient étendus ou profonds. Deux choses peuvent la causer : les grandes douleurs & le pus qui se communiquent à la masse du sang. Quand les Ulcéres causent beaucoup de douleur, les nerfs en sont irrités, les esprits & le sang en sont agités, le pouls devient plus fréquent & plus dur ; & par conséquent la fiévre survient. Lorsque les parties salines & sulphureuses du pus se communiquent au sang & à la lymphe qui circulent autour de l'Ulcére, & qu'elles sont entraînées par la voie de la circulation dans toute la masse, elles ne manquent pas de l'agiter, d'irriter les solides, & par conséquent d'exciter la fiévre. Ces parties salines du pus se mêlant aussi avec les sucs qui servent à la digestion des alimens, altérent le chyle & le rendent capable de produire le même effet sur le sang : mais comme ces sels se dégagent peu à peu des parties sulphureuses, que la longue agitation brise & détruit, ils fondent insensiblement le sang sans lui causer beaucoup de raréfaction. C'est pourquoi le pouls, bien loin d'être plein, est petit, dur & fréquent, & la fiévre est lente, excepté après le repas, lorsque le chyle, en fournissant

des souffres plus grossiers & plus liés avec les sels, augmente la raréfaction, fait élever le pouls & cause un rédoublement.

XII. *La Maigreur.*

La maigreur est l'effet des Ulcéres par deux raisons : la premiére, parce que le sang devenu âcre tant par le mêlange du pus que par la fiévre, communique son caractére au suc nourricier de toutes les parties, & le rend incapable de s'assimiler à leur substance ; de maniere qu'au lieu de les nourrir, il dissout & entraîne celui qui s'étoit assimilé. La seconde, parce que les copieuses & longues suppurations des Ulcéres évacuent la lymphe nourriciere, & dérobent la nourriture à toutes les parties.

XIII. *L'insomnie.*

Comme l'insomnie consiste dans un exercice continuel des sens, tant internes qu'externes, & que cet exercice dépend de l'agitation des esprits & de la tension des nerfs qui les rend susceptibles de toutes les impressions qu'ils peuvent recevoir, les Ulcéres qui sont douloureux doivent être nécessairement accompagnés d'insomnie : puisque les douleurs agitent les esprits & tendent les nerfs, & que d'ailleurs les parties salines du pus qui passent dans le

ſang & la lymphe, irritent continuellement tout le genre nerveux.

XIV. *La Gangréne & le Sphacéle.*

La gangréne & le ſphacéle ſurviennent aſſez ſouvent aux Ulcéres malins ; ſur-tout pendant les grandes chaleurs de l'Eté & le grand froid de l'Hyver, particuliérement dans les perſonnes âgées. Comme les parties ne ſont vivantes & ne participent à la vie de tout le corps que par le moyen de la circulation du ſang & de la diſtribution des eſprits ; ſi le pus d'un Ulcére eſt extrémement âcre & corroſif, il brulera & cautériſera toutes les fibres de ſes parois, & détruira tous les vaiſſeaux de communication. Ainſi la circulation du ſang & la diſtribution des eſprits étant interceptées, toute la ſubſtance qui en eſt privée tombera en gangréne & en ſphacéle, comme ſi on y avoit appliqué la pierre infernale. Et parce que la grande chaleur augmente encore l'activité des ſels corroſifs par le mouvement qu'elle leur imprime, & qu'elle fait diſſiper ce qu'il y a de plus aqueux & de plus volatil, la pourriture & la gangréne s'y mettent plus facilement. Au contraire le grand froid condenſant le ſang & les eſprits, arrête leur circulation & leur diſtribution ; rend la partie froide & inſenſible, & la fait auſſi tomber en gangréne & en ſphacéle. On ſçait que dans

les vieillards le ſang eſt appauvri, qu'il circule avec lenteur, & que les eſprits n'animent les parties que foiblement; ils ſont donc encore plus ſujets que les autres à cet accident. Une grande inflammation qui intercepte le cours de tous les liquides & la diſtribution des eſprits, peut par les mêmes raiſons cauſer la gangréne & le ſphacéle. Une compreſſion violente eſt capable de produire le même effet.

XV. *Le Délire.*

Le délire eſt auſſi quelquefois un ſymptôme des Ulcéres malins, ſordides & gangrénés; ce qui peut venir de ce que les parties ſalines & putrides du pus communiquées à la maſſe du ſang & portées au cerveau, irritent le principe des nerfs, déréglent le mouvement paiſible des eſprits, font naître des idées abſurdes, & troublent tellement l'imagination, que les Malades ſe perſuadent voir des ſpectres & des choſes extraordinaires; funeſte preuve que la gangréne a gagné le ſang.

XVI. *La Diarrhée purulente.*

La diarrhée purulente arrive lorſque le pus paſſant dans la maſſe du ſang, s'unit & ſe filtre avec la lymphe par les glandes inteſtinales.

XVII. *Le Crachement de Pus.*

Le crachement de pus vient de ce que le poumon même eſt àbſcédé & ulcéré ; ou de ce que la matiére purulente circulant dans le ſang, s'arrête dans ce viſcére, ſur-tout ſi le Malade reſpire un air froid qui l'épaiſſiſſe & la grumelle. Alors elle irrite les bronches ; elle excite une toux opiniâtre, & ſort avec les crachats par les efforts de la toux.

XVIII. *Les Urines purulentes.*

Le pus des Ulcéres, en circulant dans la maſſe du ſang, peut être entraîné avec la ſéroſité dans les reins, s'y filtrer & rendre les urines purulentes. Les reins mêmes peuvent être ulcérés, & fournir ce pus avec les urines.

XIX. *L'Inflammation, l'Abſcès & l'Ulcére des viſcéres.*

L'inflammation, l'abſcès & l'Ulcére des poumons, du foie & des autres viſcéres, peuvent être auſſi les effets du pus qui reflue dans le ſang, & qui en paſſant dans ces organes s'y arrête, les irrite, les enflamme & les ulcére. Les autres parties du corps, principalement les glandes conglobées, ne ſont pas moins expoſées à ces métaſtaſes, qui y forment ſouvent des dépôts & des abſcès.

ARTICLE

ARTICLE VI.

Des Signes Diagnoſtics des Ulcéres.

LEs ſignes diagnoſtics des Ulcéres ſont ceux qui nous font connoitre leur caractére, leurs différences & leurs cauſes. Les ſens & la raiſon nous conduiſent à cette connoiſſance.

Les Ulcéres externes, qui ſont principalement du reſſort de la Chirurgie, s'offrant à la vue, au toucher, & même à l'odorat, il ſembleroit inutile d'en rapporter les ſignes diagnoſtics : mais comme leurs différences en varient conſidérablement la cure, il eſt néceſſaire de ſçavoir les diſtinguer pour les traiter méthodiquement. Nous avons déja parlé dans l'Article IV. des différens Ulcéres qui attaquent le corps humain ; voici les ſignes qui les diſtinguent les uns des autres.

Les Ulcéres benins ſe connoiſſent par la couleur rouge & vermeille des chairs, par leur égalité & leur conſiſtence un peu ferme & grenue, par des bords exemts de dureté, d'enflure & de calloſité, par les qualités louables du pus qui en ſort, & par le bon effet des remédes qu'on y applique. Ajoutez à ces ſignes le bon tempérament du Malade, & ſon état qui ſe trouve d'ailleurs ſain.

Au contraire les Ulcéres malins ſe diſtinguent par la couleur des chairs, qui ſont pâles, verdâtres, livides, ou noires, par des hyperſarcoſes fongueuſes ou baveuſes; par la dureté, la calloſité, l'enflure & le renverſement des bords; par la mauvaiſe qualité du pus, qui eſt jaune, verd, livide, ſanguinolent, ichoreux, viſqueux, fétide, &c. par la difficulté qu'il y a de les guérir malgré les bons remédes qu'on y emploie; enfin par le mauvais tempérament & la conſtitution valétudinaire du Malade.

Les ſignes diagnoſtics des Ulcéres vénériens ſont quelquefois très-équivoques, ſur-tout lorſque le Malade refuſe de faire un aveu ſincére & fidéle de ce qui lui eſt arrivé. Cependant ſi les Ulcéres ſe trouvent aux parties naturelles de l'un ou de l'autre ſexe; ou quoique placés ailleurs, s'ils ſont accompagnés de laſſitudes ſpontanées, de peſanteur de tout le corps, de douleurs nocturnes très-opiniâtres au milieu des bras, des cuiſſes, des jambes & à la tête; d'un tein livide & plombé, jaunâtre ou verdâtre, d'un cercle noirâtre au tour des yeux; de boutons durs & livides au front, de verrues, de crêtes, de fics, de condylomes & d'autres tubercules de cette nature, aux parties genitales & au fondement, de chute des cheveux, de gonorrhée virulente, de bubons vénériens, d'exoſtoſes, de nodus, & d'autres ſemblables ſymp-

tômes ; & que ces Ulcéres réſiſtent aux remédes ordinaires, on peut juger qu'ils ſont véroliques. Si d'ailleurs le Malade confeſſe qu'il s'eſt expoſé à gagner la vérole, ou qu'il a paſſé par le grand remede ; ſi c'eſt un enfant dont les parens ou la nourrice ſoient ou ayent été attaqués de cette maladie ; une nourrice qui ait alaité un enfant gâté, il n'y a pas lieu de douter que les Ulcéres ne ſoient vénériens.

Les Ulcéres ſcorbutiques demandent auſſi beaucoup d'attention pour les connoître ; on les confond ſouvent avec les Ulcéres véroliques. Leur couleur eſt bleuâtre avec des points blancs comme de la graiſſe ou du lard. Le pus qui en ſort n'eſt pas blanc comme celui des Ulcéres benins ; il eſt bourbeux, viſqueux & de mauvaiſe odeur. Ces ſortes d'Ulcéres ſe guériſſent difficilement, ils ſont ordinairement accompagnés de quelque marque de ſcorbut, toute leur circonférence eſt dure, & d'un rouge livide, ou a des taches rouges, purpurines, ſemblables à des morſures de puces, aux jambes, aux cuiſſes, aux bras, ou des vergetures rouges : des eſpéces d'ecchymoſes, ou de grandes plaques purpurines, brunes, livides, dures, douloureuſes. Les gencives ſont gonflées, livides, fongueuſes, elles ſaignent facilement, ſoit d'elles-mêmes, ſoit en les touchant. L'haleine eſt très-puante ; on a quelquefois un ptyaliſme ; on ſent dans les articles des dou-

leurs vagues, ſemblables à celles de la goutte, accompagnées ſouvent d'une enflure livide & dure. Les douleurs ſe font ſentir quelquefois à la tête, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre; on a le diaphraſme, la poitrine & le cœur ſerrés comme en preſſe, avec difficulté de reſpirer, ſuffocation, toux ſéche & défaillance, le poux eſt petit, dur, & il ſemble que le Malade ſoit prêt d'expirer: mais il revient en peu de tems, le pouls ſe develope, & tous ces accidens ſi effrayans ceſſent. On a de tems en tems des maux d'eſtomac, des aigreurs, des nauſées & des vomiſſemens. Le ventre, & particuliérement les hypochondres ſont tendus, & l'on eſt tourmenté de vents & de borborigmes; on eſt ſujet à la fiévre quarte, on a ſouvent les pieds enflés, & l'on eſt menacé d'hydropiſie. Pour aſſeoir un jugement encore plus certain, il faut s'informer ſi les parens du Malade n'étoient point ſcorbutiques, s'il n'a pas demeuré long-tems ſur mer & dans les pays ſeptentrionnaux, où cette maladie eſt endémique. Lorſque ces ſignes ſe rencontrent tous ou en partie, on ne doit point douter que les Ulcéres ne ſoient ſcorbutiques.

Les Ulcéres Scrophuleux attaquent preſque toujours les jointures & les parties glanduleuſes. Ils ſuccédent à des tumeurs adhérentes & fixes, qui dans le commencement ſont dures, froides & indolentes,

qui croissent peu à peu & deviennent enfin douloureuses, rouges ou livides, enflammées. Ensuite elles s'abscédent & forment des Ulcéres dont les bords sont durs & calleux, accompagnés d'un gonflement, non-seulement dans les chairs voisines ou dans les ligamens, mais aussi dans les os, qui se carient souvent. Ces Ulcéres deviennent ordinairement sinueux, jettent une sanie verte, jaune, livide, noirâtre, sanguinolente, & ne cédent presque point à l'effet des remédes ; la fiévre lente s'y joint, & il sont suivis de quantité de fâcheux symptômes rapportés dans notre livre des Tumeurs, *Chap.* 4. *art.* 2. Lorsqu'avec ces Ulcéres il se trouve des glandes gonflées & dures, ou des tumeurs froides au cou, aux aisselles, aux aînes, aux coudes, aux poignets, aux genoux, ou en d'autres parties du corps, ou que les malades ont habité avec des scrophuleux, que leurs Parens ont eu des maladies vénériennes ou scrophuleuses, que leurs freres ou leurs sœurs ont été ou sont actuellement attaqués d'écrouelles, le diagnostic en est encore plus certain.

Les Ulcéres chancreux ou carcinomateux sont entourés de vaisseaux gonflés, variqueux, tortus, qui ressemblent en quelque maniére aux pates d'une écrevisse, appellée en latin *Cancer*, d'où ils ont pris leur nom. Leur superficie est inégale, leurs bords sont gonflés, calleux, renversés,

noirâtres, horribles à la vue. Ils jettent un pus sordide, gluant, quelquefois sanieux, de mauvaise couleur, jaunâtre, rousâtre, livide, cendrée, sanguinolente, d'une odeur cadavereuse, & d'une puanteur insupportable. Il s'éleve quelquefois sur leurs parois des chairs fongueuses, qui représentent des champignons, tantôt seuls, tantôt entassés les uns sur les autres en maniére de rocher, ou attachés par plusieurs pédicules comme des choux-fleurs. Ces Ulcéres sont quelquefois tant de progrès, que les chairs voisines en sont consumées, & les vaisseaux sanguins rongés, ce qui cause des hémorragies considérables. Les douleurs qu'ils excitent sont ordinairement très-vives. Quoiqu'ils puissent venir à toutes les parties du corps, cependant ils attaquent le plus souvent les mammelles, les aisselles, les parotides, le nez, les lévres, les parties naturelles, la matrice. On a vu dans les femmes des cancers aux mammelles, qui avoient rongé & consumé les muscles, & la plevre même, ensorte que la capacité de la poitrine étant à découvert, on appercevoit le mouvement du cœur & des poumons. *Voyez notre livre des Tumeurs, Chap.* 4. *art.* 1. Il naît aussi de petits Ulcéres vénériens aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, qu'on appelle chancres. Ils ont les bords un peu calleux, & sont environnés d'un cercle jaunâtre, qui les fait ressembler à des yeux de perdrix. Il

en vient encore dans le dedans de la bouche.

Les Ulcéres pestilentiels sont assez manifestes, puisque ce sont des bubons & des charbons ulcérés, qui sortent par maniére de crise en tems de peste, ou dans un air contagieux. *Voyez notre traité des Tumeurs, Chap.* 1. *art.* 2. *&* 3.

Les Ulcéres vermineux sont des Ulcéres malins & sordides qui se connoissent par la présence des vers qui s'y engendrent.

Les Ulcéres vénimeux & empoisonnés se distinguent par les effets du venin & du poison, & par le récit des Assistans & du Malade même, qui déclare qu'il a été piqué ou mordu par quelque bête vénimeuse ou enragée, ou qu'il a été blessé par quelque instrument empoisonné. Ces Ulcéres sont sordides ou sanieux. *Voyez notre traité des Plaies, Chapitre* 5.

Les Ulcéres gangréneux ou sphacéleux, se manifestent par leur lividité ou leur noirceur, par l'insensibilité de leurs paparois, par un pus visqueux & tenace ; ou par leur aridité & leur sécheresse, par l'odeur fétide & cadavereuse qui en exhale, par la séparation de l'épiderme d'avec la peau tout-au-tour de l'Ulcére, & par les vessies pleines de sérosité qui s'y élévent.

Les signes Diagnostics des Ulcéres secs, sanieux, virulens, sordides, chironiens, téléphiens, phagédéniques, loups, *Noli me tangere*, sont établis dans l'*Art.* 4. *des Dif-*

férences des Ulcéres. La description que nous en avons faite, nous dispense de les répéter ici. Nous parlerons encore du Diagnostic des Ulcéres en traitant de chacun en particulier.

ARTICLE VII.

Des Signes Prognostics des Ulcéres.

LEs signes prognostics des Ulcéres sont ceux qui nous font prévoir leur événement bon ou mauvais, les accidens qui peuvent leur arriver, & la facilité ou la difficulté qu'il y a de les guérir.

On établit ces signes, 1°. Sur la nature de la partie ulcérée. 2°. Sur la situation des Ulcéres. 3°. Sur leur figure, leur grandeur, leur profondeur, leur direction. 4°. Sur leur couleur & leur odeur, ainsi que sur celles de la matiére purulente qui en sort. 5°. Sur leur caractére. 6°. Sur les symptômes qui les accompagnent. 7°. Sur le tempérament & l'âge des Malades. 8°. Sur le bon ou le mauvais usage des six choses non-naturelles.

1°. Il n'est pas difficile de comprendre que la nature des parties ulcérées rend les Ulcéres plus ou moins dangereux. Par exemple les Ulcéres internes qui attaquent des parties nobles, & dont les fonctions sont

eſſentielles à la vie, comme le poumon, le foie, la rate, l'eſtomac, le pancréas, le méſentére, la matrice, les reins, la veſſie, ſont ordinairement mortels par pluſieurs raiſons. On ne peut point y appliquer de remédes pour les guérir. Ils ſont continuellement abreuvés d'humeurs qui les empêchent de ſe cicatriſer. Le pus de la plupart de ces viſcéres ne trouvant point d'iſſue, y ſéjourne, ou ne peut s'évacuer entiérement au-dehors. Quelques-uns ſont dans un mouvement perpétuel, qui entretient toujours leur ſolution de continuité Les Ulcéres qui ſe forment dans les cavités du nez, dans celles de la bouche, de la gorge, de la trachée artére, de l'œſophage, des inteſtins, &c. ſont trés-difficiles à guérir, pbur peu qu'ils ſoient conſidérables; puiſque la lymphe qui les arroſe ſans ceſſe, s'oppoſe auſſi à leur cicatriſation. La déglutition à l'égard de l'œſophage, & la toux à l'égard de la trachée artére, en ſont encore des obſtacles. Les Ulcéres externes qui attaquent les parties glanduleuſes, membraneuſes, tendineuſes, ou nerveuſes, ſont ordinairement très-opiniâtres. La ſenſibilité de ces parties & la difficulté qu'elles ont à ſe cicatriſer, y attirent des ſymptômes qui en retardent la guériſon, au lieu que ceux des parties charnues ne ſont ni dangereux ni difficiles à guérir quand ils ſont benins.

2°. La ſituation des Ulcéres change beaucoup leur prognoſtic. Ceux qui ſont inter-

nes, c'est-à-dire, situés dans les capacités du crane, de la poitrine, ou du bas-ventre, sont bien plus dangereux que les externes. Ils causent ordinairement la mort, par les raisons que nous venons d'alléguer. Entre les externes, ceux qui sont situés aux extrémités des doigts, sont plus douloureux que les autres, à cause de la grande quantité de houppes nerveuses qui garnissent ces parties, & qui les rendent fort sensibles. Ceux qui viennent aux yeux, aux lévres, aux jointures, sont très-fâcheux; outre la sensibilité de ces organes, les mouvemens fréquens ausquels ils sont exposés, s'opposent à la réunion. D'ailleurs les jointures sont abreuvées de beaucoup de synovie qui s'altére aisément; elles ne sont presque recouvertes que des tégumens, excepté celle de la cuisse avec les os des iles: les extrémités des os sont fort poreuses & spongieuses dans les Articles. Elles sont par conséquent plus faciles à se carier & plus difficiles à s'exfolier. De-là naissent des fluxions, des inflammations, des gonflemens, des ankyloses, & plusieurs autres accidens. Les Ulcéres situés sur la poitrine sont d'autant plus dangereux, que les côtes étant spongieuses & peu garnies de chairs, en sont souvent cariées, & s'exfolient difficilement.

3°. La figure, la grandeur, la profondeur & la direction des Ulcéres, les rendent plus ou moins difficiles à guérir & plus ou moins dangereux. Ceux qui

ſont ronds ſont très-long-tems à ſe cicatriſer. Leurs bords deviennent ordinairement durs & calleux, les fibres cutanées ne peuvent pas facilement s'allonger pour former une nouvelle peau. Les grands & profonds Ulcéres demandent plus de tems pour leur guériſon; une grande déperdition de ſubſtance eſt plus long-tems à ſe réparer qu'une petite ou mediocre. Lorſque la direction d'un Ulcére ſe porte vers quelque capacité du corps, ou vers quelque artére, veine, nerf ou tendon, ou vers quelque article, il eſt à craindre que toutes ces parties n'en ſoient offenſées, & que la léſion de leurs fonctions ne ſoit ſuivie d'accidens facheux. Si le fond d'un Ulcére eſt plus bas que ſon entrée, ou ſi ſon trajet eſt tortueux, le pus qui ne peut s'écouler librement, ne manque pas de conſumer les parties ſur leſquelles il ſéjourne, & de rendre l'Ulcére ſinueux ou fiſtuleux, & par conſéquent plus difficile à guérir.

4°. La couleur & l'odeur des Ulcéres & du pus qui en ſort, dénotent leur bénignité ou leur malignité. Si un Ulcére eſt pâle, livide, noir, puant, ou que le pus qu'il rend ſoit jaunâtre, verdâtre, roux, livide, ſanguinolent & d'une odeur cadavereuſe, il eſt manifeſte qu'il eſt d'un mauvais caractére & plein de danger. Au lieu que s'il eſt vermeil, & que le pus en ſoit blanc, uni, épais & ſans mauvaiſe odeur, il céde facilement à l'effet des remédes convenables.

5°. Le caractére des Ulcéres sert aussi de fondement pour le prognostic. S'ils sont malins, véroliques, scorbutiques, scrophuleux, carcinomateux, sordides, phagédéniques, fistuleux, calleux, envénimés, empoisonnés; il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne soient ou très-dangereux, ou très-difficiles à guérir; mais quand ils sont benins, la guérison en est facile & prompte. Les Ulcéres autour desquels le poil est tombé & n'y croît plus, sont malins, selon Hippocrate Aphor. 4. *Sect.* 6. parce que les humeurs âcres & corrosives rongent les oignons des poils, & rendent la cure longue & difficile.

6°. Les symptômes qui accompagnent les Ulcéres, nous indiquent encore le péril où peuvent être les malades. Une grande inflammation, un érysipéle considérable, des douleurs très-vives, ne manquent pas de causer la fiévre, l'insomnie; & plusieurs autres accidens facheux qui en dépendent. Si l'on ne trouve le moyen d'y remédier, la gangréne & le sphacéle en sont souvent de funestes effets. Une forte hemorragie qu'on ne peut arrêter, est bientôt suivie de la mort. Une suppuration trop abondante, annonce le marasme. La séchéresse des Ulcéres qui dépend d'un pus trop visqueux & trop tenace, ou de la gangréne & du sphacéle, ou de l'affaissement de la nature, est très-mauvaise marque. Leur dureté & leur callosité les rend souvent carcinomateux, & par

conséquent très-rébelles. Si la carie des os s'y joint, la guérison en est encore plus difficile & plus longue. Quand les Ulcéres tombent en gangréne, & qu'il survient un délire, un dérangement dans l'imagination, ou le hoquet, c'est une preuve que la gangréne a gagné le sang; qu'elle a infecté les Esprits, qu'elle a attaqué le genre nerveux, & que le malade périra bientôt. La diarrhée purulente, le crachement de pus, & les urines purulentes, sont très-souvent des signes mortels, à moins que ces évacuations ne se fassent par des crises salutaires; en ce cas les malades en sont soulagés, & se trouvent tous les jours de mieux en mieux; mais si malgré ces excrétions ils sont encore plus mal & plus foibles, la fiévre lente qui survient les mine insensiblement & les conduit tout atrophiés au tombeau. L'inflammation, l'abscès & l'Ulcére des poumons, du foie, ou des autres viscéres sont les effets d'une metastase, presque toujours mortelle; au lieu que si les Ulcéres succédent à d'autres maladies, par une métastase du dedans au dehors, ils sauvent souvent la vie au malade, quoiqu'ils soient très-longs à guérir. *Voyez Rhases*, 14. *continent*. Les Ulcéres qui empêchent la déglutition, comme ceux de l'œsophage; ou la respiration, comme ceux du larynx & de la trachée artére; ou la digestion, comme ceux de l'estomac; en un mot, tous ceux qui troublent les

fonctions, sont toujours fort à craindre. Les Ulcéres qui surviennent aux hydropiques, sont presque incurables, la sérosité âcre dont ils sont toujours abreuvés, les empêche de se dessécher & de se cicatriser, & les fait souvent tomber en gangréne.

7°. Le tempérament & l'âge des malades rendent les Ulcéres plus ou moins fâcheux. Si le malade est bilieux, atrabilaire ou cacochyme, les humeurs qui se portent aux Ulcéres, étant plus âcres & d'une plus mauvaise qualité que dans ceux qui sont d'un tempérament sanguin & naturellement sain, doivent les rendre plus rébelles & plus dangereux. Ils sont plus à craindre dans les enfans & dans les vieillards, que dans ceux qui sont d'un âge moyen : dans les enfans, parce qu'ils sont plus délicats, plus sensibles, par conséquent moins en état de résister à la violence des symptômes qui peuvent survenir; dans les vieillards, parce qu'ils sont plus foibles & plus épuisés, & que la sécheresse & la rigidité de leurs fibres, s'opposent davantage à la régénération des chairs & à la réunion des solutions de continuité.

8°. Enfin le bon ou le mauvais usage des six choses non-naturelles, apportent beaucoup de facilité ou de difficulté, de sureté ou de danger dans la guérison, ou dans l'événement des Ulcéres. En effet si l'on tient les malades dans un air trop chaud ou trop froid, ou chargé de mau-

vaiſes, exhalaiſons, il peut ſurvenir aux Ulcéres, une inflammation, la fiévre, la gangréne, ou d'autres accidens fâcheux. Si on ne leur fait point obſerver une diéte convenable; s'ils boivent du vin ou des liqueurs ſpiritueuſes; s'ils uſent d'alimens âcres, chauds, ſalés, fumés; s'ils font des exercices violens capables d'échauffer ou de forcer les parties ulcérées, on a tout lieu de craindre que l'abondance, l'acrimonie, & l'agitation des humeurs, ou la violence faite aux parties malades, ne procurent ou n'augmentent les ſymptômes dont on vient de parler: s'ils veillent trop, s'il leur arrive des évacuations trop abondantes, on doit appréhender qu'ils ne tombent dans un épuiſement, une foibleſſe & un dérangement de toute l'œconomie animale, capable de prolonger leur guériſon. Au contraire, ſi les humeurs qui doivent s'évacuer étoient retenues, on devroit s'attendre à des hyperſarcoſes, ou à des engorgemens dans les lévres des Ulcéres, à une inflammation, à une copieuſe ſuppuration, à une pourriture, &c. Enfin les paſſions de l'Ame qui mettent tout le genre nerveux dans un érétiſme conſidérable, qui agitent trop le ſang & les Eſprits, ou qui les fixent & les épaiſiſſent, troublent les digeſtions, & les ſécrétions, engendrent des crudités, altérent toutes les humeurs & par conſéquent menacent d'accidens fâcheux ceux qui ſont attaqués d'Ulcéres.

ARTICLE VIII.

Cure générale des Ulcéres.

POur parvenir à la guérison des Ulcéres, on a quatre indications à suivre. La premiere est de leur procurer une louable suppuration. La seconde, de les déterger ou les mondifier. La troisiéme, de les incarner ou les remplir de chairs. La quatriéme, de les cicatriser. C'est la méthode de Rhases. *Chap.* 3. *Liv.* 14. *de son continent*, de Celse ; *Chap.* 26. *Liv.* 5. de Galien, *method. Liv* 13. *Chap.* 9. *& per genera*, *Liv.* 1. *Cap.* 12. *comment. des fract. Liv.* 7. *Chap.* 3. *comm. sur l'Aphor. d'Hipp.* 22. *Sect.* 5.

Mais il se rencontre souvent des obstacles qui ne permettent pas de remplir ces indications sans les avoir auparavant surmontés & éloignés. Ces obstacles sont, 1°. le mauvais tempérament du malade, ou les différentes maladies dont il peut être attaqué. 2° L'inflammation phlegmoneuse, ou érysipélateuse qui survient quelquefois aux Ulcéres. 3°. La démangeaison. 4°. La douleur. 5°. L'insomnie. 6° L'hémorragie. 7°. La suppuration trop abondante. 8°. La sécheresse. 9°. La callosité. 10°. L'hypersarcose. 11°. La trop grande perte de substance. 12°. Les sinus. 13°. La

carie. 14°. La gangréne. 15°. La mauvaise méthode des pansemens. 16°. L'abus ou le vice des six choses, non-naturelles.

1°. Le mauvais tempérament du malade, les différentes maladies dont il peut être attaqué, altérent tellement le suc nourricier qui se porte à l'Ulcére, ou produisent selon leur caractére, des accidens si considérables, qu'il est inutile de travailler à la mondification, à la régénération des chairs, & à la cicatrisation, si l'on ne détruit auparavant ces obstacles. Supposé donc que le malade soit d'un tempérament bilieux, qui dénote un sang chaud, âcre & fluide, un genre nerveux, irrité, il faut le rafraichir & l'humecter, adoucir l'acrimonie des humeurs, leur procurer plus de consistence, & relâcher les fibres. Les moyens qu'on peut employer pour y réussir, sont les saignées plusieurs fois réitérées; les ptisanes rafraichissantes, adoucissantes & incrassantes, faites avec les racines d'althæa, de grande consoude, de nénuphar, d'oseille & autres semblables, édulcorées avec la reglisse; les émulsions faites avec les semences froides & celle de pavot blanc, quelques amandes douces, & le syrop de diacode; les eaux & les crêmes de ris, d'orge, de gruau, les lavemens émolliens, & autres rémédes de cette nature.

Si le malade est attrabilaire, on aura recours aux délayans, rafraichissans & adoucissans, tels que sont les ptisanes faites avec

les racines de chiendant, de chicorée, de fraisier, de nénuphar & la reglisse; les bouillons au veau altéres de feuilles de laitue, de chicorée franche & sauvage, de pourpier, de poirée ou bette, de cerfeuil, d'alléluya; le petit lait édulcoré avec le syrop violat, l'eau de poulet simple, ou émulsionnée, les teintures de casse, de tamarinds & de manne, avec le sel d'epsom, ou celui de seignette; les lavemens émolliens & rafraichissans. Si l'attrabile est fixe, grossiére & propre à engendrer des obstructions dans le foie & les autres viscéres, des concrétions pierreuses, ou skyrrheuses, on se servira de délayans & adoucissans, mais plus atténuans, comme les bouillons au veau avec les racines de patience & d'éryngium, les feuilles de bourrache, de buglose, de cerfeuil, de pimprenelle, de scolopendre, d'hépatique, de capillaires, ausquels on ajoute le tartre martial soluble, ou le sel de mars de riviére, & dont on fait continuer l'usage pendant huit jours, purgeant à la fin avec les follicules de senné, la rhubarbe, les tamarinds, la manne, & le sel d'epsom ou de seignette. Ensuite on prescrit le petit lait altéré de fumeterre; huit jours après on réitére les bouillons & la purgation. On joint à ces remédes des ptisanes délayantes & apéritives, dans lesquelles on fait entrer les racines de chiendent, de fraisier, de pisse en lit, d'aunée, & l'on ordonne un régime délayant & humec-

tant, banniſſant les ragouts, les viandes noires, ſalées, fumées.

Lorſque le malade eſt pituiteux & très-phlegmatique, on évacue la lymphe & la ſéroſité trop abondantes, par les ſelles & par les urines. Les hydragogues ſouvent réitérées, & les ptiſanes faites avec les cinq racines apéritives, aiguiſées de ſels diurétiques rempliſſent ces indications. Outre les cinq racines apéritives, il y a des racines diurétiques très-propres à produire le même effet. Telles ſont les racines de chiendent, de piſſe en lit, d'eryngium, d'aunée, de garance, de verge dorée, d'anonis ou arrête-bœuf, de fougére & pluſieurs autres. On peut encore procurer l'évacuation de ces humeurs par les ſueurs & la tranſpiration, en preſcrivant la ptiſane des bois, c'eſt-à-dire, une ptiſane faite avec l'eſquine, la ſalſepareille, le gayac, le ſantal citrin, le ſaſſafras, l'anis & un nouet d'antimoine. On la rend quelquefois purgative en y ajoutant du ſenné.

Quand le malade eſt ſanguin & pléthorique, & que les Ulcéres ſont menacés ou accompagnés d'inflammation, on ne peut mieux diminuer l'abondance du ſang & des autres humeurs qui font la pléthore, qu'en ſaignant autant que les forces le permettent, & en ordonnant une diéte exacte.

S'il eſt cacochyme, on évacuera les mauvaiſes humeurs par des purgatifs convenables.

Enfin s'il se trouve attaqué de quelque maladie particuliére, ou infecté de virus vénérien, scorbutique, scrophuleux, pestilentiel, on employera les remédes spécifiques à ces maladies.

2°. L'inflammation phlegmoneuse qui survient aux Ulcéres, exige d'abord qu'on en éloigne les causes énoncées dans le cinquiéme Article. Comme il n'y a point de reméde plus prompt & plus efficace, que la saignée, pour désemplir les vaisseaux engorgés de sang, & relâcher les fibres trop tendues, en quoi consiste cette inflammation : on saignera le malade promptement, & autant de fois que la violence de ce symptôme l'indiquera, & que les forces le permettront. En même-tems on appliquera sur la partie enflammée le cataplâme de lait de mie de Pain & de jaunes d'œufs, qu'on renouvellera deux ou trois fois le jour ou un cataplâme fait avec les herbes émollientes; ou des fomentations émollientes & résolutives, faites avec les feuilles de mauves, de guimauves, de seneçon, de brancursine, les fleurs de camomille, de mélilot, de bouillon blanc, le tout cuit dans une suffisante quantité d'eau, ajoutant sur la fin un peu de vinaigre de sureau. A ces remédes on joindra une diéte humectante & rafraichissante, bannissant le vin, les liqueurs spiritueuses & les alimens de haut gout; moins le malade prendra d'alimens solides, plutôt il sera délivré de cet accident.

Si l'inflammation est erysipélateuse, on aura aussi recours à la saignée qu'on réitérera suivant le besoin, & on appliquera le cataplâme de lait, de mie de pain, & de jaunes d'œufs, auquel on ajoutera l'onguent populeum; ou l'on se servira des fomentations émollientes & résolutives ci-dessus décrites, ausquelles on joindra les fleurs de sureau & l'eau-de-vie camphrée, pour faciliter la transpiration. On peut aussi faire des lotions avec l'eau de fleurs de sureau aiguisée d'un peu d'esprit de vin camphrée, & de sel de saturne. Après les saignées, on purgera le malade avec une teinture de tamarinds, & de casse, la manne & le sel polychreste ou d'epsom, ou avec quelqu'autre médecine semblable, évitant celles qui seroient capables d'échauffer & d'irriter. Le soir on fera prendre des émulsions édulcorées avec le syrop de diacode, ou de karabé, & l'on prescrira une diéte exacte, humectante, rafraichissante, adoucissante. *Voyez notre traité des Tumeurs*, *Chap.* 2. Si l'érysipéle dépend de quelques causes externes, on aura soin de les éloigner.

3°. La démangeaison qui accompagne souvent les Ulcéres, & qui en retarde la guérison, soit en troublant le sommeil, soit en excitant le malade à se grater, doit être calmée au plutôt, pour éviter l'irritation & l'inflammation de la partie ulcérée. On y peut réussir en la fomentant souvent avec de l'eau tiéde, ou avec une décoc-

tion émolliente, anodine & rafraichiſſante, compoſée de têtes de pavot blanc, de feuilles & fleurs de mauves, de guimauves, de nénuphar de bouillon blanc, de feuilles de pourpier, de grande joubarbe ou autres ſemblables ; ou en la frotant avec le nutritum frais, le cerat de Galien camphré ; ou en y appliquant le cataplâme de lait, de pain, de jaunes d'œufs, & de populeum. Tous ces remédes agiſſent en ramolliſſant & relâchant les fibres & en les rendant par conſéquent moins ſenſibles.

4°. La douleur qui accompagne les Ulcéres, eſt quelquefois ſi conſidérable, particuliérement quand un nerf, un tendon ou quelqu'autre partie très-ſenſible s'y trouvent intéreſſés, qu'elle cauſe ſouvent une inſomnie continuelle, une fiévre aigue, le délire, la convulſion, ou quelqu'autre accident fâcheux. Il eſt donc néceſſaire de calmer au plutôt ce ſymptôme : on y réuſſira par le moyen des remédes propoſés pour l'inflammation, & la démangeaiſon. Comme la douleur ne conſiſte que dans une tenſion violente des fibres nerveuſes, on la fera ceſſer en les relâchant. Les narcotiques ſont auſſi très-efficaces pour cet effet. Si la douleur dépend de quelque cauſe externe, on aura ſoin de l'éloigner.

5°. L'inſomnie qui ſurvient aux Ulcéres étant l'effet de l'inflammation, de la douleur, ou des irritations qui ſe font ſur les fibres nerveuſes, & qui entretiennent les

ſens, tant internes qu'externes dans un exercice continuel; on y remédiera par le moyen des narcotiques ſagement adminiſtrés, & par les remédes adouciſſans, rafraichiſſans, émolliens & relâchans, tels que ceux qui ont été propoſés ci-deſſus.

6°. L'hémorragie qui arrive aux Ulcéres, par l'éroſion de quelque vaiſſeau ſanguin peut s'arrêter en trois maniéres, par la compreſſion, par les aſtringens, par la ligature. La compreſſion ſe fait en appliquant ſur l'ouverture du vaiſſeau des bourdonnets ſecs, & en rempliſſant toute la cavité de l'Ulcére, de charpie ſéche, ou de morceaux de linge uſé, juſqu'à la hauteur d'un travers de pouce au-deſſus des lévres de l'Ulcére. On aſſujettit le tout avec un bandage ſerré pour bien comprimer le vaiſſeau, ce qui réuſſit particuliérement quand on trouve un point d'appui ſur les os, ou quand l'hémorragie ne dépend que de l'ouverture d'une veine, ou de quelque petit vaiſſeau artériel. Mais ſi elle vient d'un artére dont le reſſort ſoit capable de ſurmonter la reſiſtance des bourdonnets, on a recours aux aſtringens. Quelques-uns appliquent ſur l'ouverture du vaiſſeau un champignon appellé, *Veſſe de Loup*, en latin, *Lycoperdon vulgare*, inſt. rei herb. *Fungus pulverulentus*, *dictus crepitus Lupi*. J. B. 3. 848. On en remplit auſſi toute la cavité de l'Ulcére, d'autres ſe ſervent du bouton de vitriol, c'eſt-à-dire, d'un morceau de vi-

triol vert ou bleu, enveloppé de charpie. On le met ſur l'ouverture du vaiſſeau, & on l'aſſujettit avec de la charpie ſéche ou des morceaux de linge uſé. Pluſieurs Praticiens emploient les aſtringens ſuivans.

℞ *Encens, une once; Aloes ſuccotrin, demi-once; Mettez-les en poudre, & les incorporez avec ſuffiſante quantité de blanc d'œuf, en conſiſtence de miel; chargez-en du poil de liévre, que vous appliquerez ſur le vaiſſeau, & vous en remplirez toute la cavité de l'Ulcére.* Galien, lib. 5. meth. nud. cap. 4. eſtimoit fort ce reméde. Quelques-uns y ajoutent du ſang de dragon, ou de la ſarcocolle.

℞ *Bol d'Armenie, deux onces; fleur de farine, demi-once; maſtic, Encens, colcothar, de chacun deux dragmes; mêlez le tout, & l'incorporez dans du blanc d'œuf pour le même uſage.*

℞ *Noix de galle en poudre ſubtile, deux onces; bol d'Armenie, trois dragmes; terre lemniene, deux dragmes; vitriol de Chypre, demi dragme; alun crud, une dragme; faites-en une poudre que vous employerez ſéche, ou avec du blanc d'œuf.*

L'eau ſtyptique, & l'eau de rabel ſont auſſi

auſſi fort aſtringentes : mais il eſt à craindre qu'elles n'offenſent les nerfs & les tendons, & qu'elles ne cauſent beaucoup de douleur par leur irritation ; & comme elles coagulent le ſang dans les vaiſſeaux, lorſque le ſang vient à ſe fondre par la ſuppuration, l'hémorragie ſe renouvelle. Si l'on veut ſe ſervir de ces eaux, il faut tenir le doigt ſur l'ouverture du vaiſſeau, nettoyer bien l'Ulcére de tout le ſang caillé qui peut s'y trouver, & quand on retire le doigt, appliquer dans le même inſtant ſur l'ouverture, un gros bourdonnet imbu de ſtyptique & exprimé. Sans cette précaution le ſtyptique ne touchant point immédiatement le vaiſſeau, ne feroit pas ſon effet.

Le troiſiéme moyen, qui eſt même le plus sûr pour arrêter l'hémorragie, quand c'eſt un artére qui fournit beaucoup de ſang, c'eſt la ligature : on la fait avec une aiguille très-courbe, enfilée d'un fil d'épiney double. On paſſe l'aiguille par-deſſous le vaiſſeau en l'embraſſant avec un peu de la chair. On lie les deux bouts de fil par-deſſus en faiſant un nœud double, & on met ſur le nœud une petite compreſſe qu'on aſſujettit avec de la charpie ſeche, ou des bourdonnets dont on remplit la cavité de l'Ulcére.

7°. La ſuppuration trop abondante qui dépend de la grandeur de l'Ulcére, ne peut ſe modérer qu'en le détergeant, l'incarnant, le deſſéchant & le cicatriſant le plutôt qu'il eſt poſſible. Si c'eſt une inflam-

mation, une pléthore, ou un dépôt considérable de ſang qui la cauſe, on ſaignera pluſieurs fois le malade, & on lui preſcrira une diéte humectante & rafraichiſſante pour calmer la fiévre qui s'y trouve jointe. Si cette abondante ſuppuration eſt entretenue par la cacochymie, on le purgera ſouvent pour détourner les humeurs de l'Ulcére. Si elle reconnoit pour cauſe, une trop grande abondance de lymphe ou de ſéroſité, comme dans les pituiteux & dans les hydropiques, on évacuera ces humeurs par les diurétiques & les hydragogues. Cependant, on évitera dans tous ces cas les topiques capables d'augmenter la ſuppuration; on ſe ſervira au contraire, de deſſicatifs & d'abſorbans, tels que ſont l'onguent deſſicatif rouge, le pompholyx, la tuthie en poudre, la litharge, le bol, la craie, la céruſe, le minium, le plomb brulé & autres ſemblables.

8°. La ſéchereſſe eſt bien néceſſaire aux Ulcéres quand ils ſont remplis de bonnes chairs juſqu'au niveau de la partie. Si la ſuppuration perſiſtoit toujours, les fibres de la ſuperficie trop humectées & trop molles, ne s'endurciroient pas, & il ne ſe feroit point de cicatrice. Mais ſi les Ulcéres deviennent ſecs & arides, avant la régénération des chairs, & que cette ſéchereſſe dépende de la viſcoſité du pus, ou de l'application de quelque reméde trop deſſicatif & trop aſtringent, ou de l'impreſſion

de l'air, il s'y forme une croute ſous laquelle s'amaſſe une matiére purulente, qui n'ayant point d'iſſue, devient ſi âcre & ſi corroſive, qu'elle ronge les chairs en deſſous, fait des ſinus, pénétre quelquefois juſqu'aux os, & les carie. Il faut donc mettre les Ulcéres à couvert des cauſes de cette ſéchereſſe. Pour détruire la viſcoſité du pus, on détergera les Ulcéres avec le mondificatif d'ache, l'onguent apoſtolorum, le baume de ſtirax, mêlé avec le ſuppuratif, ou quelqu'autre ſemblable. Si la ſécheresſe eſt produite par des topiques deſſicatifs & aſtringens, ou par l'impreſſion de l'air, on en éloignera les cauſes, & on apliquera ſur les Ulcéres ; de doux ſuppuratifs & émolliens, tels que ſont l'onguent de la mére, l'onguent d'althæa, l'huile d'œufs mêlée avec celle d'hypéricum, l'emplâtre de mucilages & pluſieurs autres de cette nature. Lorſque la ſécheresſe eſt cauſée par une gangréne ſéche, il faut avoir recours aux remédes que nous preſcrivons en parlant de cette maladie. A l'égard de la ſécheresſe qui ſurvient aux Ulcéres des moribonds, & dans une défaillance de nature, il n'y a d'autre reméde que les cordiaux chauds & ſpiritueux, pour ſoutenir la vie, ou retarder la mort.

9°. La calloſité qui ſurvient aux Ulcéres en empêche la réunion & la cicatrice, parce que l'extrémité des vaiſſeaux endurcie & bouchée, ne laiſſe point couler de ſuc nour-

ricier pour allonger les fibres & les tuyaux, & pour former des chairs qui puiſſent remplir toute la cavité des Ulcéres juſqu'au niveau de la partie. Lorſque la calloſité eſt invéterée, le meilleur & le plus prompt reméde eſt de l'emporter avec des ciſeaux ou quelqu'autre inſtrument tranchant. Galien eſt de cet avis, *lib.* 4. *meth. med. c.* 2. Quand les bords d'un Ulcére, dit-il, ſont durs & décolorés, il faut les couper juſqu'à la chair ſaine. Si le malade ne veut pas ſouffrir cette opération, on y appliquera l'onguent néapolitain, ou l'on conſumera la calloſité avec la pierre à cautére, ou on la touchera avec la pierre infernale, & on appliquera ſur tout l'Ulcére le digeſtif ordinaire, auquel on ajoutera un peu de pierre à cautére, pour achever de détruire toute la calloſité, & les chairs fongueuſes qui ſe trouvent ordinairement dans le fond. Enſuite, on détergera l'Ulcére avec le mondificatif d'ache, & l'onguent apoſtolorum mêlés enſemble, ou le baume verd de Mets. Si la calloſité eſt cauſée par des topiques acides, ſales, aſtringens, qui ayent endurci les fibres, ou par des tentes trop fermes, & par des bourdonnets trop durs, on la coupera, ou on la détruira, comme nous avons dit, & l'on ſuivra une autre méthode de panſer ces Ulcéres, en n'y appliquant que des plumaceaux légers, chargés d'un digeſtif où d'un baume adouciſſant & émollient.

10°. L'hyperſarcoſe ou l'excroiſſance de chairs baveuſes, fongueuſes & ſuperflues, empêche les Ulcéres de ſe cicatriſer, ou rend la cicatrice très-difforme. On peut facilement conſumer ces chairs avec l'alun calciné, ſeul ou mêlé avec de l'iris de Florence en poudre ; ſi cela ne ſuffit pas, on les touchera avec la pierre infernale ; ou l'on y appliquera du ſuppuratif, dans lequel on mêlera une troiſiéme ou une quatriéme partie de pierre à cautére ; & pour faire tomber l'eſcarre & déterger l'Ulcére, on ſe ſervira du mondificatif d'ache, de l'onguent apoſtolorum, ou du baume verd. On peut auſſi emporter ces excroiſſances avec les ciſeaux, & achever de conſumer le reſte avec l'onguent ægyptiac, ou l'onguent apoſtolorum qui eſt plus doux, ou la pierre à cautére mêlée avec le ſuppuratif. Si l'Ulcére eſt ſanieux & trop humide, on y mettra une poudre faite avec parties égales d'ochre, de ſabine & d'alun calciné.

11°. La trop grande perte de ſubſtance qui ſe fait dans les Ulcéres grands & profonds, ne permet pas qu'on travaille à les réunir & les cicatriſer. Il faut auparavant qu'il ſe faſſe une régénération de chairs pour remplir le vuide qui s'y eſt fait. La nature y eſt aſſez diſpoſée d'elle-même, quand elle ne trouve point d'obſtacles. On aura donc ſoin de les éloigner, de corriger le vice du ſang, & des humeurs qui

ſe portent à l'Ulcére, & de rendre ſe ſuc nourricier doux, balſamique & capable de produire de bonnes chairs, comme nous dirons dans la ſuite.

12°. Les ſinus qui arrivent aux Ulcéres, ſont des trous, des ſacs, des poches, ou des conduits cachés, plus ou moins profonds, droits, obliques ou tortueux, dont l'entrée eſt plus étroite que le fond, & qui ſe forment dans ces ſolutions de continuité par le ſéjour & l'acrimonie du pus, mais ſans calloſité, ce qui les diſtingue des fiſtules. Or, comme le pus qui a rongé & conſumé les chairs, ſe trouve renfermé dans la cavité des ſinus, ſans pouvoir en ſortir librement, ſur-tout quand leur fond eſt plus bas que leur entrée ; & que plus le pus ſéjourne dans un ſinus, plus il devient âcre & propre à ronger & creuſer encore davantage les parties voiſines, l'Ulcére ne pouvant ni ſe mondifier, ni s'incarner, ne reçoit point de guériſon tant que les ſinus ſubſiſtent. Il y a trois moyens pour les détruire. Le premier, le plus ſûr & le plus prompt eſt de les ouvrir juſqu'au fond avec les ciſeaux ou le biſtouri, de couper toutes les brides & de mettre l'Ulcére bien à découvert, ce qui donne au pus une entiére liberté de s'écouler, au Chirurgien la facilité de déterger l'Ulcére, & à la nature, celle de le remplir de chairs. Si les ſinus ſe trouvent ſitués dans quelque membre, où ils pénétrent

presque jusqu'à la partie opposée, il faut y faire une contre-ouverture, afin que la matiére purulente puisse se vuider par les deux orifices. Le second moyen, si le sinus est superficiel, est d'y faire un bandage expulsif, qui en le comprimant dans toute sa longueur, chasse le pus vers son entrée. Lorsque les sinus se trouvent près de quelques gros rameaux d'artéres ou de veines, de quelque nerf ou de quelques tendons qui ne permettent pas d'y faire incision, parce qu'on ne sçauroit se dispenser de les couper, on a recours au troisiéme moyen qui est de mondifier ces sinus par des injections déterſives, comme nous dirons, en parlant des Fistules & des Ulcéres sinueux.

13°. La carie est un si grand obstacle à la guérison des Ulcéres, qu'à moins qu'on ne la détruise, on ne peut jamais les conduire à une heureuse fin. Si l'on parvient à les dessécher & les cicatriser, la cicatrice toujours accompagnée d'une espéce de croute, se rompt bientôt, & les Ulcéres se renouvellent; parce qu'il sort des os corrompus, une sanie purulente qui ronge les mammelons charnus dont ils devroient se couvrir; ou s'il s'engendre des chairs voisines qui s'étendent sur la carie & la recouvrent, elles sont pâles, livides, fongueuses & comme flétriès. Il est donc nécessaire de séparer & d'emporter de l'os tout ce qui est carié. On y réussit plus,

promptement & plus efficacement par le cautére actuel, que par tout autre remède. Cependant si la carie est superficielle, on peut la racler avec la rugine jusqu'à la partie saine, ou la consumer avec l'euphorbe ou autres remédes semblables, que nous rapporterons en traitant de la Carie.

14°. La gangréne & le sphacéle qui surviennent aux Ulcéres, corrompent en peu de tems toutes les parties voisines, infectent toute la masse du sang & les esprits, & conduisent bientôt les Malades au tombeau, à moins qu'on n'y remédie promptement: lorsque ce n'est que la gangréne, qui est un commencement de mortification, ensorte qu'il reste encore quelques vaisseaux libres, on y fera avec la lancette des scarifications jusqu'au vif, tant longitudinales, qu'obliques & même transversales, si les premieres ne suffisent pas pour bien débrider la partie, relâcher son tissu & faire sortir le sang & les autres humeurs qui y croupissent & qui s'y sont corrompues: cela peut faire cesser la compression & l'engorgement des vaisseaux, rétablir la circulation du sang & la distribution des esprits. Ensuite on fomentera la partie avec de l'esprit de vin camphré, ou quelqu'autre liqueur propre à détruire la gangréne; on en imbibera même les compresses plusieurs fois le jour. Si la chaleur naturelle étoit éteinte, on aiguiseroit l'esprit de vin d'esprit de sel ammoniac pour attirer les es-

prits & ranimer le ſang. Lorſque les chairs ſont ſphacélées, c'eſt-à-dire, tombées dans une entiére mortification, enſorte que le ſang ni les eſprits ne s'y diſtribuent plus, & qu'elles ſont privées de toute communication avec les parties vivantes, il faut couper & emporter juſqu'au vif tout ce qui eſt pourri, & après l'opération, laver la partie avec de l'eſprit de vin camphré aiguiſé d'eſprit de ſel ammoniac, enſuite y appliquer des plumaceaux & un grand emplâtre chargés d'onguent de Styrax. On peut auſſi conſumer les chairs mortes avec de puiſſans cathérétiques, telle que l'eau phagédénique animée de quelques gouttes d'huile de vitriol, l'huile glaciale d'antimoine, ou la pierre à cautére mêlée avec l'onguent de Styrax; mais l'opération eſt plus longue. Quand les chairs corrompues ſont emportées ou tombées, ſi le progrès de la gangréne continue, rien de plus efficace pour l'arrêter, que d'y appliquer le cautére actuel. Enfin lorſque c'eſt un membre entiérement ſphacélé, l'amputation eſt l'unique reméde. *Voyez le Chap.* de la Gangréne dont nous parlerons dans la ſuite.

15°. La mauvaiſe méthode de panſer les Ulcéres, eſt encore un grand obſtacle à leur guériſon. Il faut les panſer mollement, lorſqu'ils ſont ſuperficiels, avec des plumaceaux & des bourdonnets légers, s'ils ſont profonds, ſans y fourrer par for-

ce des tentes dures & longues, ou des bourdonnets trop fermes, crainte de rendre les parois dures & calleuſes, de comprimer les mammelons charnus qui ſont très-tendres & très-délicats, & d'empêcher le ſuc nourricier d'en former d'autres pour remplir le vuide. Quand la ſuppuration eſt louable & modérée, il ne faut eſſuyer que très-légérement les Ulcéres : ſans cette précaution on enleve tout le ſuc nourricier qui ſert ſeul à la régénération des chairs; on détruit même les mammelons déja formés, qui ne différent de la lymphe nourriciére à leur extrémité que par un peu plus de conſiſtence. On ne laiſſera les Ulcéres à l'air que le moins qu'il ſera poſſible, pendant le panſement. Cet élément ne manqueroit pas d'en deſſécher les parois, de faire froncer les extrémités des fibres, d'empêcher le ſuc nourricier de ſortir de l'extrémité des tuyaux pour s'y coller & les allonger; & comme il eſt beaucoup plus froid que les humeurs qui circulent dans les parois des Ulcéres, il les coaguleroit, y attireroit une inflammation & d'autres accidens que nous avons rapportés, en parlant des ſymptômes. Il eſt vrai que les Plaies & les Ulcéres des bêtes, quoiqu'expoſés à l'air, ne laiſſent pas de guérir : mais outre que leur guériſon en eſt bien plus lente, elles ont ſoin de les déterger en les léchant doucement, & d'entretenir en même tems les mammelons charnus, hu-

mides, souples & moliets. D'ailleurs elles ne sont pas sujettes comme l'homme à bien des maladies & à un mauvais usage des choses non-naturelles qui rendent les Ulcéres, ou compliqués, ou difficiles à guérir. On se servira de linge usé & bien blanc : s'il étoit rude ou mal-propre, il irriteroit les Ulcéres. Quand on pansera le malade, on aura son appareil tout prêt, & l'on fera un peu chauffer les liqueurs, les digestifs, les baumes ou les onguens qu'on doit appliquer, on ne serrera point trop le bandage, de peur de gêner la circulation des humeurs.

16°. L'abus & le vice des six choses non-naturelles retardent considérablement la guérison des Ulcéres, & souvent les rendent dangereux, nous l'avons fait voir dans le Prognostic, *paragraph.* 8. on tâchera donc de placer les malades dans un bon air ; de leur faire observer un régime convenable, de leur interdire le vin, la biére, le cidre & toutes les liqueurs spiritueuses, excepté dans la gangréne & le scorbut, où l'on est obligé de ranimer le sang & les esprits. On les privera d'alimens âcres, chauds, salés, fumés, acides, & de tous autres alimens indigestes. On leur défendra les exercices violens, les veilles & les passions de l'ame. Toutes ces attentions sont nécessaires pour rendre le suc nourricier doux, balsamique & propre à engendrer en peu de tems de bonnes chairs.

Après avoir furmonté ou éloigné tous les obftacles qui pouvoient s'oppofer à la guérifon des Ulcéres, il eft facile de remplir les quatre indications rapportées au commencement de cet article ; fçavoir, de leur procurer une louable fuppuration, de les déterger & mondifier, de les incarner, & de les cicatrifer ; & l'on peut dire qu'en cela le Chirurgien ne fait que feconder la nature qui ne manque pas d'accomplir cet ouvrage pour peu qu'elle foit aidée, & qu'elle ne foit point troublée dans fes opérations.

La raifon qui oblige de faire fuppurer d'abord les Ulcéres, c'eft qu'il y a dans leurs parois quantité de vaiffeaux contus, déchirés, froiffés, brifés, recourbés, repliés, retirés, d'où il arrive deux accidens à vaincre : le premier eft de la part de ces vaiffeaux léfés, dont les lambeaux ou les fibres déchirées doivent fe féparer de la partie faine, puifqu'elles n'ont plus de communication avec elle. Or, cette féparation, du mort d'avec le vif, ne peut fe faire que par la fuppuration. Le fecond eft de la part des fluides, qui ne pouvant s'écouler librement par les ouvertures de ces vaiffeaux repliés, froncés ou retirés, s'arrêtent & s'accumulent dans les parois de l'Ulcére, refluent même dans les vaiffeaux qui font entiers & caufent dans tout le voifinage un engogement, une tenfion & une inflammation : comme ces humeurs tant fan-

guines que lymphatiques ne peuvent point ſe réſoudre entiérement, ni rentrer toutes dans la voie de la circulation, celles qui ſéjournent, ont beſoin d'être converties en pus, parce qu'auſſitôt que la ſuppuration eſt bien établie, l'engorgement, la tenſion, l'inflammation & tous les autres accidens diminuent inſenſiblement.

Pour procurer aux Ulcéres une louable ſuppuration, il faut entretenir leurs parois ſouples, molles & humides, & empêcher en même tems que la partie la plus aqueuſe & la plus ſubtile du ſang & de la lymphe arrêtés dans les extrémités, déchirés des vaiſſeaux, ne s'exhale par la tranſpiration. Si les parois étoient trop dures & trop ſéches, le reſſort des ſolides ſe trouveroit géné, il n'agiroit point ſur les liquides arrêtés pour les broyer & les agiter ; les fibres déchirées ne ſcauroient ſe ſéparer du vif : ainſi le pus ne pourroit point s'y former, ni s'en écouler, ſi les humeurs extravaſées ou arrêtées avoient perdu ce qu'elles ont de plus fluide, leur épaiſſiſſement apporteroit trop de réſiſtance au battement des rameaux artériels reſtés entiers, elles n'entreroient point dans un mouvement inteſtin qui doit procurer la déſunion de leurs principes, pour les convertir en pus. On ſatisfait aux deux indications propoſées, en employant des topiques gras, ſulphureux, doux & émolliens, appellés communément *Digeſtifs*, *Peptiques*, ou *Suppuratifs*, remédes capables

de boucher les pores de la partie ulcérée, d'y retenir les humeurs, de ramollir les fibres & d'entretenir une chaleur convenable. Nous en donnerons plusieurs formules, en parlant des Ulcéres benins.

Quand la suppuration est bien établie, les humeurs arrêtées coulent librement; les extrémités des vaisseaux déchirés, froissés ou corrodés, se convertissent insensiblement en pus, se détachent, & quittent la partie saine; les parois de l'Ulcére se dégorgent peu à peu, & l'enflure, l'inflammation & la douleur cessent: mais comme les fibres de ces vaisseaux suppurent plus lentement que les humeurs, à cause de leur solidité, & qu'elles se séparent difficilement de la partie saine; que d'ailleurs les humeurs se trouvant quelquefois épaisses & grossiéres, ne peuvent fournir qu'un pus épais & visqueux: qui se colle aux parois des Ulcéres, & qui bouche les orifices des petits vaisseaux par lesquels doit suinter le suc nourricier, pour former de nouvelles chairs; il est nécessaire d'employer dans la suite les déterses, ou mondificatifs, tels que sont le baume d'Arceus, le mondificatif d'ache, l'onguent apostolorum, le baume verd de Mets, ou autres capables de détacher & de faire tomber les extrémités mortes des vaisseaux, & d'enlever le pus sordide; c'est en quoi consiste la détersion.

Alors les extrémités des vaiſſeaux léſés ſe trouvant libres par la ſéparation de leur partie morte d'avec leur partie ſaine, le ſuc nourricier ſort inſenſiblement par petites gouttes imperceptibles des fibres fiſtuleuſes ou vaſculeuſes dont leurs tuniques ſont compoſées ; car il faut obſerver, que ce n'eſt pas de la cavité même des artéres capillaires ſanguines ou lymphatiques que coule le ſuc nourricier, quelque déliées qu'on les ſuppoſe, elles ne peuvent fournir que du ſang ou de la lymphe, qui ſont la matiére de la ſuppuration, puiſqu'elles ne contiennent pas autre choſe. Il eſt bien vrai que la première ſource du ſuc nourricier eſt la maſſe du ſang dont il ſe ſépare par les artéres lymphatiques, avec la lymphe qui eſt la matiére de toutes les ſécrétions ; mais il quitte la lymphe en s'inſinuant dans des vaiſſeaux ſécrétoires, beaucoup plus fins que les artéres lymphatiques dont ils partent, & il continue ſa route juſqu'à ce qu'après pluſieurs ſubdiviſions de tuyaux, tous plus fins les uns que les autres, il ſoit arrivé aux derniéres fibres vaſculeuſes dont les tuniques des vaiſſeaux ſont tiſſues ; c'eſt de ces fibres que ſuinte inſenſiblement cette lymphe nourriciére ; chaque fibre fournit ſa petite goutte ; celle qui eſt arrivée au bout étant pouſſée par une autre goutte qui la ſuit, eſt obligée de s'avancer au delà de l'extrémité de la fibre coupée, & à meſure que la cha-

leur naturelle diſſipe ſon humidité, & que les oſcillations des vaiſſeaux voiſins ſerrent ſes molécules les unes contre les autres, elle s'épaiſſit & ſe condenſe. En ſe condenſant, elle eſt contrainte de ſe ranger ſur les bords du tuyau fibreux pour faire place à celle qui la pouſſe, & qui ſe condenſe & s'éleve ſur elle de la même maniére. La troiſiéme en fait de même, & ainſi des autres.

Comme le ſuc nourricier qui aborde continuellement à la partie, eſt pouſſé avec force par le mouvement progreſſif des liquides, il ſe conſerve toujours un paſſage au travers de ces gouttes qui ſe condenſent, d'autant plus que leur intérieur qui ne s'épaiſſit pas ſitôt que leur ſurface externe, lui fait moins de réſiſtance. Par ce moyen, les mammelons charnus qui réſultent de ces gouttes nourriciéres, ſont percés, ſuivant la direction du liquide qui les pénétre, & qui oblige leurs molécules fibreuſes de ſe ranger de côté & d'autre, dans la même ſituation & diſpoſition que celles ſur leſquelles elles s'élevent; & parce qu'il y a dans les parois de l'Ulcére un nombre infini de différentes fibres fiſtuleuſes, dont la direction eſt longitudinale, oblique, tranſverſe, circulaire; il ſort de tous ces fibres autant de petites gouttes de ſuc nourricier. Ces gouttes ayant différentes directions & différentes déterminations de mouvement, forment de

nouvelles fibres vaſculeuſes qui s'entrelacent les unes dans les autres, & qui en s'allongeant compoſent les tuniques des autres vaiſſeaux. Après la ſuppuration & le rétabliſſement de la circulation des humeurs dans les parois de l'Ulcére, les vaiſſeaux reſtés entiers ne ſe trouvent plus ſi pleins ni ſi gonflés ; par conſéquent, ils ne compriment plus ſi fort les extrémités des vaiſſeaux coupés. Il ſuit de cet avantage que le ſuc nourricier a la facilité de ſortir des fibres vaſculeuſes pour les prolonger ; que le ſang & la lymphe pouſſés par la ſyſtole du cœur & des artéres, s'inſinuent dans les nouveaux vaiſſeaux qui réſultent de l'accroiſſement de ces fibres, qu'ils les dilatent peu à peu & maintiennent leurs tuniques circulairement écartées pour entretenir leur cavité ; cependant ces vaiſſeaux coupés & prolongés, quoique moins génés qu'à l'ordinaire, ne laiſſent pas écouler le ſang en ſubſtance, & ne donnent point d'occaſion à une continuelle hémorragie ; à cauſe que leur diamétre a été diminué par la compreſſion qu'ils ont ſoufferte de la part des vaiſſeaux voiſins, & que leurs extrémités s'étoient d'abord froncées & retirées, enſorte que leurs orifices, quoique forcés par le pus, ne reſtent ouverts qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour entretenir une légére ſuppuration qui ſubſiſte juſqu'à ce que la cicatrice ſoit faite. D'ailleurs le ſang s'échape toujours par les vaiſſeaux collatéraux, pour rentrer dans le cours de la circulation.

On ne peut pas diſconvenir que le ſuc nourricier ne coule continuellement des fibres vaſculeuſes tronquées, puiſqu'il a la liberté d'en ſortir, comme nous l'avons fait voir; & que ſi l'on fait attention à ce qui ſe paſſe dans la régenération des chairs, on remarquera un nombre infini de petits grains charnus qui s'élevent peu à peu, & qui ne peuvent être produits que par ce ſuc, puiſqu'ils ſont ſi tendres, ſi mollets, ſi délicats, & pour ainſi dire ſi baveux, que le moindre frottement, la moindre abſterſion les enléve, ce qui retarde beaucoup la guériſon. Dans les fractures, le ſuc nourricier ne ſort-il pas des fibres oſſeuſes rompues pour former peu-à-peu le cal? Pourquoi n'arrivera-t'il pas la même choſe dans les parties molles? En effet, ne voit-on pas tous les jours des fractures ſimples & & ſans plaie, dans leſquelles les os ſe réuniſſent ſans ſuppuration? preuve que tout le ſuc nourricier qui doit néceſſairement ſuinter des fibres rompues, ſe convertit inſenſiblement en ſubſtance oſſeuſe pour en faire la réunion. En un mot, dès qu'on ſuppoſe que les extrémités des vaiſſeaux tronqués ne ſont plus comprimées, le ſuc nourricier peut ſortir des orifices de leurs fibres; & dès que le ſuc nourricier qui ſort des os rompus peut ſe changer en os, celui des parties molles peut auſſi ſe convertir en une ſubſtance qui leur eſt analogue, c'eſt-à-dire, en mammelons charnus, nerveux, ten-

dineux, &c. ſuivant la nature des fibres qui le fourniſſent ; car ſi les fibres ſont fines & compactes, les gouttes nourriciéres qui en ſortent ſont petites & ſerrées les unes contre les autres ; & doivent former une ſubſtance ferme, telle qu'eſt celle des os, des cartilages, des nerfs, des tendons. Si elles ſont plus groſſes & plus lâches, les gouttes nourriciéres qu'elles rendent, doivent être auſſi plus groſſes & plus écartées, & produire une ſubſtance plus molle, telle qu'eſt celle de la chair muſculeuſe.

Toutes ces raiſons nous empêchent d'adopter le ſentiment de ceux qui prétendent que la régénération des chairs ne ſe fait que par le ſeul prolongement & l'accroiſſement des vaiſſeaux reſtés entiers, qui compriment tellement les vaiſſeaux coupés, & tronqués, que leurs extrémités en ſont entiérement affaiſſées & bouchées, & qu'elles dégénerent en fibres ſolides ou ligamenteuſes, comme il arrive aux vaiſſeaux où il ne paſſe plus de liquide. *Voyez le Specimen Medico-chirurgicum* de M. Fizes Profeſſeur de Montpellier, *de ſuppuratione in partibus mollibus ;* & la Thèſe ſoutenue aux Ecoles de Médecine à Paris, le 22 Mars 1734. ſous la préſidence de M. du Bois. Nous ne nions pas que les vaiſſeaux entiers ne puiſſent quelquefois s'élargir & s'allonger, puiſqu'ils le font dans l'accroiſſement, dans les polypes, dans les lou-

pes, dans le goëtre & dans toutes les excroiſſances charnues : mais nous croyons qu'à l'égard des Plaies & des Ulcéres où il y a perte de ſubſtance, les vaiſſeaux coupés, rongés ou rompus peuvent d'autant plus facilement s'étendre que les liquides ſont toujours pouſſés vers leur extrémité, à laquelle ils ne manquent pas d'arriver, lorſque la compreſſion eſt ceſſée.

Afin que la régénération des chairs ſe puiſſe faire, il y a certaines conditions requiſes de la part des fluides & des ſolides. La lymphe nourriciére doit être douce, exempte de toute acrimonie, très-liquide & mobile, cependant un peu viſqueuſe. Si elle étoit âcre, elle détruiroit les vaiſſeaux plutôt que de les renouveller. Si elle n'étoit pas aſſez liquide & mobile, elle ne ſçauroit s'inſinuer juſque dans les plus petits tuyaux par leſquels la régénération des chairs doit ſe faire. Il eſt pourtant néceſſaire qu'elle ait une certaine conſiſtence, pour s'aſſimiler aux fibres vaſculeuſes qu'elle nourrit & qu'elle prolonge : mais elle ne doit pas être trop liquide, crainte qu'elle ne s'écoule hors des fibres ſans s'arrêter. A l'égard des ſolides, il faut que les vaiſſeaux ſoient propres à recevoir cette lymphe nourriciére, & qu'ils ſoient flexibles & ductiles pour pouvoir s'étendre & s'allonger facilement.

Il ſuit de-là, que les ſarcotiques, c'eſt-à-dire, les remédes qui facilitent la régé-

nération des chairs, & qu'on emploie après les mondificatifs, sont ceux qui procurent aux fluides & aux solides les qualités dont nous venons de parler, & que par conséquent ils doivent agir sur les uns & sur les autres. Il y en a d'internes & d'externes. Les internes sont différens suivant le tempérament du malade : cependant ils tendent tous à rendre le chyle qui fournit le suc nourricier, doux, coulant, fluide & un peu visqueux; tels sont les bouillons de viande, sur-tout de jeunes animaux, l'eau de poulet, les ptisanes de scorsonnére, de grande consoude, de chardon roland, les eaux & les crêmes de ris d'orge, de gruau, les émulsions faites avec les semences froides, les amandes douces, les pistaches, les pignons, les œufs frais mollets, les viandes blanches, & autres semblables; tous ces alimens médicamenteux rendent en même tems les vaisseaux souples, mollets & propres à céder à l'impulsion du suc nourricier. Mais si le malade est bilieux, il faut que les sarcotiques internes soient délayans, adoucissans, & rafraîchissans; s'il est pituiteux, ils seront apéritifs, dessicatifs, absorbans, terreux, diaphorétiques. *Voyez* ce que nous avons dit des mauvais tempéramens au commencement de cet Article.

Les Sarcotiques externes sont ceux qui conservent un équilibre entre la résistance des vaisseaux & la force des liquides qui

y coulent ; c'eſt-à-dire, qu'ils doivent entretenir les vaiſſeaux aſſez ſouples pour que les liquides puiſſent s'inſinuer, & aſſez fermes pour que ces mêmes liquides les pénétrent ſans les forcer ni les étendre trop, ce qui produiroit des chairs fongueuſes. Ils doivent empêcher auſſi que les liquides ne deviennent ni trop fluides ni trop épais, pour ne reſiſter ni trop ni trop peu aux ſolides. Les ſarcotiques externes varient donc comme les internes ſuivant l'état & la nature des parties ulcérées. Si les fibres vaſculeuſes dont les tuniques des vaiſſeaux ſont compoſées, ſe trouvent trop fermes, trop dures, trop ſéches, il faut employer des ſarcotiques émolliens, adouciſſans, humectans, comme la térébenthine, les baumes de Copaü, du Perou, du Canada, mêlés avec de l'huile d'œufs ; l'onguent d'althæa ; le digeſtif fait avec la térébenthine, les jaunes d'œufs & l'huile de lis ; les lotions faites avec les mucilages de guimauve, de graine de lin ; l'eau même toute ſimple & tiéde ; le cataplâme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs, d'huile de lis ; la crême douce de lait, le beurre frais, le baume d'Arceus, l'emplâtre de mucilages, ou autres topiques de cette nature, obſervant de garantir la partie de l'impreſſion de l'air qui la deſſécheroit encore davantage. Au contraire, ſi les fibres ſont trop lâches, & que les grains charnus ſoient trop mols & pâles,

on y appliquera des remédes capables de les raffermir & de les deſſécher, tels que ſont le baume de Fioravanti, celui du commandeur de Perne, l'onguent Pompholyx, le deſſicatif rouge, la colophone en poudre, la céruſe, le minium, la chaux d'étain, le bol, le ſafran de mars apéritif & aſtringent, ou autres ſemblables. Si la partie ulcérée eſt tendineuſe, membraneuſe ou nerveuſe, il faut éviter tout ce qui féroit capable de l'irriter, crainte d'occaſionner des accidens fâcheux à cauſe de ſa ſenſibilité. On ſe ſervira donc d'huile jaune ou rouge de térébenthine diſtillée pluſieurs fois au bain de cendres avec de l'eau commune pour l'adoucir; on appliquera ſur la partie des plumaceaux ou des bourdonnets trempés dans cette huile chaude. On peut ſubſtituer à cette huile la térébenthine même, la colophone, ou les baumes naturels mêlés avec l'huile d'œufs, d'hypéricum, d'amandes douces, de lis; mais quand les parois de l'Ulcére ſont vermeilles, ſans enflure, ſans calloſité, & que la ſuppuration eſt modérée, il faut laiſſer à la nature le ſoin de la régénération des chairs qui eſt ſon pur ouvrage. Il ſuffit de tenir la partie bien couverte, pour entretenir la chaleur naturelle, & la garantir de l'impreſſion de l'air; de n'y appliquer rien que de doux & d'émollient, comme le cerat de ſperme de baleine, fait avec *deux onces de cire blanche*, *une once de ſperme de ba-*

leine, *&* *demi-once* ou *ſuffiſante quantité d'huile des quatre ſemences froides* ; ou le baume vulnéraire, le baume d'Arceus, l'emplâtre de mucilages, l'emplâtre blanc de céruſe, de mélilot ſimple, le diachylum ſimple, ou autres ſemblables ; de ne panſer tout au plus l'Ulcére qu'une fois par jour ; de ne l'eſſuyer que très-légérement avec du linge blanc uſé, ou une éponge fine trempée dans l'eau tiéde.

En obſervant cette méthode on a le plaiſir de voir les chairs ſe renouveller de jour en jour juſqu'à ce qu'elles rempliſſent toute la cavité de l'Ulcére. Ainſi les vaiſſeaux s'allongent peu à peu ; mais en s'allongeant, ils s'étréciſſent & ſe terminent en cône, tant à cauſe qu'ils ſont comprimés par les vaiſſeaux voiſins, que parce que plus le fluide qu'ils contiennent, approche de leur extrémité, plus ſon effort diminue : or, plus cet effort eſt diminué, plus les parois des vaiſſeaux ont de facilité à ſe rapprocher mutuellement & à ſe reſſerrer, ce qui fait que leur cavité devient ſi étroite, qu'elle ne donne enfin paſſage qu'à la matiére de la tranſpiration ſenſible ou inſenſible ; & comme leur extrémité devient plus ferme & plus ſolide, il ſe forme une cicatrice, c'eſt-à-dire, une nouvelle peau, qui eſt ordinairement plus dure, plus blanche, moins ſenſible & moins poreuſe que la précédente, parce qu'on a coûtume de conſolider trop tôt les Ulcéres pour

pour en avancer la guérison ; car cette consolidation ne se fait qu'en endurcissant & en desséchant les extrémités des vaisseaux. Il est vrai que selon Hippocrate, *Liv.* des Ulcéres, Galien ; *méth. med. Liv.* 3. *chap.* 3. Aquapendente des Ulcéres, *chap.* 2. & plusieurs autres Auteurs, les Ulcéres doivent être desséchés pour être cicatrisés. Tant qu'ils sont humides, ils ne se cicatrisent jamais. Il faut que leur superficie soit fortifiée ; c'est-à-dire, que les extrémités des vaisseaux qui se terminent à l'habitude du corps, soient affermies, endurcies & rétrécies au point qu'il ne puisse sortir de leurs orifices que l'humeur de la sueur & celle de la transpiration insensible : mais en désséchant trop les Ulcéres, selon la méthode ordinaire, on augmente tellement la force des vaisseaux, qu'ils resistent absolument à l'impulsion des liquides qui doivent s'évaporer par la sueur. Ainsi ces vaisseaux ne se laissant plus pénétrer par ces liquides, perdent leur cavité, s'endurcissent, deviennent solides, & la cicatrice qui se forme est si dure & si calleuse, qu'elle ne laisse passer que la matiére de la transpiration insensible. Si l'on se pressoit donc moins de cicatriser les Ulcéres, & qu'on entretint les vaisseaux souples & mollets, les liquides qu'ils contiennent les parcourroient jusqu'à leur extrémité, la cicatrice qui se feroit, seroit molle, égale, presque semblable à la premiére peau, & ne s'opposeroit

point à la transpiration tant sensible qu'insensible : mais la guérison seroit plus longue.

On concevra facilement que les épulotiques ou cicatrisans, sont des remédes qui doivent affermir, endurcir & dessécher les extrémités des nouveaux vaisseaux, pour empêcher que le suc nourricier ne les étende trop, & ne les fasse élever au-dessus du niveau de la peau voisine ; & que ces remédes varient comme les sarcotiques, suivant le tempérament des malades & l'état présent des Ulcéres ; si le malade est d'un tempérament phlegmatique ou pituiteux, que les nouvelles chairs soient trop humectées & trop molles, il faut se servir d'épulotiques fortifians & dessicatifs ; tels sont le pompholyx, la tuthie, la litharge, le plomb brulé, la céruse, le minium, le bol, la terre sigillée, le safran de mars apéritif ou astringent, la pierre hématite, le colcothar. Tous ces médicamens s'appliquent en poudre, & l'on met par-dessus un emplâtre de diapalme, ou de céruse, ou de minium, ou styptique, de l'onguent pompholyx, de celui de la Comtesse, du dessicatif rouge, ou du sparadrap. Si malgré cela les chairs deviennent fongueuses & poussent trop, on les consumera avec l'alun calciné en poudre. En cas que cela ne soit pas suffisant, on les touchera légérement avec la pierre infernale : l'escarre qu'elle fait étant tombé, laisse les chairs plus

fermes & plus vermeilles. Enſuite on emploie les cicatriſans deſſicatifs ci-deſſus. Lorſque le malade eſt d'un tempérament ſec, bilieux, atrabilaire, & que les chairs ſont trop fermes & trop dures, on a recours aux épulotiques émolliens & relâchans, tels que ſont le baume d'Arceus, les baumes naturels, l'onguent d'Althæa, de nicotiane, l'emplâtre de mucilages, de mélilot ſimple ou composé, le diachylum ſimple ou autres ſemblables. Si les chairs ſont en bon état, il ſuffit, pour former la cicatrice, d'appliquer deſſus une emplâtre de Nuremberg, de diapalme, de minium, de ſavon, de *Diachylum ſimplex*, *ireatum*, *gummatum*, de ſparadrap, de diapalme diſſout, d'onguent de la mére, ou tout autre emplâtre, onguent ou baume capable d'affermir la ſuperficie de l'Ulcére, ſans la trop endurcir ni la trop deſſécher. Quand l'Ulcére eſt dans un endroit viſible, il eſt bon de tenir la partie couverte juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement cicatriſée, la cicatrice en ſera plus unie.

La plupart des Chirurgiens qui ſe ſervent d'emplâtres, ont coûtume de les ramollir dans la bouche, ou de les malaxer avec leur ſalive. On ne doit pas les imiter. La ſalive peut avoir quelque mauvaiſe qualité & la communiquer aux emplâtres. Il eſt plus à propos de les ramollir dans l'eau tiéde : mais on ſe ſert le plus ſouvent d'un cérat dont la conſiſtence tient le milieu en-

tre l'onguent & l'emplâtre : chacun a sa maniére de le composer. C'est assez indifférent, pourvu qu'il soit adoucissant & un peu dessicatif. Plusieurs le font avec l'huile, la cire neuve, la térébenthine & le minium ; ils l'étendent sur du linge avec une spatule pour s'en servir. On l'emploie tant pour cicatriser les Plaies & les Ulcéres que pour contenir les plumaceaux.

CHAPITRE II.

Des Ulcéres en particulier, & particuliérement des Ulcéres bénins.

On reconnoît pour Ulcéres bénins, ceux dont les chairs sont vermeilles, dont les bords sont unis & sans callosité, dont le pus est louable, c'est-à-dire, blanc, égal, sans odeur, de consistence de crême ou de bouillie claire, & qui arrivent aux personnes saines d'ailleurs, & d'un bon tempérament.

Ces Ulcéres surviennent presque tous aux tumeurs phlegmoneuses qui dégénérent en abscès. Les tumeurs érysipélateuses, œdémateuses & skirrheuses qui suppurent, produisent toutes des Ulcéres malins, ou d'un mauvais caractére. Ceux qui succédent aux vieilles plaies, ne peuvent passer pour bénins, parce que leurs bords devien-

nent ordinairement calleux, & qu'ils ſont très-opiniâtres & très-longs à guérir, à moins qu'on ne voulût donner le nom d'Ulcére aux Plaies, auſſitôt que la ſuppuration eſt établie. On ne peut pas non plus adopter pour bénins ceux qui doivent leur cauſe aux cautéres, tant actuels que potentiels ; ils ſont le plus ſouvent très-fâcheux ; les parties ignées ou ſalines corroſives qui brulent & déchirent les fibres nerveuſes dont la peau & les chairs ſont tiſſues, & qui communiquent beaucoup d'acrimonie aux humeurs, excitent de grandes douleurs & une inflammation, qui retardent la guériſon. Les Ulcéres produits par des véſicatoires peuvent être bénins, pourvu que les particules corroſives n'ayent pas pénétré bien avant & n'ayent point offenſé des tendons, des cordons de nerfs, des membranes ou des parties délicates & très-ſenſibles. Ceux qui viennent à la ſuite des contuſions ſont auſſi bénins dans des perſonnes qui n'ont point d'autre incommodité, & quand il n'y a aucune des parties dont nous venons de parler, qui s'y trouve intéreſſée.

Tous les Ulcéres bénins ne ſont pas difficiles à guérir. Quelqu'onguent, cérat, emplâtre, ou autre topique, qu'on y applique ; pourvu qu'il n'irrite point la partie, donne toujours la facilité à la nature de les conduire en peu de tems à une parfaite guériſon. Il ſuffit de les tenir bien couverts

pour les défendre contre l'impreſſion de l'air, & d'y entretenir une chaleur douce & humide, pour rendre les petits vaiſſeaux de leurs parois, ſouples & mollets, afin que le ſuc nourricier s'y diſtribue aiſément, & les puiſſe allonger. Cependant trop d'humidité & trop de molleſſe donneroient occaſion à des hyperſarcoſes, & retarderoient ſur-tout la cicatrice; raiſon pour laquelle on recommande de deſſécher les Ulcéres pour les cicatriſer : mais auſſi trop de ſéchereſſe endurciroit les fibres & les extrémités des vaiſſeaux, & s'oppoſeroit à la circulation des humeurs & à la diſtribution du ſuc nourricier. Il faut donc ramollir ou deſſécher plus ou moins les parois des Ulcéres, ſelon qu'ils ſont plus ou moins humides.

Mais comme les Ulcéres bénins ſuccédent ordinairement aux tumeurs phlegmoneuſes dégénérées en abſcès, il eſt à propos de rapeller la méthode de les traiter dès cette origine.

Quand la ſuppuration eſt faite, il eſt néceſſaire de donner iſſue au pus, crainte qu'en ſéjournant il ne devienne âcre, ne ronge les chairs, & ne faſſe des ſinus; qu'il ne carie les os s'il les touche, ou n'offenſe les nerfs & les tendons s'il y en a. Cependant il eſt bon d'attendre que la ſuppuration ſoit entiérement finie dans ces ſortes d'abſcès, avant que de les ouvrir; autrement il reſteroit encore des chairs en-

gorgées & endurcies, qu'il faudroit faire ſuppurer, ce qui retarderoit la guériſon: car la ſuppuration ſe fait bien mieux & plus promptement avant l'ouverture de l'abſcès; la chaleur en eſt plus forte; les battemens des artéres en ſont plus vigoureux; les chairs qui doivent ſuppurer, ne ſont point endurcies ni deſſéchées par l'impreſſion de l'air, la préſence du pus déja formé les entretient molles, humides, plus propres à obéir aux pulſations des vaiſſeaux, & les humeurs arrêtées ou extravaſées en ſont plus facilement broyées & digérées.

On connoît que la ſuppuration eſt finie, quand la douleur, la rougeur, la tenſion, la dureté, la pulſation, & les autres ſymptômes ſont ceſſés ou conſidérablement diminués; quand la tumeur s'eſt élevée un peu en pointe, ſuppoſé que l'abſcès ne ſoit pas trop profond; quand la peau eſt devenue blanche & molle, & que l'on ſent une fluctuation par le tact.

Alors il faut ouvrir l'abſcès dans toute ſa longueur, avec la lancette ou le biſtouri, commençant par le bas, afin que l'écoulement de la matiére n'incommode point; obſervant, autant qu'il eſt poſſible, la direction des fibres; la réunion s'en fait plus facilement, & avec moins de difformité. Quelques-uns commencent l'ouverture par l'endroit le plus mou & le plus éminent, pour faire voir aux aſſiſtans le pus qui en ſort auſſitôt tout pur, & pour en-

courager le malade, parce qu'il y ſent moins de douleur. Enſuite avec la lancette, le biſtouri, ou les ciſeaux, on allonge l'inciſion par les angles, évitant les gros vaiſſeaux, les tendons & les nerfs, de peur de cauſer une hémorragie, ou de faire périr le mouvement ou le ſentiment de la partie. Auſſitôt on éxamine la cavité avec le doigt, pour ſçavoir s'il n'y a point de ſac, de ſinus, ou de brides, afin de les couper, & de mettre l'Ulcére bien à découvert. Il ſe panſe & ſe néttoie plus commodément, le pus n'y ſéjourne pas & ne ſe creuſe point de nouveaux ſinus. On ne doit point craindre de faire une grande ouverture; car après que le pus en eſt ſorti, la peau venant à ſa rider, & les bords de l'Ulcére à ſe contracter, elle ſe trouve ſouvent trop petite le lendemain.

Lorſque l'abſcès s'ouvre de lui-même, qu'il n'eſt pas conſidérable, qu'il n'y a point de ſinus, qu'il neſt pas bien profond, & que le pus peut s'en écouler librement, il n'eſt pas néceſſaire d'agrandir l'ouverture.

Si l'on ne peut pas déterminer le malade à ſouffrir l'opération par le fer, on peut la faire avec le cautére potentiel, qui convient pourtant moins dans les Ulcéres bénins, que dans les malins. Dans ceux-là il peut augmenter l'inflammation, la douleur & les autres ſymptômes qui les accompagnent; dans ceux-ci, où l'on n'a

pas à craindre ces accidens, il attire & digére l'humeur, & fait une ouverture aussi grande qu'on le juge à propos, sans avoir besoin d'y toucher. Si l'on est obligé d'employer ce second moyen, il faut appliquer sur l'abscès une grande emplâtre fénestrée, bien emplastique, afin qu'elle puisse s'attacher exactement à la peau, crainte que le cautére, en se fondant, ne s'étende, & ne ronge les parties voisines. La fenêtre de l'emplâtre doit être proportionnée à l'ouverture qu'on veut faire. Ensuite on met dans cette fenêtre un nombre suffisant de pierres à cautére, après avoir mouillé la peau : elles se fondent plus aisément & plus promptement; on couvre ces pierres avec une autre emplâtre, pour les maintenir, & on les laisse une heure ou deux, plus ou moins, suivant leur force, ou la dureté, la grandeur, & la profondeur de l'abscès. La maniére de faire de bonnes pierres à cautére, est telle:

℞. *Des cendres gravelées, deux livres; chaux vive en pierre, une livre; mettez-les dans un grand vaisseau de terre, versez dessus peu à peu seize livres d'eau bouillante. Laissez tremper la matiére cinq ou six heures, & la faites bouillir un peu sur la fin; ensuite filtrez la lessive au travers d'un papier gris, soutenu d'un linge sur un carlet; faites-la évaporer dans une bassine de cuivre, à feu nud*

jusqu'à ſiccité ; mettez ce ſel ou cette matiére ſéche dans un creuſet, ſur le feu ; elle ſe fondra & ne ceſſera de bouillir que tout le reſte de l'humidité ne ſe ſoit évaporé. Continuez la calcination, juſqu'à ce que ce ſel ſe ſoit réduit en forme d'huile ; mettez-en refroidir un peu pour voir s'il devient dur. Alors jettez toute la maſſe ſur un marbre chaud, ou dans une baſſine de cuivre plate & chauffée, & la coupez en petits morceaux pendant qu'elle eſt encore un peu chaude.

Il faut mettre promptement ces pierres à cautére dans une bouteille de verre forte, qu'on bouchera exactement avec de la cire & de la veſſie, & qu'on gardera dans un lieu ſec ; car l'air les réſoudroit bientôt en liqueur. Elles s'affoibliſſent au bout de cinq ou ſix mois, & agiſſent plus lentement. Lorſqu'elles ſont nouvelles, elles font leur opération en trois quarts-d'heure ou une heure.

Quand le malade ne veut abſolument point ſouffrir l'opération, ni par le fer, ni par le cautére potentiel, on tâche d'accélérer & d'augmenter la ſuppuration encore davantage, & de ramollir la peau, afin que le pus la puiſſe ronger plus promptement & plus facilement, & qu'il faſſe l'ouverture lui-même. Les cataplâmes peptiques maturatifs ou ſuppuratifs ſont capables de produire cet effet. Tels ſont l'oſeille

cuite avec du ſain doux, les figues graſſes pilées; ou le cataplâme ſuivant.

℞ *De la guimauve, feuilles, fleurs & racines; oignons de lis blancs cuits ſous les cendres; oignons blancs cuits de la même maniére, de chacun deux onces; figues graſſes coupées, une once; farine de ſemence de lin & de fœnugrec, de chacun demi-once; faites bien cuire le tout dans ſuffiſante quantité d'hydromel, pilez le marc & en tirez la pulpe au travers d'un tamis de crin, à laquelle vous ajouterez une once d'onguent baſilic & une once d'huile de lis.*

On applique ces topiques chauds. Ils ſont propres à entretenir la chaleur & à ramollir la peau.

L'emplâtre divin, à cauſe du verdet qu'il contient, & l'emplâtre magnétique d'Angelus Sala, à cauſe de l'aimant arſenical qui en fait la baſe, ouvrent auſſi les abſcès en rongeant la peau.

Il y a des abſcès dont la figure n'eſt pas circonſcrite, mais qui s'étendent à droite & à gauche, ou d'une autre maniére; ce qui oblige quand on fait l'ouverture avec le fer, de faire des inciſions cruciales, ou en T ou à pluſieurs angles. En ce cas, on coupera les angles ou les lambeaux avec des ciſeaux. Si on les laiſſoit, ils ſe

retireroient, s'endurciroient, deviendroient calleux, & retarderoient considérablement la guérison de l'Ulcére.

En vuidant le pus après l'ouverture, il ne faut pas trop comprimer la tumeur, on meurtriroit les chairs & l'on augmenteroit le mal.

L'abscès étant ouvert par le fer, on en remplit la cavité avec des plumaceaux, ou de la charpie brute, ou des morceaux de linge usé. Par ce moyen, on absorbe ce qui peut être resté de pus ou d'humidité; on écarte les lévres de l'Ulcére, qui ont toujours de la disposition à se resserrer, & à former un sac ou un sinus; & on arrête le sang qui coule des petits vaisseaux qu'on a coupés: mais s'il y avoit des artéres considérables qui fussent ouvertes, & que la charpie seule ne fût pas suffisante pour arrêter l'hémorragie, il faudroit y appliquer un bouton de vitriol, ou de colcothar, ou de la vesse de loup; ou l'on feroit la ligature. *Voyez* la Cure générale, *paragraphe* 6.

Le lendemain, pour faire suppurer les chairs à demi rongées, & le sang & les autres humeurs arrêtées dans les parois de l'Ulcére, on charge les bourdonnets, ou les plumaceaux d'un digestif convenable. Celui qui est le plus en usage, est composé de quatre onces de térébenthine qu'on dissout avec deux jaunes d'œufs, y ajoutant une quantité suffisante d'huile de mil-

lepertuis, ou de petits chiens. Il s'en peut faire encore avec la térébenthine, l'onguent de la mére & l'huile d'œufs, mêlez ensemble en parties égales. *Voyez* notre livre des Plaies, *chap.* 2.

Si l'on a fait l'ouverture de l'abscés avec le cautére potentiel, il faut se servir du digestif au premier pansement; parce que les parties corrosives du cautére ont brulé les chairs de la circonférence de l'Ulcére; ce qui oblige de les faire suppurer le plutôt qu'il est possible.

La cavité de l'abscés étant remplie de charpie, de bourdonnets, ou de plumaceaux, soit secs, soit chargés de digestif suivant le cas, pour faciliter encore la suppuration, & entretenir la chaleur de la partie, on applique dessus une emplâtre de diachylon gommé ou quelqu'autre semblable, ou de l'onguent de la Mére étendu sur du linge. C'est un peptique anodin qui convient à presque tous les Ulcéres. Voici la maniére de le faire, suivant le Codex de Paris.

Onguent brun ou de la Mére.

℞ *Graisse de porc, beurre frais, cire jaune, suif de mouton, litharge préparée, de chacun huit onces; huile d'olives, une livre; faites cuire le tout ensemble à petit feu, jusqu'à ce que l'onguent soit devenu brun.*

S'il y a du poil à la partie Ulcérée, on aura soin de le raser exactement, même avant l'opération, tant pour la propreté & la commodité, que pour éviter la douleur que les emplâtres ou les onguens font en tiraillant les poils, lorsqu'on leve l'appareil.

On se sert du digestif plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que la suppuration commence à diminuer, & que les chairs soient belles. Si elles étoient baveuses, mollasses & livides, on ajouteroit au digestif une huitiéme partie d'aloës succotrin en poudre; ou l'on se serviroit de l'onguent apostolorum, du baume verd, de celui d'Arceus, ou de quelqu'autre capable de déterger l'Ulcére. Ensuite on enduit les bourdonnets ou les plumaceaux d'onguent mondificatif d'ache, & quand on s'apperçoit que les chairs sont fermes, vermeilles, & poussent bien, on n'y applique rien que de doux & d'émollient, comme le cérat de sperme de baleine, le baume vulnéraire, celui de Lucatel, qui se fait de la maniere suivante.

Baume de Lucatel.

℞ *Cire neuve & vin d'Espagne, de chacun six onces; huile d'olives, neuf onces; faites-les bouillir jusqu'à la consomption du vin. Ensuite ajoutez-y de la térébenthine de Venise, neuf onces; du baume du Pérou, une once & demie; du santal rouge pulvérisé, une once, mêlez*

exactement le tout, jusqu'à ce que le baume soit réfroidi.

On couvre les plumaceaux avec une emplâtre de mucilages, ou de diachylon simple, ou de cérat fait comme il suit.

℞ *Huile d'olives, huit onces; cire neuve trois onces; faites-les fondre ensemble, ajoutez-y hors du feu, une once de térébenthine, & deux onces de minium; mêlez le tout exactement.*

On étend ce cérat sur du linge; on panse l'Ulcére tous les jours, & lorsque les chairs ont rempli toute la cavité jusqu'au niveau de la peau, on se contente d'y appliquer une emplâtre de diapalme, ou de minium, ou de sparadrap, ou l'emplâtre de Nuremberg, qui est fort en usage & qui se fait ainsi.

Emplâtre de Nuremberg.

℞ *Minium & huile rosat de chacun une livre; eau commune quatorze onces; faites-les cuire à petit feu, en consistence de cérat, agitant continuellement la matiére. Alors ajoutez-y six onces de suif de cerf. Continuez la cuisson jusqu'en consistence d'emplâtre, & y mêlez hors du feu, six dragmes de camphre pulvérisé avec quelques gouttes d'esprit de vin.*

Quand la superficie de l'Ulcére est molle & humide, quelques-uns se contentent d'y appliquer un plumaceau sec. Si les chairs s'élevoient trop, on les réprimeroit avec l'alun brulé, ou on les toucheroit avec la pierre infernale. *Voyez* ce que nous en avons dit sur la fin de la Cure générale, & dans le livre des Plaies, *chap.* 2. Nous ne répéterons point les moyens de remédier aux symptômes qui peuvent survenir, ni la méthode qu'on doit observer dans les pansemens, puisque nous en avons parlé dans le Chapitre précédent de la Cure générale, qu'il est nécessaire de consulter.

Pendant l'usage de tous ces remédes externes, il faut avoir égard à l'intérieur. C'est de-là même que dépend principalement la guérison des Ulcéres ; car si les humeurs qui s'y portent, sont trop abondantes ou mal conditionnées, on aura de la peine à les guérir radicalement par les seuls topiques ; ou si l'on réussit enfin à les cicatriser, les humeurs ayant perdu cette voie d'évacuation, se jetteront par une métastase critique, sur quelqu'autre partie interne ou externe, & y produiront une maladie encore plus fâcheuse. Comme les Tumeurs phlegmoneuses sont toujours accompagnées d'inflammation, il est nécessaire de saigner le malade après l'opération ; deux ou trois fois, & de lui prescrire une diéte exacte, & ne lui permettant d'abord que des bouillons & quelques soupes, &

enſuite des viandes blanches & de facile digeſtion. Il uſera pour boiſſon ordinaire, d'une ptiſane humectante & rafraîchiſſante, faite avec l'orge, le chiendent & la régliſſe, ou autre ſemblable. On le purgera tous les dix ou quinze jours avec l'infuſion d'une dragme de rhubarbe dans un verre d'eau de riviére, y faiſant fondre deux onces de manne, & mêlant dans la colature deux gros de ſel d'epſom, ou de ſeignette. On peut diminuer ou augmenter la doſe de ces remédes, ou les changer ſuivant l'âge, les forces & le tempérament de la perſonne. Enfin ſi le malade eſt maigre & exténué, il peut ſe mettre à l'uſage du lait. Avec ces précautions on remédie à la plénitude des vaiſſeaux, on adoucit le ſuc nourricier, on rend les fibres de l'Ulcére molles, ſouples & capables d'obéir à l'effet des remédes externes, & l'on prévient les rechutes ou quelqu'autre maladie.

A l'égard des Ulcéres bénins qui reconnoiſſent d'autres cauſes que le plegmon, la curation n'en eſt point différente. Il faut toujours les faire ſuppurer dans le commencement s'il eſt néceſſaire, enſuite les déterger, les incarner, & les cicatriſer ; ce qui s'accomplit par les remédes que nous avons preſcrit dans ce Chapitre ; & s'il y a quelque ſymptôme extraordinaire, on aura recours au Chapitre de la Cure générale.

CHAPITRE III.

Des Ulcéres malins.

ON donne le nom d'Ulcéres malins, à ceux dont les chairs ſont de mauvaiſe couleur, pâle, verdâtre, livide, noire, &c. dont le pus eſt jaune, verd, livide, ſanguinolent, ichoreux, viſqueux, fœtide, &c. dont les bords ſont durs, enflés, calleux, renverſés ; qui ſont accompagnés d'hyperſarcoſes fongueuſes ou baveuſes, ou dans leſquels il s'engendre des vers, & qui malgré l'application des remédes les mieux indiqués, ne guériſſent que très-difficilement ou point du tout. Comme ce genre d'Ulcére renferme pluſieurs eſpéces, nous allons parler de chacune en particulier.

ARTICLE I.

Des Ulcéres véroliques.

LEs Ulcéres véroliques ſont ceux qui doivent leur naiſſance à un virus vénérien, auſquels ce virus ſe joint comme une cauſe conſécutive qui les entretient &

les fomente. De ce nombre ſont les Ulcéres de l'uréthre dans l'homme , ou du vagin dans la femme, en conſéquence d'une Gonorrhée virulente ; les Chancres qui viennent aux parties naturelles, & dans la bouche ; les bubons ulcérés, & les Ulcéres qui ſuccédent à un commerce impur, ou qui paroiſſent après la fréquentation qu'on a eue avec des perſonnes infectées de vérole.

Comme les Ulcéres de l'uréthre & du vagin qui dépendent de la Gonorrhée virulente, ſe trouvent joints avec cette maladie & demandent les mêmes remédes, nous allons parler des deux enſemble.

§. I. *De la Gonorrhée virulente & des Ulcéres qui en dépendent.*

La Gonorrhée virulente ou maligne, eſt un écoulement d'humeurs viſqueuſes, blanchâtres, verdâtres, ou jaunâtres, qui ſe fait continuellement & involontairement par les parties naturelles de l'un ou de l'autre ſexe, qui eſt ordinairement accompagné d'inflammation, de difficulté d'uriner, d'ardeur & de cuiſſon en urinant, & qui doit ſa cauſe à un virus vénérien.

L'ardeur & la cuiſſon que l'on ſent en urinant, a fait donner auſſi à cette maladie le nom vulgaire de *Chaude-piſſe*.

La Cauſe de cette eſpéce de Gonorrhée eſt donc la même que celle de la groſſe

vérole, c'eſt-à-dire un virus acide, corroſif, volatil & contagieux, qui s'engendre d'abord dans la femme, & qu'elle communique enſuite à l'homme par un commerce impur; de même que l'homme peut enſuite le communiquer à une femme ſaine, ſans s'en délivrer, malgré la prévention de quelques debauchés.

On juge que le virus vénérien eſt acide; en ce qu'il rougit la teinture de violettes; qu'il donne une couleur de cuivre au ſuc de tourneſol; qu'il épaiſſit & coagule les humeurs, particuliérement la lymphe; qu'il produit des nodus, des endurciſſemens dans les glandes, des chancres & des Ulcéres dont les bords ſont calleux; effets qui ſont tous propres aux acides. Ajoutez que l'humeur ou la ſemence dont ce virus ſe forme, eſt douce, onctueuſe, blanche, viſqueuſe & aſſez analogue au lait, qui devient facilement acide par l'exaltation de ſon propre ſel.

La qualité corroſive de ce virus ſe fait connoître dans les douleurs que cauſe la Gonorrhée dans les chancres, les Ulcéres, les poulains, les dartres, les gales, la carie des os, tous ſymptômes qui ne peuvent être produits que par une cauſe âcre, irritante, corroſive.

On conçoit aſſez que ce virus doit être volatil & contagieux, puiſque la ſémence eſt toute animée d'eſprits, & que quand elle vient à ſe corrompre, ſes parties ſa-

lines & ſulphureuſes ſe dévélopent, s'exaltent & compoſent avec les eſprits auſquels elles ſe joignent, une exhalaiſon virulente ſi active & ſi ſubtile, qu'elle pénétre quelquefois les pores mêmes de la peau, & s'attache tant aux parties ſolides qu'aux liquides. C'eſt pourquoi la vérole ou ſes ſymptômes ſe communiquent aiſément d'une perſonne à l'autre, non-ſeulement par un commerce impur, mais auſſi en couchant avec un vérolé, ou dans des draps où il aura ſué, ou qui ſeront infectés du pus & de la ſanie de quelque ulcére vénérien; en buvant dans un verre au bord duquel il ſera reſté une bave virulente ſortie de quelques chancres qu'on aura à la bouche, ou bien, en tétant ou donnant à téter, ou par quelqu'autre attouchement immédiat.

Le virus vénérien doit ſa naiſſance & ſa premiere origine à la corruption de différentes ſemences mêlées enſemble dans la matrice ou dans le vagin d'une femme publique, qui a eu commerce avec pluſieurs hommes ſans relâche. De-là cette conſéquence manifeſte que la Gonorrhée virulente eſt auſſi ancienne que la débauche dont elle eſt le fruit. Rien n'eſt plus propre à ſe corrompre que les ſemences de pluſieurs hommes confondues, agitées & échauffées dans les parties naturelles de la femme, par l'acte vénérien réitéré quantité de fois & de ſuite. Toutes ces ſemen-

ces tenant du tempérament de ceux qui les fourniſſent, ſont hétérogénes les unes à l'égard des autres. Elles ſont très-échauffées non-ſeulement par la chaleur ardente & les frottemens vifs & naturels des parties, mais auſſi par le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, & les alimens chauds & âcres dont on a coûtume d'uſer en ces occaſions.

Le virus vérolique s'étant formé dans les parties naturelles de la femme, comme on vient de le dire, ſe communique enſuite à l'homme dans l'acte vénérien. Quand il eſt nouvellement engendré dans la femme, & qu'il n'a pas encore fait d'impreſſion ſur ces parties, ſi un homme la connoît en ce moment, il peut attirer ce virus & la délivrer du progrès qu'il auroit fait en elle, pourvu qu'elle ait ſoin de ſe laver & de ſe bien nettoyer, pour entrainer ce qu'il en pourroit être reſté : mais pour peu qu'il y ſéjourne, il s'attache aux lacunes du vagin & du meat urinaire ; il pénétre juſqu'aux glandes dont elles ſont les conduits excréteurs. Alors cette femme infectée le communique ordinairement à toux ceux qui ont commerce avec elle, & les met pareillement en état d'en gâter d'autres, enſorte que la plupart de ceux qui ſont attaqués aujourd'hui de maladies vénériennes, les ont contractées par communication.

Le ſentiment le plus vraiſemblable & le plus commun, ſur la communication du virus qui cauſe la Gonorrhée virulente dans

l'homme, eſt, qu'il s'inſinue par l'uréthre au tems du congrès. Cette voie paroit la plus libre, puiſque c'eſt un tuyau ouvert qui conduit juſqu'aux vaiſſeaux excrétoires des glandes, où l'on trouve le ſiége de cette maladie, & qu'il eſt plus large & moins ſerré vers ſon extrémité qu'ailleurs. Le virus introduit dans ce canal, y pénétre plus ou moins avant ſelon qu'il eſt plus ou moins volatil, qu'il eſt attiré avec plus ou moins de force, & que celui qui les reçoit, a les paſſages plus ou moins ouverts. Ces circonſtances établiſſent quatre différens ſiéges de cette maladie dans l'homme.

Le premier ſiége de la Gonorrhée virulente, & le plus ordinaire dans l'homme, ſont les glandes de l'uréthre, particuliérement celles qui ſont ſituées à ſa partie antérieure proche le gland. Toutes ces glandes ont des conduits excréteurs qui s'ouvrent obliquement dans ce canal de derriére en devant, & que quelques-uns appellent, *conduits aveugles*. D'autres nomment leurs orifices, *lacune*, du même nom que ceux des glandes vaginales. Ces glandes de l'uréthre ſont les premiéres qui ſe préſentent au paſſage du virus. Cokburn médecin Anglois, dans ſon traité de la Gonorrhée, prétend même que c'eſt le ſeul ſiége de cette maladie. *Voyez* auſſi la Théſe ſoutenue aux Ecoles de Méd. le 9. Mars 1730. par M. Guenault, ſous la préſidence de M. Martinenq, qui eſt du ſentiment de Cokburn. Les

raiſons qui favoriſent cette opinion, ſont, 1°. Qu'il ne paroît pas poſſible que le virus vénérien s'inſinue juſqu'aux teſticules, aux véſicules ſéminaires, aux proſtates & aux glandes de couper, qui ſont les endroits où la plupart des Médecins établiſſent le ſiége de cette Gonorrhée, il croit que toutes ces parties ſont trop éloignées, & que quand la verge eſt en érection, les corps caverneux compriment & reſſerrent ſi fort l'uréthre, qu'aucune liqueur ne peut pénétrer juſque-là. 2°. On ſçait que les injections aſtringentes, employées mal-à-propos dans le commencement de la Gonorrhée virulente, en arrêtent le cours. Or les injections ne peuvent parvenir juſqu'à ces glandes, puiſque leurs tuyaux excrétoires s'ouvrent dans la portion de l'uréthre qui eſt dans le baſſin même, & avant qu'elle entre dans la compoſition de la verge; d'autant plus que tous ces tuyaux ſont munis à leur embouchure, d'une valvule qui s'oppoſe à l'entrée de quelque liqueur que ce ſoit, dans leur canal. 3°. Le gland ne s'endurcit & ne s'enfle pas ſi facilement que le reſte de la verge dans ſon érection, & l'uréthre en cet endroit eſt plus large & plus ouvert que ſous les corps caverneux, ce qui permet une libre entrée au virus, qui attaque d'abord les glandes antérieures de ce canal. 4°. Le reſſerrement de la verge, qu'on éprouve dans cette maladie, la cuiſſon & l'ardeur d'urine, qui

qui ſont ſi incommodes, ne ſe font ſentir que vers le gland, pendant qu'on ne ſent aucune douleur vers les véſicules ſéminaires, les proſtates & les glandes de couper. 5°. Si on preſſe avec la main la verge depuis le milieu juſqu'à ſon extrémité, on en fait ſortir facilement la matiére de la Gonorrhée; mais ſi l'on fait enſuite la même compreſſion depuis le pubis juſqu'au gland il n'en ſort rien; ce qui eſt une preuve que cet écoulement n'a ſa ſource que dans les glandes qui ſont ſituées à la partie antérieure de l'uréthre.

Pour répondre à toutes ces difficultés il faut obſerver. 1°. Que quoique les véſicules ſéminaires, les proſtates & les glandes de couper ſoient plus éloignées que les glandes antérieures de l'uréthre, & quoique dans l'érection de la verge, les corps caverneux gonflés compriment ce canal, il n'eſt pas impoſſible que le virus vénérien s'inſinue juſqu'à toutes ces parties, comme on va le prouver dans la ſuite par des obſervations. 2°. Il n'eſt pas néceſſaire que les injections aſtringentes parviennent juſqu'à ces glandes pour arrêter le cours de la Gonorrhée; il ſuffit qu'elles baignent les embouchures de leurs conduits excréteurs pour les empêcher par leur aſtriction, de livrer paſſage à cette humeur. 3°. Le gland s'endurciſſant plus difficilement que le reſte de la verge dans l'érection, & l'uréthre étant plus large & plus ouvert

en cet endroit, le virus y trouve une entrée libre, comme on en convient. Il peut à la vérité, attaquer les glandes antérieures de ce conduit, mais il peut auſſi paſſer outre. 4°. Le reſſerrement de la verge, la cuiſſon & l'ardeur d'urine, qu'on ne ſent que vers le gland, ne ſont pas des preuves que la Gonorrhée ne puiſſe avoir auſſi ſon ſiége dans les glandes de couper, dans les proſtates & dans les véſicules ſéminaires ; leurs conduits excréteurs irrités & enflammés juſque dans l'uréthre, peuvent cauſer vers le gland les mêmes douleurs par conſentement, c'eſt-à-dire, par la continuation de leurs fibres qui ſont plus ſenſibles en cet endroit ; par la même raiſon que ceux qui ont la pierre, ſentent une cuiſſon & une ardeur d'urine au bout du gland, quoique le ſiége de la maladie ſoit dans la veſſie. De plus, quand les véſicules ſéminaires, les proſtates, & les glandes de couper, ſont enflammées dans cette maladie, on y ſent auſſi de la douleur. Enfin s'il ne ſort rien de la verge à la ſeconde compreſſion qu'on fait dans toute ſon étendue, après en avoir exprimé la matiére, en la preſſant ſeulement depuis ſon milieu, c'eſt qu'on a fait d'abord ſortir tout ce qui étoit contenu dans l'uréthre depuis les glandes de couper ; & comme l'humeur de la Gonorrhée coule lentement, il lui faut un certain tems pour parvenir à l'extrémité du gland.

Les obſervations qu'on a faites & qu'on va rapporter, acheveront de convaincre que le ſiége de la Gonorrhée eſt quelquefois ſéparement, ou en même tems, non-ſeulement dans les glandes de l'uréthre, mais auſſi dans celles de couper, dans les proſtates & dans les véſicules ſéminaires. On a trouvé dans des cadavres une inflammation & même des Ulcéres dans toutes ces glandes, & l'on en a fait ſortir, en les comprimant, une matiére toute ſemblable à celle qui coule par l'uréthre dans cette maladie.

La plus grande difficulté ſeroit à l'égard des glandes de couper. En effet, il n'eſt pas facile de concevoir, que le virus puiſſe ſe porter juſqu'au corps de ces glandes, puiſque leurs conduits, avant que de ſe terminer dans la cavité de l'uréthre, font environ un pouce de chemin, entre les petites cellules du tiſſu ſpongieux de ce canal, qui dans le tems du coït, regorgent de ſang & d'eſprits, & ſont ſi gonflées, qu'elles doivent comprimer ces conduits, de ſorte qu'il ſemble que le virus vénérien n'y ſçauroit entrer, d'autant plus qu'il coule de ces mêmes conduits une autre liqueur dans un ſens contraire.

On convient par ces raiſons que cette eſpéce de Gonorrhée eſt rare ; mais il n'eſt pas impoſſible que le virus, qu'on doit ſuppoſer être une eſpéce de vapeur ſubtile, s'inſinue par ces conduits juſqu'aux glandes de

couper, ſoit pendant, ſoit après l'acte vénérien. Dans le premier cas toutes les parties génitales, particuliérement l'uréthre, ſont dans des eſpéces de mouvemens ſpaſmodiques qui conſiſtent en contractions & en relâchemens alternatifs par le moyen des muſcles accélérateurs & dilatateurs. Pendant les contractions ou reſſerremens, ces parties n'admettent aucune liqueur, ni aucune vapeur de dehors : mais pendant leurs relâchemens ou leurs dilatations elles peuvent en recevoir. Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, après le congrès, le virus une fois admis dans l'uréthre, & porté ſur les embouchures des conduits excrétoires des glandes de couper, peut s'inſinuer d'autant plus facilement qu'immédiatement après l'éjaculation, ſes conduits ſont vuides, & leurs orifices ſont béants. Ou ſi c'eſt quelque-tems après, le virus peut infecter peu à peu la liqueur qui y coule, & gagner inſenſiblement le corps des glandes. Puiſqu'il eſt certain qu'il pénétre juſqu'aux proſtates & aux véſicules ſéminaires, quelquefois juſqu'aux teſticules, par les tuyaux qui y répondent, malgré le cours oppoſé des liqueurs qu'ils conduiſent, il n'eſt pas plus impoſſible qu'il ſe communique aux glandes de couper.

Ceci eſt confirmé par les obſervations que feu M. Littre a faites dans le cadavre d'un homme, où les glandes de couper étoient ſeules affectées de virus véné-

rien. Ayant ouvert l'uréthre de ce cadavre par la partie ſupérieure d'un bout à l'autre, il remarqua, 1°. Que depuis le bout du gland, juſqu'aux embouchures des conduits des glandes de couper, la ſurface intérieure du canal de l'uréthre, étoit enduite d'une liqueur ſemblable à celle qu'il en avoit auparavant fait ſortir en preſſant le gland. 2°. Que dans la même étendue de ce canal, les parois y étoient plus dures & plus épaiſſes que dans le reſte. 3°. Qu'à l'endroit des embouchures des conduits des glandes de couper, il y avoit une rougeur large d'environ quatre lignes, qui s'étendoit plus du côté gauche que du côté droit. 4°. Que vers le milieu de la rougeur, il y avoit un Ulcére preſque rond, d'une demi-ligne de diamétre, qui avoit rongé une grande partie des bords de l'embouchure du conduit gauche, & une petite portion de l'uréthre aux environs. 5°. Que ce conduit contenoit dans ſa cavité une liqueur jaune tirant un peu ſur le verd, & ſes tuniques étoient de couleur rougeâtre, plus dures & plus épaiſſes que dans l'état naturel. 6°. Que le corps de la glande de ce conduit étoit extraordinairement dur, rouge & tuméfié, & la liqueur qu'on en exprimoit, étoit ſemblable à celle qu'on trouvoit dans la cavité du conduit. 7°. Qu'il y avoit moins d'altération, tant dans les parties liquides, que dans les ſolides de la glande droite, & de ſon con-

duit; apparemment parce qu'il s'y étoit porté moins de virus, ou qu'il n'avoit pas trouvé la même facilité à s'y insinuer, ni peut-être les mêmes dispositions. 8°. Que la liqueur virulente contenue dans le corps des glandes, & dans leurs conduits, étoit plus épaisse, plus gluante, plus jaune, & tiroit plus sur le verd, que celle qui étoit dans le canal de l'uréthre, parce qu'il y avoit plus d'inflammation dans ces glandes que dans l'uréthre, & la liqueur virulente tombée dans ce canal, s'y mêloit avec les liqueurs naturelles qui couloient des prostates & des autres glandes de ce conduit; par conséquent celles-ci devoient rendre celle-là plus fluide, & en même tems en affoiblir les couleurs jaune & verdâtre. Enfin depuis l'endroit où les conduit des glandes de couper se terminent dans la cavité de l'uréthre, jusqu'à la racine de ce canal, il n'y avoit aucune impression de virus, preuve qu'il ne s'étendoit pas plus loin. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1711. pag. 202.

Messieurs Martinenq & Cokburn, ne nient pas ces espéces de Gonorrhées, ils conviennent que le virus peut se communiquer à toutes les parties de la génération, & même à la masse du sang : mais ils prétendent, contre le sentiment de M. Littre, que toutes ces Gonorrhées sont consécutives, c'est-à-dire, qu'elles sont causées & précédées par celle des glandes de

l'uréthre, qu'ils regardent ſeule comme primitive, n'étant cauſée ni précédée par aucune autre. Cependant puiſque le virus vénérien eſt capable de pénétrer juſqu'à la maſſe du ſang, quand il eſt aſſez volatil, & cauſer la vérole, comme il fait aſſez ſouvent, ſans s'arrêter ſur les conduits de toutes les glandes dont on a parlé, & ſans cauſer de Gonorrhée ; il peut bien ſans doute s'inſinuer dans le congrès juſqu'au de là des glandes de l'uréthre, & être attiré par les conduits excréteurs des glandes de couper, des proſtates & des véſicules ſéminaires, pour y cauſer des Gonorrhées primitives, qui à la vérité peuvent devenir conſécutives, en ſe produiſant réciproquement les unes les autres. On peut donc conclure par toutes les raiſons ci-deſſus alléguées, que le ſiége des Gonorrhées virulentes tant primitives que conſécutives, peut s'établir dans les glandes de l'uréthre, dans celles de couper, dans les proſtates & dans les véſicules ſéminaires.

A ces quatre ſiéges de la Gonorrhée virulente, on peut en ajouter un cinquiéme, ſçavoir, les glandes de la couronne du gland. On a remarqué qu'il en ſortoit une matiére parfaitement ſemblable à celle de la Gonorrhée virulente, & que cette maladie ſe guériſſoit par les mêmes remédes. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1729. dans l'hiſtoire, pag. 12.

De cette diverſité de ſiéges qu'on a obſervé dans les cadavres d'hommes, atteints des quatre premiéres eſpéces de Gonorrhée, on doit établir deux eſpéces de Gonorrhée virulente, de *ſimples*, & de *compoſées* ou *compliquées*. Les ſimples n'affectent qu'un des ſiéges, ci-deſſus rapportés, les compoſées en occupent pluſieurs.

On reconnoît dans les femmes trois ſiéges de cette maladie, ſçavoir les glandes du vagin, celles qui ſont ſituées au périnée, & dont les conduits excrétoires s'ouvrent par deux orifices à l'entrée du vagin, en deçà de l'hymen, ou des caroncules myrtiformes, un de chaque côté, & enfin les proſtates ou glandes du méat urinaire dont les lacunes ou orifices excrétoires, verſent la liqueur qu'elles fourniſſent dans la vulve à côté de l'uréthre. Le virus vénérien pénétre juſqu'à ces glandes par leurs tuyaux excrétoires, comme à celles des hommes de la maniére qu'il a été dit.

Ce virus introduit dans l'uréthre des hommes, y produit différens ſymptômes ſuivant ſa force & ſon acrimonie, & ſuivant la diſpoſition où ſe trouve celui qui le reçoit. S'il doit cauſer une Gonorrhée en s'attachant aux différens ſiéges dont on a parlé, premiérement deux, trois ou quatre jours, quelquefois huit, rarement plus tard, après un commerce impur, on ſent au bout du gland une grande démangeai-

ſon & un chatouillement vif, accompagné d'un peu de chaleur en conſéquence des légéres irritations que le virus commence à faire ſur les fibres de l'uréthre. Ces irritations cauſant de fréquentes contractions aux glandes de ce canal, & à leurs conduits excréteurs, en font exprimer une humeur claire & viſqueuſe, qui ſort en maniére de perle.

2°. Le lendemain, ou peu de jours après le virus vénérien qui a pénétré dans les glandes de l'uréthre; ou dans celles de couper, ou dans les proſtates, ou dans les véſicules ſéminaires, & qui s'eſt mêlé avec l'humeur qu'elles filtrent ou qu'elles contiennent, lui communique ſa virulence & ſon acrimonie. Cette humeur devenue âcre & virulente, fait des irritations plus conſidérables ſur les fibres de ces organes, en augmente le mouvement ſyſtaltique, y cauſe des contractions plus fortes & plus fréquentes, & en fait écouler en plus grande abondance la matiére de la Gonorrhée, juſqu'à la quantité d'une cuillerée ou deux, quelquefois davantage, dans l'eſpace de 24. heures; & comme cette matiére, qui n'eſt autre choſe que l'humeur des glandes ou des véſicules ſéminaires, ſouffre une chaleur & une agitation qui briſent ſes parties ſulphureuſes & viſqueuſes, & qui en changent la diſpoſition, elle ſort plus liquide, & de couleur verdâtre.

3°. Les fibres des réſervoirs de cette

humeur étant irritées, compriment par leurs contractions, les vaisseaux sanguins qui s'y distribuent, & s'opposent à la circulation du sang qu'ils contiennent. Ce liquide ralenti dans son cours, s'échauffe & cause une inflammation dans ces parties. Cette inflammation dissipant ce qu'il y a de plus aqueux dans la matiére qui coule, & faisant rapprocher ses parties salines & sulphureuses, la rend dans la suite d'un verd tirant sur le jaune.

4°. Si l'inflammation est plus considérable, & que le sang qui s'accumule toujours, soit plus gêné; quelques-uns de ses vaisseaux capillaires se creveront, & laisseront extravaser ce liquide, qui se mêlera avec l'humeur de la Gonorrhée; & suivant que cette humeur en sera plus ou moins chargée, elle paroîtra distinguée de filamens rouges, ou sera tout-à-fait sanguinolente.

5°. Quand l'inflammation est encore plus grande, & que le virus vénérien est plus âcre & plus corrosif, il se fait souvent de excoriations ou des érosions dans toutes les parties qui en sont infectées, ou qui lui donnent passage; en conséquence il s'y forme des Ulcéres chancreux, d'où il sort un pus qui se mêlant avec la matiére de la Gonorrhée, la rend cendrée & véritablement purulente. Ces changemens de couleur sont semblables à ceux qui arrivent aux crachats qu'on rend dans

les inflammations de poitrine. Au commencement & dans une inflammation légére, ils sont clairs & pituiteux ; ensuite ils deviennent verdâtres, & enfin jaunâtres. Quand l'inflammation est considérable & qu'il se créve quelques vaisseaux sanguins, ils sont rayés de sang, ou tout-à-fait sanguinolens. Lorsqu'il se forme des Ulcéres dans les poumons, les crachats deviennent cendrés & purulens.

6°. Quelquefois l'uréthre est si resserré par l'inflammation & la douleur qu'il souffre, que les orifices des conduits excréteurs des glandes de ce canal, des prostates, & des vésicules séminales en sont entiérement fermés, & ne laissent échaper dans sa cavité aucune portion de l'humeur qu'ils y conduisent. Alors la Gonorrhée cesse de couler. Cette Gonorrhée supprimée est appellée par quelques-uns, *Gonorrhée séche*, pareille suppression peut arriver par l'effet des injections astringentes imprudemment employées. Quand la semence virulente cesse de couler des vésicules séminales, & que ces réservoirs sont enflammés, cette semence s'échauffe, se gonfle, refuse l'entrée à celle qui vient des épididymes & des testicules, lui communique ses altérations ; & l'inflammation gagnant ces parties par les vaisseaux déférens qui en partent, & qui sont continus aux vésicules séminales, les testicules & même le scrotum, s'enflent, durcissent & deviennent très-douloureux. C'est

ce qu'on appelle vulgairement, *Chaude-pisse tombée dans les bourses.*

7°. L'uréthre ne peut être enflammé, que ses fibres nerveuses n'en soient plus tendues, & par conséquent plus susceptibles des impressions que la matiére de la Gonorrhée & l'urine font en passant, & que ce canal en même tems ne soit resserré. Ajoutez que les corps caverneux entre lesquels il est situé, se trouvant aussi enflammés & gonflés, le compriment; c'est pourquoi la démangeaison & le chatouillement qu'on sent d'abord vers le gland, se changent bientôt en cuisson douloureuse & en chaleur brulante, tant à cause de l'inflammation de la verge, que des irritations vives que font sur l'uréthre les parties salines de l'humeur virulente & de l'urine; & comme ce conduit se trouve plus resserré, l'urine sort avec difficulté, ce qui fait que la dysurie accompagne la Gonorrhée. La douleur qu'on souffre, se fait principalement sentir à l'extrémité de l'uréthre, en commençant & finissant d'uriner; & cela par deux raisons. 1°. Parce que le siége de cette maladie peut être dans les glandes antérieures de ce canal. 2°. Parce que ses fibres sont plus sensibles là qu'ailleurs; & comme il fait en cet endroit une espéce de poche ou de fosse naviculaire par sa dilatation, les premiéres & derniéres gouttes d'urine, qui est fort âcre & fort échauffée en

ce cas, y ſont long-tems retenues, & ont le tems d'y cauſer plus d'irritation.

8°. Quand l'uréthre ſe trouve ulcéré, & que toute la verge eſt enflammée, les douleurs ſont ſi grandes & ſi vives, qu'elles ſe communiquent juſqu'au ſphyncter de la Veſſie. Ce muſcle annulaire ſe trouvant irrité & enflammé, ne laiſſe paſſer l'urine que difficilement, & en faiſant de grands efforts; encore ſe reſſerre-t'il auſſitôt, & ne la laiſſe ſortir que goutte à goutte. C'eſt ainſi que la ſtrangurie ſurvient aſſez ſouvent à la Gonorrhée virulente.

9°. L'inflammation & l'irritation que ſouffrent les parties que le virus attaque, ne manquent pas de faire gonfler & contracter les muſcles érecteurs & accélérateurs de la verge. Ces muſcles en cet état de gonflement, compriment le principe des corps caverneux, & les veines qui en rapportent le ſang, & empêchent ce liquide de continuer ſon chemin par cet endroit-là: mais les artéres exemptes de cette compreſſion, en fourniſſent toujours de nouveau. Le ſang donc, contraint de reſter & de s'accumuler dans les cellules des corps caverneux, étend, gonfle & fait durcir la verge, & cauſe par ce moyen des érections fréquentes & involontaires dans cette maladie. Et parce que la verge ne ſçauroit s'étendre, ſe gonfler & ſe durcir, que l'uréthre n'en ſoit allongé, & que ſon tiſſu ſpongieux ne ſe gonfle auſſi par la mê-

me méchanique, ſes glandes, celle de couper, & les proſtates ſe trouvent très-comprimées. Toutes ces parties ne peuvent ſouffrir ces extenſions, ces gonflemens, ces divulſions, ces compreſſions, qu'on n'y ſente beaucoup de douleur à cauſe de leur inflammation; par conſéquent les érections qu'on a dans la Gonorrhée virulente ne ſçauroient être que très-douloureuſes.

10°. L'uréthre enflammé ne pouvant, malgré l'érection, s'allonger autant que les corps caverneux, oblige la verge de ſe recourber en en-bas. Lorſque la Gonorrhée eſt accompagnée de ce ſymptôme, on l'appelle vulgairement, *Chaude-piſſe cordée*; parce que l'uréthre en ce cas repréſente une corde par le froncement de ſes fibres. Mais ſi le ligament ſuſpenſoir qui attache la verge à la commiſſure des os pubis, eſt attaqué d'inflammation, la verge attirée par ce ligament ſe recourbera en en-haut. Au contraire ſi l'un des corps caverneux eſt enflammé, ſans que l'autre le ſoit, elle ſera recourbée de côté-là.

11°. La femme attaquée d'une Gonorrhée virulente, éprouve à peu près les mêmes ſymptômes que l'homme. C'eſt-à-dire, qu'un chatouillement & une démangeaiſon incommode ſe fait d'abord ſentir dans le vagin & aux proſtates. A meſure que le virus devient plus âcre, ce chatouillement & cette démangeaiſon ſe changent en une cuiſſon douloureuſe & une

chaleur brulante. Il ſurvient un écoulement de matiére blanche, verdâtre, jaunâtre, cendrée, &c. par le vagin, par les lacunes des proſtates, & des glandes de la vulve. Toutes ces parties irritées par l'humeur virulente, s'enflamment; l'inflammation ſe communique à l'uréthre, & cauſe une dyſurie; quelquefois une ſtrangurie. La membrane interne du vagin étant enflammée, s'enfle & ſe reſſerre, la malade ne peut ſouffrir les approches de l'homme qu'avec une extrême douleur; de même l'homme attaqué de cette maladie, ne peut ſurmonter cet obſtacle ſans ſouffrir beaucoup.

12°. Enfin lorſque la Gonorrhée a coulé abondamment pendant 15. ou 18. jours, les glandes s'étant preſque entiérement déchargée du virus par cet écoulement; ou l'humeur virulente ayant été adoucie, delayée, détrempée par l'uſage des remédes convenables, l'écoulement diminue, la matiére devient blanche, ou d'un jaune ſi clair qu'elle ne teint plus le linge. Alors la cuiſſon, l'inflammation, l'ardeur d'urine & tous les autres ſymptômes ſe calment inſenſiblement.

Diagnoſtic. On connoît aſſez facilement la Gonorrhée virulente & ſes différens degrés dans les hommes, tant par la définition de cette maladie, que par les ſymptômes qui ont été rapportés. On ne pourroit tout au plus la confondre qu'avec les Gonorrhées bénignes: mais outre que cel-

les-ci n'ont aucune malignité, elles cessent ordinairement en peu de tems ; au lieu que la Gonorrhée vénérienne donne bientôt des marques de sa virulence par la cuisson, l'ardeur d'urine, l'inflammation, la couleur verte, jaune, &c. de la matiére qui coule, & par les autres accidens qui l'accompagnent. Ajoutez qu'elle dure au moins trois semaines ou un mois, malgré l'usage des remédes. Souvent même elle n'est entiérement guérie qu'au bout de deux ou trois mois, quelquefois davantage.

Les Gonorrhées virulentes des hommes ont quelques signes qui les distinguent les unes des autres, par rapport à leurs différens siéges. Dans celle des glandes de l'uréthre, l'écoulement n'est pas abondant, parce que ces glandes qui en fournissent la matiére, sont petites. On ne sent de douleur, de cuisson, & de chaleur que vers le bout du gland, c'est-à-dire, vers le siége de la maladie. Elle n'est accompagnée que de peu & de légers accidens ; à cause que la liqueur virulente est en petite quantité ; que le trajet qu'elle fait pour sortir, est fort court ; qu'elle n'arrose que l'extrémité de la verge ; & que par conséquent les autres parties sont à couvert de ses impressions.

La Gonorrhée des glandes de couper fournit aussi peu de matiére dans son écoulement, attendu que le volume de ces glandes n'est pas considérable. On doit sentir

de la douleur vers le milieu du Perinée, où leurs conduits excréteurs ſe terminent dans l'uréthre. On en ſent auſſi aux environs de l'anus, où ces mêmes glandes ſont ſituées; on y remarque en y touchant une certaine tumeur externe, douloureuſe, peu étendue, qui n'eſt autre choſe que le corps de ces glandes tumefié & enflammé. Les accidens qui accompagnent cette Gonorrhée ne ſont guére plus fâcheux que ceux de la premiére eſpéce, par les mêmes raiſons.

La Gonorrhée des proſtates n'exiſte guére ſans celle des véſicules ſéminaires, non plus que celle-ci ſans celle des proſtates, leurs conduits excréteurs près les uns des autres rendent facile la communication de cette maladie, à ces deux organes qu'on préſume en être le ſiége par l'abondance de l'humeur qui coule, par une douleur profonde & étendue auprès de l'anus, quand on preſſe cet endroit, & par la multiplicité & la violence des ſymptômes qui ſont bien plus conſidérables que dans les autres eſpéces.

Enfin ſi la Gonorrhée eſt compoſée ou compliquée, on la connoit par la complication des ſignes & des ſymptômes qui appartiennent à chaque Gonorrhée en particulier.

A l'égard des femmes, le Diagnoſtic de la Gonorrhée virulente eſt bien plus difficile. On a de la peine à la diſtinguer des fleurs blanches auſquelles elle reſſemble fort, particuliérement quand l'inflammation eſt diminuée. Les malades favoriſent même

cette erreur par leur ignorence ou leur diſſimulation. Si l'on n'en peut tirer la vérité, il faut examiner leurs parties naturelles. On ſe reſſouviendra qu'on a aſſigné trois ſiéges de leur Gonorrhée virulente, ſçavoir les glandes proſtates qui embraſſent le méat urinaire, les glandes qui ſont ſituées à la partie inférieure externe du vagin, & les glandes vaginales. Si en preſſant les deux premieres eſpéces de glandes, on en fait ſortir une liqueur blanche, verdâtre, ou jaunâtre qui arroſe la partie ſupérieure ou l'inférieure de la vulve ; il n'y a pas lieu de douter que la femme ne ſoit attaquée de cette maladie, & non de fleurs blanches, dont l'écoulement ne ſe fait que par le vagin. Mais ſi le ſiége de la Gonorrhée eſt ſeulement dans les glandes vaginales, & que la matiére ne ſorte que de ce conduit, la choſe eſt fort douteuſe. A en croire Baglivi, on en peut faire la diſtinction dans les femmes réglées, en ce que les fleurs blanches ceſſent de couler, quand les menſtrues paroiſſent ; au lieu que la Gonorrhée coule toujours pendant le cours même des menſtrues. Cet Auteur prétend apparemment parler de la Gonorrhée dont le ſiége eſt dans les proſtates & dans les glandes de la partie inférieure de la vulve ; car lorſque la matiére vient de l'intérieure du vagin, il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe ſe conſerver pure & bien diſtinguée ; elle ſe mêle ſi exactement avec le ſang des menſ-

trues, qu'on n'y peut rien connoitre. Il faut donc avoir recours à d'autres ſignes. Voici ce qu'on peut conjecturer là deſſus.

Si une femme qui ſe porte bien d'ailleurs, eſt attaquée d'un écoulement de matiére blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, accompagné d'abord de cuiſſon, de chaleur, d'ardeur d'urine, de rougeur & d'inflammation aux parties; on a lieu de croire que c'eſt une gonorrhée virulente. Les fleurs blanches ne cauſent point ces accidens dans le commencement; au contraire elles relachent les parties & les rendent plus molles, plus pâles & plus inſenſibles. Ce n'eſt que dans la ſuite, quand l'humeur eſt devenue âcre, qu'elles irritent le vagin & la vulve, & qu'elles produiſent de la douleur & de l'inflammation, tandis que ces ſymptômes diminuent dans la Gonorrhée au bout de trois ſemaines. La femme qui a des fleurs blanches, eſt ordinairement pâle, jaunâtre, bouffie, cacochyme, menacée de cachexie; ſes menſtrues ceſſent ou viennent irréguliérement ou ſans couleur; ſon appetit ſe perd, ou eſt déréglé; ſes forces s'affoibliſſent; ſa reſpiration eſt difficile; ſon pouls eſt lent, pareſſeux, mol & enfoncé. La Gonorrhée virulente ne produit point tous ces accidens. Si l'on ſçait d'ailleurs que cette femme a eu commerce avec un homme attaqué de maladie vénérienne, le doute eſt entiérement levé. Lorſque l'écoulement eſt accompagné de

chancres, on peut prononcer que c'eſt une Gonorrhée virulente.

Quand la femme a coûtume, quelques jours avant & après ſes ordinaires, d'avoir des fleurs blanches qui ceſſent le reſte du mois, s'il lui ſurvient quelque perte d'humeur âcre, blanchâtre, verdâtre, ou jaunâtre, avec douleur, cuiſſon, chaleur & ardeur d'urine, & qui continue de couler dans un tems qu'elle en devroit être exemte; il y a bien de l'apparence qu'elle eſt atteinte d'une Gonorrhée virulente. Son aveu confirmeroit la choſe; mais ſi l'on ne peut tirer aucun éclairciſſement, il faut agir avec prudence, tâcher de connoitre ſa conduite & les perſonnes qu'elle fréquente; lui dire que de quelque cauſe que viennent ſes fleurs blanches, on ne peut les guérir que par des antivénériens; ou les lui ordonner ſans lui en parler.

Sennert & Vercelloni rapportent comme un moyen le plus sûr pour découvrir ſi c'eſt une Gonorrhée virulente, l'introduction d'un peſſaire trempé dans le vinaigre & le ſel, dans le ſuc de citron, ou dans quelqu'autre liqueur âcre; ou l'application de ces mêmes liqueurs ſur les parties. Les douleurs qui en réſultent, font faire à la femme des plaintes, des gémiſſemens, des grimaces & des contorſions qui manifeſtent la vérité: mais ſi au lieu d'une Gonorrhée virulente, elle étoit attaquée de fleurs blanches avec des excoriations & des

Ulcéres, cette expérience ne seroit pas sure; la malade souffriroit les mêmes douleurs.

Si une jeune fille se trouve avoir un écoulement semblable à celui de la Gonorrhée virulente; avec les mêmes symptômes, on ne se trompera point de croire que c'est cette maladie, & qu'elle est causée par les approches d'un homme attaqué de mal vénérien. Il est très-rare qu'une fille ait des fleurs blanches avant l'âge de puberté: cependant l'on a vu de petites filles de quatre, six, & huit ans, attaquées d'une Gonorrhée virulente, sans avoir été violées, c'est-à-dire, sans avoir souffert d'introduction, & sans que l'hymen eût été déchiré; mais elles avoient été tourmentées & violentées par les approches d'un homme gâté. L'écoulement paroissoit venir des lacunes, des prostates; & des glandes de la partie inférieure de la vulve.

Prognostic. La Gonorrhée virulente des glandes de la couronne du gland, celle des glandes de l'uréthre, ou des glandes de couper n'étant pas accompagnées d'accidens si fâcheux que celle des prostates & des vésicules séminaires, sont moins dangereuses & moins difficiles à guérir. Plus une Gonorrhée est compliquée, plus elle est à craindre; elle peut causer la vérole, & résister longtems aux remédes. Cependant on guérit ordinairement quelque Gonorrhée que ce soit, en la traitant dès le commencement par

une méthode convenable. Il eſt vrai qu'il y en a qui ſont très-opiniâtres, & qui durent des trois, quatre, cinq & ſix mois; ſoit à cauſe des accidens graves qui ſurviennent, ſoit parce que les malades n'obſervent pas le regime qui leur eſt preſcrit, & ne font pas ſans interruption les remédes qu'on leur ordonne; au lieu qu'en s'aſſujettiſſant à tout ce qui eſt néceſſaire, ils doivent guérir en un mois ou ſix ſemaines.

Tant que la Gonorrhée flue, elle ne donne point la vérole; l'écoulement de la matiére diminue peu à peu le virus, & l'empêche de refluer dans la maſſe du ſang: mais ſi elle ceſſe de couler, ſoit par une trop grande inflammation, ſoit par l'uſage imprudent des injections aſtringentes, ſoit enfin par quelques calloſités ſurvenues aux Ulcéres de l'uréthre, qui bouchent les orifices des conduits excréteurs, elle ne manque pas d'être ſuivie de la vérole; à moins qu'on ne rappelle au plutôt le cours de la matiére. Un autre accident oppoſé à celuici, c'eſt que ſi les ulcéres de l'uréthre rongent les orifices des conduits excrétoires des proſtates & des véſicules ſéminales, de maniere qu'ils ne puiſſent plus ſe refermer, & qu'ils ſoient toujours béants, après la guériſon de la Gonorrhée, il reſte un flux involontaire de matiére blanche ou de ſemence.

Les femmes ne gagnent pas ſi facilement la Gonorrhée que les hommes,

1°. Le virus leur étant communiqué avec la ſemence virile, il s'y trouve ſi embarraſſé, qu'il ne peut pas faire toutes les impreſſions dont il eſt capable. 2°. L'humidité viſqueuſe qui coule continuellement des lacunes du vagin, émouſſe ſon acrimonie. 3°. Les menſtrues l'adouciſſent, détruiſent en partie ſa malignité & l'entraînent dehors. Auſſi les femmes ſupportent-elles mieux la Gonorrhée que les hommes; elles en ſont moins incommodées.

La Gonorrhée virulente eſt plus fâcheuſe dans les ſujets pituiteux & mélancoliques, dans ceux qui ſont foibles, cacochymes, valétudinaires ou avancés en âge, que dans les perſonnes jeunes, ſaines & d'une forte conſtitution. Les vieillards attaqués de cette maladie ſont plus en danger en Automne & en Hyver, qu'au Printems & en Eté, dans les pays froids & humides, que dans les climats chauds.

Quand la Gonorrhée vient à ſe ſupprimer, il ſe fait quelquefois une metaſtaſe, ou tranſport de la matiére ſur les poumons, qui produit une phthiſie très-dangereuſe; ou ſur les yeux, qui cauſe une ophthalmie très-conſidérable, dans laquelle la conjonctive devient extrêmement enflée, dure & comme charnue. Elle commence par un écoulement de matiére blanchâtre, tirant ſur le jaune, qui teint le linge comme l'humeur de la Gonorrhée virulente.

Cure. La Gonorrhée virulente des glan-

des de l'uréthre n'eſt ni difficile, ni longue à guérir. Il ſuffit de ſaigner le malade une fois ou deux du bras, dans le commencement, pour calmer ou prévenir l'inflammation de la partie affectée. En même tems on preſcrit une ptiſane rafraîchiſſante & adouciſſante, faite avec les racines de Nénuphar, de chiendent & de fraiſier, de chacune une once, qu'on fait bouillir dans deux pintes, & chopine d'eau, réduites à deux pintes, ajoutant ſur la fin, de la racine de guimauve & de la regliſſe, de chacune trois dragmes. Enſuite on paſſe la ptiſane & on y mêle une dragme de nitre purifié. Cette ptiſane doit ſervir de boiſſon ordinaire. Il en faut boire deux pintes pour le moins par jour; plus on en boit, plus elle fait d'effet, pourvu que l'eſtomac la puiſſe ſupporter. On joint à l'uſage de cette ptiſane, ſoir & matin, une émulſion faite de la maniére ſuivante.

℞ *Semences mondées de melon & de concombre, & ſemence de pavot blanc, de chacune deux dragmes. Pilez-les bien dans un mortier de marbre, verſant deſſus peu à peu, une livre de décoction de fleurs ou de racine de Nénuphar. Paſſez l'émuſion, mêlez-y une once & demie de ſyrop de Nymphea, & un ſcrupule de nitre purifié. Partagez-la en deux priſes, une pour le matin à jeun, l'autre pour le ſoir en ſe couchant.*

Il

Il eſt bon en Eté de préparer cette émulſion ſur le champ, crainte que la chaleur ne la faſſe tourner. On peut auſſi la faire avec les ſemences de concombre, de pavot blanc, d'agnus caſtus & de chanvre de chacune une dragme, & y mêler le ſyrop de nymphéa ou de violettes, & le nitre comme ci-deſſus.

Dès le commencement de la Gonorrhée, on fera dans l'uréthre trois ou quatre fois tous les jours, des injections ſimplement adouciſſantes, ſe gardant bien d'en employer d'aſtringentes, qui ne manqueroient pas d'arrêter l'écoulement & de cauſer la vérole. Ces injections adouciſſantes ſeront faites avec une décoction de fleur de mauves & de guimauves, ou de fleurs de bouillon blanc, ou de racine de guimauve, à laquelle on peut ajouter moitié lait. On fera trois injections chaque fois. On donnera tous les jours un lavement émollient & laxatif, fait avec une décoction d'herbes émollientes, & deux onces de miel nénuphar, ou une once de caſſe mondée. On continuera tous ces remédes pendant dix ou douze jours, ou juſqu'à ce que l'inflammation & l'ardeur d'urine ſoient entiérement diſſipées, & que la matiére qui coule ſoit blanche, ou d'un jaune clair & en petite quantité.

Mais il eſt abſolument néceſſaire que le

malade obſerve pendant toute la cure, un régime exact, adouciſſant, & humectant; qu'il ſe prive entiérement de vin, & de liqueurs ſpiritueuſes; de ragouts ſalés, poivrés ou de haut goût; de viandes noires, ſalées, ou fumées; de ſalade, de fromage, de patiſſerie, de fruits & de confitures, qu'il ſe nourriſſe de bouillons, de potages avec la laitue, ſi l'on veut & le concombre; d'œufs frais, de volaille & de viandes de jeunes animaux bouillis ou rotis; qu'il ne monte point à cheval, qu'il s'abſtienne de tous les exercices fatiguans & ſurtout qu'il évite les femmes; enfin qu'il ſe tienne tranquille & retenu dans ſes paſſions. Par cette méthode, tous les ſymptômes ſe calment ſi promptement, qu'on doute quelquefois ſi l'on a été attaqué d'une Gonorrhée virulente.

Il ne faut pourtant pas s'en tenir là.

Pour guérir radicalement cette maladie, & en prévenir toutes les ſuites, il eſt néceſſaire de purger le malade pluſieurs fois, afin de détourner les humeurs par la voie naturelle des ſelles, & de les empêcher de ſe porter habituellement vers les glandes de l'uréthre. On ordonnera en même tems des ſpécifiques capables de détruire ſi bien le virus qui pourroit être reſté, qu'il ne puiſſe faire aucune impreſſion ſur le ſang, ni ſur les parties ſolides. Le mercure & ſes préparations ſont les principales ſources où l'on puiſera ces remédes ſpécifiques. Les

purgatifs seront doux, crainte de renouveller l'inflammation & l'ardeur d'urine. Par exemple.

℞ *Demi-once de casse mondée, un scrupule, ou demi dragme de baume du Perou, ou de Capaü, ou de Canada; douze, quinze, ou dix-huit grains d'Aquila alba, suivant l'âge, les forces & le tempérament facile ou difficile à émouvoir. Mêlez le tout pour le faire prendre en deux ou trois bols dans du pain à chanter, le matin à jeun, & deux heures après donnez un bouillon.*

Si l'on aime mieux se purger en potion.

℞ *La moëlle d'un quarteron de casse en bâton, & deux onces de manne. Faites-les bouillir deux ou trois bouillons dans huit onces de petit lait. Passez la médecine, & y mêlez deux dragmes de sel d'Epsom ou de sel de seignette.*

Après cette purgation on fera prendre tous les matins à jeun, six ou huit grains de panacée mercurielle en poudre, incorporée dans un peu de conserve de roses rouges, pour en faire un bol, qu'on envelopera de pain à chanter, crainte que la panacée ne s'attache aux dents, & ne les noircisse, ou ne les gâte. Au bout de huit jours de l'usage de la panacée, on purgera le

malade. Si la panacée portoit à la bouche & excitoit la ſalivation, on le purgeroit auſſitôt pour détourner les humeurs par les ſelles. La médecine doit être un peu plus forte que les précédentes, afin qu'elle puiſſe reprimer le flux de bouche. Par exemple.

℞ *Poudre cornachine, trente ou trente-ſix grains; Aquila Alba, quinze ou dix-huit grains; conſerves de roſes rouges, ſuffiſante quantité pour en faire un bol ou des pilules. Ou donnez une doſe de pilules mercurieles, ou quelqu'autre purgatif convenable.*

On réitérera enſuite la panacée comme ci-devant, & à la fin la purgation; ce qu'on répétera alternativement pendant trois ſemaines ou un mois, ou juſqu'à ce qu'il ne reſte aucune cuiſſon en urinant, & que l'écoulement ſoit arrêté, ou du moins qu'il ne paroiſſe qu'une perle de matiére blanche au bout du gland; auquel cas pour faire ceſſer entiérement le flux, rafermir les tuyaux excréteurs des glandes qui peuvent être relâchés, on peut faire dans l'uréthre quelques injections aſtringentes. Par exemple.

℞ *Eaux diſtillées de Plantain, trois onces; de Roſes, deux onces; Pierre médicamenteuſe de Crollius en poudre ſub-*

tile, demi-dragme : mêlez & en faites deux ou trois injections tiédes, trois ou quatre fois le jour.

En même tems on prefcrira une opiâte antivénérienne & aftingente, telle que celle-ci.

℞ *Succin blanc préparé, Corail rouge préparé, Terre ſigillée, de chacun un gros. Maſtic, cinnabre artificiel, de chacun demi-gros; Syrop de Karabé, ſuffiſante quantité pour incorporer le tout, & en faire une opiate, dont la doſe ſera de demi-gros ſoir & matin, loin des repas.*

Pendant l'ufage de la panacée, le malade évitera avec grand foin le froid, l'humidité & le vent, de peur que l. tranfpiration que les remédes mercuriels excitent & augmentent, ne foit fupprimée; ce qui ne manqueroit pas de caufer quelque catarrhe ou fluxion, ou de provoquer le flux de bouche. C'eft pourquoi, pour peu qu'il faffe froid, il doit fe tenir dans une chambre chaude, & ne point s'expofer au vent coulis.

Il y a des gens qui ont l'eftomac fi foible & fi délicat, qu'ils ne peuvent fupporter les émulfions. En ce cas on ne leur prefcrira que la ptifane rafraichiffante & adouciffante; & fi cette ptifane les incommodoit

auſſi on ſe contenteroit de leur faire boire de l'eau de riviere, ou de fontaine tiéde, bien pure, dans deux pintes de laquelle on mêleroit une dragme de nitre purifié, ou de cryſtal minéral, avec un peu de régliſſe s'ils en aimoient le goût.

La Gonorrhée virulente des glandes vaginales dans les femmes, doit ſe traiter de la même maniére que celle des glandes de l'uréthre dans les hommes.

La guériſon de la Gonorrhée des glandes de couper s'obtient auſſi par les mêmes remédes : mais comme elle eſt ordinairement accompagnée d'une douleur au périnée, d'une tumeur douloureuſe & d'une inflammation auprès de l'anus où ces glandes ſont placées, il faut joindre aux remédes preſcrits, des cataplâmes adouciſſans, ou des fomentations émollientes, & même le demi-bain. Ces topiques doivent être appliqués ſur les parties malades. Ils peuvent d'autant plus facilement produire leur effet, que ces glandes ſont ſituées ſous la peau. On remplit par ce moyen les principales indications qu'on a de ramollir, de relâcher, & de rafraîchir ces parties qui ſont dures, tendues & enflammées. On appliquera donc ſur le périnée un cataplâme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs & de ſafran, à quatre onces duquel on ajoutera demie once d'onguent populeum ou de baume tranquille. On le renouvellera deux fois par jour. ou

℞ *Feuilles de mauves, de guimauves, de bettes ou poirée, & de morelle, de chacune deux poignées; des figues graſſes, des farines de lin & de fœnugrec, de chacune demi-once; des fleurs de camomille, de mélilot, de bouillon blanc, de ſureau, & de nymphéa, de chacune une poignée.*

Faites bouillir le tout ſelon l'art dans ſuffiſante quantité d'eau. Pilez le marc, & en tirez la pulpe par un tamis de crin, pour un cataplâme que vous appliquerez chaud. Ou

℞ *Racines de guimauve & de nénuphar coupées par petits morceaux, & de l'oignon de lis blanc, de chacun quatre onces. Faites-les bouillir dans de l'eau juſqu'à ce qu'ils ſoient ramollis. Pilez-les dans un mortier de marbre, & en tirez la pulpe par le tamis.*

On peut ſe ſervir pour fomentations, de la décoction de l'un de ces cataplâmes, dans laquelle on trempera un morceau de molleton qu'on appliquera chaud ſur le périnée trois ou quatre fois par jour. Enfin le demi-bain peut être d'un grand ſecours dans la cure de cette maladie; puiſqu'il peut porter ſon action juſqu'aux glandes affectées: mais il faut qu'il ne ſoit que tié

de. S'il étoit trop chaud, il augmenteroit encore la chaleur de ces parties.

La Gonorrhée virulente des proſtates & des véſicules ſeminaires, demande les mêmes remédes que ceux qu'on vient de preſcrire pour les deux précédentes Gonorrhées. Mais comme elle eſt ſouvent accompagnée d'accidens graves & fâcheux, elle exige plus d'attention, plus de tems, & plus de patience. Si l'inflammation de l'uréthre, ou de toute la verge eſt donc conſidérable; ſi la dyſurie ou la ſtrangurie tourmentent beaucoup le malade; ſi la chaudepiſſe eſt cordée, ou tombée dans les bourſes; ſi l'on ſent une grande chaleur avec une tumeur douloureuſe au périnée; ſi la matiére qui coule par la verge eſt ſanguinolente, ou que l'on rende le ſang tout pur; enfin ſi l'écoulement eſt ſupprimé par une inflammation exceſſive; dans tous ces cas, il faut ſaigner du bras pluſieurs fois, promptement & copieuſement, comme dans toutes les maladies inflammatoires, autant que les forces du malade le permettront, & que l'urgence des ſymptômes l'exigera, ſans craindre que les ſaignées cauſent la vérole en attirant le virus dans la maſſe du ſang, comme quelques-uns ſe l'imaginent; car outre qu'il faut remédier ſans delai aux ſymptômes les plus preſſans, & qu'il n'y a point de plus prompt ſecours que celui que procure la ſaignée, cette évacuation facilitera

plutôt l'iſſue du virus, qu'elle ne l'attirera dans le ſang.

Il eſt vrai que la ſaignée du bras en cette occaſion eſt révulſive. Elle détermine le ſang à ſe porter plutôt du côté de l'artére axillaire, que de l'aorte inférieure. Elle fait qu'il en coule moins dans les artéres ſpermatiques & hypogaſtriques ; mais ce n'eſt que pendant que la veine eſt ouverte. Quand elle eſt fermée, il ſe diſtribue également par-tout ; cependant toute la maſſe étant diminuée de la quantité qu'il en eſt ſorti par la ſaignée, les vaiſſeaux ſe trouvent moins pleins ; par conſéquent, ceux qui ſe diſtribuent aux parties de la génération, en ſont moins engorgés ; d'où il ſuit que les fibres de ces parties ſe relâchent, que les veines ne ſont pas ſi comprimées, que la circulation en eſt plus facile, & que l'inflammation diminue ; mais il ne s'enſuit pas de-là que le virus vénérien ſoit attiré dans la maſſe du ſang par la ſaignée. Il ne pourroit tout au plus y être entrainé que par les veines ſanguines & les veines lymphatiques ; ce ſont les ſeules voies par leſquelles les humeurs ſons rendues à toute la maſſe dans la veine cave tant ſupérieure qu'inférieure. Or, afin que le virus y pût être conduit, il faudroit qu'il fût dans les vaiſſeaux mêmes & dans la voie de la circulation ; ce qu'on ne peut préſumer à l'égard de cette maladie : il ne s'eſt inſinué que

dans l'intérieur des proſtates ou des véſicules ſéminaires, où il s'eſt mêlé avec l'humeur qu'elles contiennent. S'il pénétroit juſque dans les vaiſſeaux, il cauſeroit ordinairement le vérole; & même la Gonorrhée la plus légére feroit plus capable de la produire qu'une Gonorrhée inflammatoire; puiſque celle-là preſque exemte de toute inflammation ne s'oppoſeroit point à la circulation des humeurs, elle laiſſeroit les veines ſanguines & lymphatiques, libres & en état de conduire le virus à la maſſe du ſang; ce qui eſt contre l'expérience. Au contraire quand il n'y a point d'inflammation, ſoit que la Gonorrhée d'elle-même n'en ait point excité, ſoit que la ſaignée l'ait calmée & ait relâché toutes les parties enflammées, les conduits excrétoires des proſtates & des véſicules ſéminaires ſe trouvant libres & ouverts, offrent au virus & à la matiére de la Gonorrhée une iſſue bien plus facile que la route des veines ſanguines & lymphatiques. Auſſi remarque-t'on qu'après que l'inflammation eſt ceſſée, la Gonorrhée auparavant ſupprimée recommence à couler. On ſçait que tant qu'elle coule librement, elle ne cauſe point la vérole; que par conſéquent le virus prend plutôt la voie des conduits excréteurs & de l'uréthre, que celle des veines ſanguines & lymphatiques; d'où l'on doit conclure que la ſaignée diminuant l'inflammation,

& rétabliſſant l'écoulement de la Gonorrhée, prévient plutôt la vérole qu'elle ne la cauſe.

Mais il y a une autre choſe à conſidérer : c'eſt que ſi les ſaignées du bras ne produiſent pas l'effet qu'on eſpére, & que les parties de la génération ſoient menacées de mortification ou de gangréne, il faut avoir recours à la ſaignée de la veine honteuſe; elle tire immédiatement des corps caverneux, & du tiſſu ſpongieux de l'uréthre, le ſang qui y ſéjourne & qui les gonfle, par conſéquent elle appaiſe plus promptement l'inflammation & tous les ſymptômes qui en dépendent.

A cette évacuation on ne manquera pas de joindre l'uſage des injections anodynes dont on a parlé ci-deſſus, ou les ſuivantes.

℞ *Eau diſtillée de morelle, huit onces ; diſſolvez-y une dragme de gomme Adragauth, pour en faire une injection mucilagineuſe, que vous injecterez tiéde à pluſieurs repriſes.* Ou

℞ *Du petit lait bien doux, huit onces ; Trochiſques blancs de Rhaſès, demi-dragme. Mêlez-les pour ſervir en injection.* Ou

℞ *Fleurs de guimauve, de ſureau & de bouillon blanc, de chacune deux pincées ; racines de guimauve, demi-once ;*

semences de coing & de psyllium, de chacune une dragme. Faites bouillir le tout dans 24. onces d'eau commune réduite à 16. servez-vous de la collature en injection.

Enfin les cataplâmes adoucissans & émolliens seront employés comme dans la Gonorrhée des glandes de couper, aussi-bien que le demi-bain qui doit être plus froid que chaud pour relâcher & rafraîchir davantage ; & l'on ne permettra pour tout aliment que de légers bouillons, ou quelques crêmes de ris, d'orge, ou de gruau. Si l'écoulement de la Gonorrhée ne se rétablit pas, on fera prendre une potion faite avec une once de suc ou de syrop de limons & deux onces d'huile d'amandes douces, ou de semences froides, bien battus ensemble. On réitérera cette potion deux, trois & quatre fois dans la journée, pendant plusieurs jours. Quand tous les symptômes seront calmés, que le malade n'aura plus d'ardeur d'urine, & ne sentira aucune cuisson dans l'uréthre, on passera aux purgatifs & à la panacée alternativement employés, comme il a été dit.

Si pendant ce tems-là il survenoit encore une inflammation aux parties génitales, & que l'écoulement de la Gonorrhée s'arrêtât, comme il n'arrive que trop souvent par la faute du malade, qui ne s'assujétit pas à un régime convenable, ou

qui fait même des débauches de vin, de liqueurs, de femmes, ou des exercices immodérés; pour lors il faudroit abandonner l'ufage des remédes tant mercuriels que purgatifs, & revenir aux faignées & aux autres fecours qui ont été propofés dans l'inflammation, jufqu'à ce que tous ces accidens fuffent calmés, & que l'écoulement fût libre. On n'oublieroit pas non plus, pendant que l'inflammation dureroit, de tempérer la chaleur de l'urine, & d'adoucir fon acrimonie par le moyen des émulfions & d'une boiffon abondante de ptifane rafraîchiffante, faite d'une infufion ou légére décoction de racine d'Althéa, de femence de lin, de fleurs de mauves, ou autres femblables, à laquelle on ajouteroit quelques grains de nitre; & l'on entretiendroit le ventre libre par de fréquens lavemens de décoction de racines ou de feuilles & fleurs d'Althéa, de femence de lin, de pulpe de caffe & de fel de prunelle ou de nitre. On peut encore après les faignées, ajouter fort utilement aux émulfions, le fyrop de diacode, ou les gouttes anodynes, pour calmer les douleurs & relâcher l'uréthre.

Lorfque par l'ufage de tous ces remédes, l'inflammation & tous les fymptômes qu'elle avoit caufés, font diffipés, que la matiére de la Gonorrhée eft devenue blanche, & que l'écoulement eft diminué, on doit penfer à déterger, deffécher & cicatrifer

les Ulcéres qui peuvent se trouver dans le canal de l'uréthre. Pour cet effet on prescrira un demi scrupule de baume de Copaü, ou du Perou, ou du Canada, incorporé dans deux dragmes de casse mondée, ou dans du sucre candi en poudre; on pourroit le prendre dans une cuilliere, avec du syrop de capillaires soir & matin, plusieurs jours de suite. Si malgré cela l'écoulement ne cessoit point, & que la matiére ne fût point virulente, on en viendroit aux injections déterfives, faites avec une décoction d'herbes vulnéraires & le miel rosat, ou avec l'eau de plantain & la pierre de Crollius. Les eaux de Balaruc, ou le collyre de Lanfranc adouci avec six fois autant d'eau de plantain, & de pécules de roses, peuvent produire le même effet.

Enfin pour rétablir le malade, après l'avoir purgé, on le mettroit à l'usage du lait d'anesses, ou de celui de vache, coupé avec moitié eau de ris & un peu de sucre candi. Pour empêcher le lait de s'aigrir, & raffermir en même tems les conduits qui ont éprouvé l'impression du virus, & qui se sont relâchés, on ordonneroit une opiate absorbante & astringente, faite de la maniere suivante.

℞. *Corne de cerf philosophiquement préparé, Corail rouge préparé, succin blanc préparé, de chacun une dragme; safran de mars astringent, bol d'Ar-*

ménie, de chacun demi dragme ; laudanum, quatre grains ; ſyrop de roſes rouges, ſuffiſante quantité ; on peut mettre le ſyrop de karabé & retrancher le laudanum.

On en fait une opiate, dont la doſe eſt d'une demi dragme matin & ſoir. L'opiate antivenérienne & aſtringente, preſcrite ci-devant remplit auſſi les mêmes indications.

La méthode qu'on vient de donner pour la guériſon de la Gonorrhée virulente, eſt efficace & ſure. Pourvu que le malade obſerve exactement ce qui lui eſt preſcrit, on vient à bout de le guérir en ſix ſemaines, quelquefois plutôt, rarement plus tard. La Gonorrhée virulente des femmes ſe guérit auſſi de la même maniere.

Cependant on voit dans la plupart des Auteurs de médecine, & l'on obſerve dans la pratique de pluſieurs Chirurgiens, que chacun a ſa méthode particuliére. Charles Muſitan médecin de Naples, dans ſon Traité de la maladie vénérienne, *Liv.* 3. *chap.* 2. ſe vantoit d'avoir trouvé un ſpécifique que l'on ne pouvoit trop eſtimer, par le moyen duquel il guériſſoit en trois jours la gonorrhée virulente. Il diſoit que ce reméde, qu'il communiquoit ſans envie, ne lui avoit jamais manqué. Ce ſecret conſiſtoit en une injection faite avec demi-ſeptier d'eau de plantain, & deux dragmes de mer-

cure doux, réduit en poudre impalpable. On les mêloit dans une bouteille qu'on agitoit fortement. Il ajoute qu'au lieu de mercure doux, on pouvoit diſſoudre dans cette eau, une dragme de ſel de ſaturne. On injectoit de cette liqueur dans l'uréthre trois fois par jour, avec une ſeringue d'ivoire, & l'on faiſoit trois injections chaque fois, en preſſant le gland entre les doitgs pour empêcher la liqueur de ſortir trop tôt. Il ne vouloit pas qu'on attendît, pour ſe ſervir de cette injection, que la Gonorrhée eût coulé un certain tems, il falloit s'en ſervir, dès qu'elle paroiſſoit, & même dès qu'on avoit le moindre ſujet de craindre cette maladie. Il vantoit encore beaucoup ſon eau vénérienne, qu'il préparoit avec demi-once de vert de gris, & une pinte d'eau de fontaine. On les mêloit bien, on laiſſoit le mêlange juſqu'à ce que l'eau fût teinte; on verſoit la liqueur par inclination; on y diſſolvoit deux ou trois grains de mercure doux, & on la filtroit par le papier gris pour s'en ſervir en injection.

Cette méthode de guérir la Gonorrhée virulente, n'eſt pas moins dangereuſe qu'elle eſt prompte & facile. L'expérience n'a que trop ſouvent fait connoître que toutes les injections vitrioliques, aſtringentes, ou chargées de ſels acides fixes, telles que celle de Muſitan, ou qui ſont faites avec la pierre médicamenteuſe, le colcothar, ou les poudres ſtyptiques & alumineuſes

capables d'arrêter promptement le cours de la matiére, ne manquent pas de causer des accidens fâcheux, même la vérole universelle, quand on les emploie au commencement de la maladie, ou avant que le virus ait été éteint par les remédes convenables. En effet cette matiére qui coule librement ou qui commence à couler des organes où se trouve le siége de la Gonorrhée, venant à être supprimée tout d'un coup, s'y accumule, s'y échauffe, s'y exalte & infecte toute celle qui s'y rend, le virus augmentant ainsi en force & en qualité, porte ses impressions sur toutes les parties de la génération, reflue même jusqu'aux testicules par les vaisseaux déférens, excite dans tous ces organes une inflammation considérable, ou augmente la phlogose naissante, particuliérement dans l'uréthre & au col de la vessie, ce qu'il fait d'autant plus facilement, que les vaisseaux sanguins de ce conduit, resserrés & étranglés par les irritations & les crispations que les parties salines & styptiques de l'injection causent sur ses fibres, forment un obstacle à la circulation du sang; d'où naissent le gonflement des corps caverneux & du tissu spongieux de l'uréthre, les Ulcéres de ce canal, la dysurie, la strangurie, tous les symptômes qui surviennent à une violente Gonorrhée. Si le virus est fort actif & fort subtil, & qu'il ne trouve plus son issue par l'uréthre, il pénétre les vaisseaux sanguins

& lymphatiques, se mêle dans toute la masse des humeurs, & produit une vérole générale, qui se manifeste bientôt par des maux de tête, des douleurs nocturnes dans tous les membres, des exostoses, des pustules, des bubons, ou des Ulcéres vénériens; à moins que le levain ne se fixe pendant un certain tems dans quelque partie organique, pour se reveiller ensuite à l'occasion d'une autre maladie ou de quelque débauche. Mais ce virus est lent, tardif, grossier, ou s'il n'occupe que les glandes de l'huréthre, & qu'il n'ait pas eu le tems de se déveloper & de s'exalter, il se fixe & se concentre dans ces glandes, il les endurcit & y reste assoupi quelquefois un nombre considérable d'années, sans causer aucun symptôme fâcheux, jusqu'à ce qu'échauffé & animé par quelque cause interne ou externe, il se mette en action & produise des accidens particuliers qu'on n'attribue presque jamais à leur véritable cause.

Il y a des Médecins & des Chirurgiens, qui pour guérir la Gonorrhée virulente, employent de violens purgatifs, qu'on appelle *mocliques*, tels que sont la scamonée, le turbith, le jalap, leurs résines, les trochisques Alhandal, ou certains précipités mercuriels qui purgent par haut & par bas, comme le turbith minéral, l'arcane corallin, le précipité verd. Ils mettent aussi en usage les pilules mercurielles dont on trouve différentes recettes dans les pharmaco-

pées, ou que chacun prépare à sa fantaisie. Musitan estime si fort les suivantes, qu'il n'y a point selon lui de Gonorrhée, si maligne & si invétérée qu'elle soit, qu'elles ne guérissent, & qu'on peut avec raison les appeller spécifiques contre ce mal.

℞ *Mercure doux, six dragmes; suc de réglisse épaissi, cinq dragmes; gomme de gayac naturelle, quatre dragmes; antimoine diaphorétique, tête morte de vitriol, de chacun deux dragmes & demie, mastic préparé, deux dragmes; térébenthine de Cypre, suffisante quantité pour incorporer le tout & en faire une masse, dont on formera de petites pilules, qu'on donnera au nombre de quatre ou cinq pour chaque prise pendant plusieurs jours; c'est-à-dire, une dragme.*

Cet Auteur avoit tenu ces pilules secrettes; mais un motif de charité l'engagea à les divulguer pour l'utilité du prochain. Il se servoit encore d'autres pilules qu'il prétendoit aussi efficaces que les précédentes, quoique moins composées.

℞ *Gomme naturelle de gayac, trois dragmes; antimoine diaphorétique, deux dragmes; mercure doux, une dragme & demie; cinnabre naturel ou d'antimoine, demi-dragme; baume du Perou liquide, suffisante quantité. For-*

mez-en des pilules que vous envelope-rez de feuilles d'or, & dont la dose sera de deux scrupules.

Il regardoit encore le précipité verd comme un reméde si infaillible, qu'une seule prise suffisoit pour guérir une Gonorrhée récente, & quatre prises pour la plus invétérée, sans crainte de retour. Ce reméde procure ordinairement un doux vomissement & quelques selles. On en donne depuis deux grains jusqu'à quatre & six, dans quelque masse purgative, comme la confection hamech: on en peut aussi composer les pilules suivantes.

℞ *Térébenthine de Cypre un peu cuite, une once; suc de réglisse épaissi, trois dragmes; précipité verd, deux dragmes; extrait de gentiane, une dragme. Mélez le tout & en formez une masse de pilules, dont la dose sera depuis un scrupule jusqu'à deux.*

D'autres enfin se servent de la ptisane des bois, qu'ils préparent & rendent purgative de la maniére suivante, ou à peu près semblable.

℞ *Esquine & salse-pareille coupées par petits morceaux, gayac rapé, antimoine crud, en poudre, renfermé dans un nouet, de chacun deux onces; sassafras rapé, demi-once. Faites infuser le tout*

dans douze livres d'eau commune ſur les cendres chaudes pendant 24. heures; enſuite faites-les bouillir à petit feu juſqu'à la diminution du tiers, ajoutant ſur la fin, ſenné mondé, ſix dragmes; régliſſe, demi-once. La ptiſane étant refroidie, paſſez-la & la gardez dans des bouteilles bouchées.

On fait prendre trois verres de cette ptiſane par jour, un le matin à jeun l'autre ſur les quatre heures après midi, le troiſiéme le ſoir. En même tems on preſcrit pour boiſſon ordinaire une ſeconde décoction des mêmes ingrédiens reſtés de la premiére, qu'on appelle *Bochet.*

Tous ces remédes adminiſtrés avec ordre & avec prudence, produiſent ſouvent de bons effets dans les perſonnes d'un tempérament robuſte, qui ſont gras & pituiteux, & qui ont le ſang épais, groſſier, chargé de beaucoup de phlégme. Ils atténuent le virus; ils le détruiſent en briſant ſes pointes acides; ils le chaſſent ou par les ſelles ou par la tranſpiration; ils deſſéchent les Ulcéres qui peuvent être reſtés dans l'uréthre. Mais ils ne conviennent pas aux gens maigres, bilieux, mélancholiques, dont le ſang eſt ſec, ſalin & ſulphureux; ni à ceux qui ont coûtume de ſe nourrir d'alimens légers, ſucculens, de haut goût, qui fourniſſent un chyle atténué, ſubtil, de peu de conſiſtence, &

qui rendent le ſang chaud, ſalin, volatil, animé ; car ces ſortes de remédes l'agitent, le raréfient, l'échauffent & le deſſéchent encore davantage ; les parties génitales s'enflamment ; la Gonorrhée ſe ſuprime ; la dyſurie & la ſtrangurie ſurviennent ; ſouvent la fiévre & pluſieurs autres ſymptômes s'y joignent au grand déſavantage des malades, ſur-tout quand on emploie ces prétendus ſpécifiques dans le commencement, dans le progrès &, dans l'état de la maladie, comme font les charlatans & tous ceux qui entreprennent de traiter ſans méthode les maladies vénériennes ; au-lieu que celle que nous avons propoſée, a cela d'avantageux & de préférable, qu'elle convient à toutes ſortes de perſonnes.

Quelques-uns ont voulu établir la maniére de traiter la Gonorrhée virulente par le moyen des frictions mercurielles avec l'onguent Néapolitain, composé d'une partie de mercure vif bien purifié, éteint dans ſuffiſante quantité de térébenthine : & de deux parties de l'axonge de porc, exactement mêlées enſemble, enſorte qu'il ne paroiſſe aucun atôme de mercure. *Voyez* la Diſſertation médecinale de M. Deidier médecin de Montpellier, ſur la maladie vénérienne, *Section* 21. *&* *ſuivantes.* On en frote auprès du feu les parties génitales de l'un ou de l'autre ſexe, le pubis, les aînes, le périnée & les feſſes. On ne fait ces frictions que tous les trois ou qua-

tre jours, & on n'emploie à chacune que deux ou trois dragmes d'onguent pour éviter la salivation. On les continue pendant deux ou trois semaines, ou jusqu'à ce que le virus soit entiérement détruit & que la Gonorrhée cesse. Afin que l'onguent reste sur la peau, & que la chemise ne l'enleve point, on fait prendre au malade un caleçon qu'il garde pendant toute la cure sans le changer ; & l'on a soin de le tenir renfermé dans une chambre chaude ; parce que le mercure employé en frictions, augmente considérablement la transpiration. Si le malade étoit exposé à un air froid qui supprimât cette évacuation, il seroit fort à craindre qu'il ne survînt quelque fluxion, quelque dépôt dangereux, ou un flux de bouche copieux. Si malgré ces précautions, le flux vouloit paroitre, on éloigneroit les frictions, & on purgeroit aussi-tôt le malade avec une teinture de casse & de manne dans le petit lait, ou avec quelqu'autre médecine douce, qu'on réitéreroit suivant le besoin ; & quand le ptyalisme seroit passé, on recommenceroit les frictions. Pendant ce traitement on ne laisse pas d'avoir recours en même tems aux autres remédes capables de calmer l'inflammation & tous les autres symptômes. Ces remédes sont la saignée plusieurs fois réitérée, une ample boisson de ptisane rafraichissante & adoucissante, les émulsions, les clystéres anodyns & autres semblables.

Cette maniere de traiter la Gonorrhée virulente ne laiſſeroit pas d'être commode, ſi elle réuſſiſſoit. Le malade exemt de prendre intérieurement toutes les préparations de mercure & tous les purgatifs qu'on eſt obligé de réitérer tant de fois, pour parvenir à une parfaite guériſon, en ſeroit bien moins affoibli & moins épuiſé. Le mercure appliqué en onction, pénétrant par une voie plus courte juſqu'au ſiége de la maladie, ne ſouffriroit point toutes les altérations qui ne manquent pas de lui arriver dans l'eſtomac, dans les inteſtins, dans le ſang & dans tous les vaiſſeaux qu'il doit parcourir. Par conſéquent il ſemble qu'il devroit agir plus efficacement. Mais puiſque l'expérience nous apprend que les frictions mercurielles dans le traitement de la vérole univerſelle guériſſent cette fâcheuſe maladie & tous les accidens qui en dépendent ſans arrêter la Gonorrhée, on peut bien juger que de foibles frictions, éloignées des unes des autres, ſont inſuffiſantes pour guérir radicalement cette derniére maladie. Auſſi le ſuccès en eſt-il infructueux dans ce pays-ci. Le mercure ainſi appliqué peut bien détruire le virus vénérien ; mais il relâche les conduits excréteurs des glandes de l'uréthre, des proſtates & des véſicules ſéminaires, & laiſſe ordinairement après lui un écoulement très-difficile à arrêter.

Cet écoulement involontaire a le plus ſouvent

ſouvent ſa ſource dans les véſicules ſéminales. La matiére qui y coule eſt blanche & épaiſſe. S'il eſt abondant, il épuiſe le malade; il le jette dans le maraſme & dans la phtiſie dorſale; il empêche l'éréction, & amortit tous les aiguillons de l'amour, parce que les réſervoirs de la ſemence ſont toujours vuides. Il vient quelquefois des proſtates ou des glandes de couper, ou de celles de l'uréthre. Alors la matiére qui coule eſt plus claire, plus liquide, moins abondante, & ne cauſe point d'épuiſement.

Pour remédier à cet accident, ſoit que le relâchement vienne des frictions, ſoit qu'il dépende de quelqu'autre cauſe, on aura recours à l'opiâte abſorbante & aſtringente, faite avec la corne de cerf philoſophiquement préparée, le corail rouge préparé, &c. que nous avons preſcrite à la fin de la cure de la Gonorrhée, pag. 202. & aux injections aſtringentes faites avec demi-dragme de pierre médicamenteuſe de Crollius, & ſix onces d'eau de plaintain, ou avec l'alun ou ſel de ſaturne, un ſcrupule de l'un ou de l'autre, diſſout dans cinq ou ſix onces d'eau de chaux, ou avec une décoction d'écorce de grenade, des balauſtes, de Sumach, de roſes rouges, faite dans l'eau de forgeron, y ajoutant un peu d'alun ou de ſucre de ſaturne, ou avec demi-dragme de poudre de Du Verni dans huit onces d'eau de plantain. Cette poudre ſe fait de la maniere ſuivante.

℞. *Alun de roche, céruſe, terre ſigillée de Blois, craie de Briançon, vitriol verd, vitriol bleu, de chacun partie égale. On les met en poudre; on les mêle enſemble; on les jette dans un creuſet rougi entre les charbons ardens; on les calcine juſqu'à ce que la maſſe ſoit devenue d'un bleu tirant ſur le blanc; enſuite on pulvériſe cette maſſe dans un mortier de verre ou de marbre, & on la garde dans un vaiſſeau de verre bien bouché.*

Après la cure d'une longue & violente Gonorrhée, accompagnée d'ulcéres conſidérables dans l'uréthre, il reſte quelquefois une ſtrangurie opiniâtre & qui dure long-tems, dans laquelle on a de fréquentes envies d'uriner; cependant l'urine ne ſort que comme un filet quelquefois fourchu, ou l'on ne la rend que goutte à goutte & avec de grands efforts. Si dans cet état le malade s'échauffe, fait quelque débauche, ou quelque faute dans le régime, la ſtrangurie peut dégénérer en iſchurie ou ſuppreſſion d'urine, & être ſuivie d'accidens fâcheux, tels que la fiévre, la lethargie, le vomiſſement urineux, l'inflammation de la veſſie, & autres ſymptômes produits par une trop grande plénitude & une diſtention exceſſive de ce viſcére, & par

le reflux de l'urine dans la maſſe du ſang.

On a coutume d'attribuer cette ſtrangurie à des carnoſités engendrées dans l'uréthre en conſéquence des Ulcéres que le virus vénérien a cauſés dans ce canal. Il eſt vrai que ces carnoſités ou caroncules, qui ne ſont autre choſe que des hyperſarcoſes ou excroiſſances de chairs fongueuſes ou calleuſes, peuvent s'y former comme dans tous les autres Ulcéres, & comme effectivement il s'y en eſt trouvé, contre le ſentiment de pluſieurs : mais ce n'eſt pas la ſeule ni la plus fréquente cauſe de cette ſtrangurie. Il eſt plus ordinaire aux Ulcéres de cette partie, particuliérement à ceux qui ſont ſitués aux embouchures des conduits excrétoires des véſicules ſéminaires & des proſtates, de laiſſer des cicatrices dures, calleuſes, élevées, annulaires ou d'une autre figure, qui rendent le canal de l'uréthre plûs étroit, ou qui ſont comme autant de brides qui le reſſerrent ; ſi ces cicatrices viennent à ſe tuméfier, elles peuvent boucher le paſſage de l'urine, & cauſer une iſchurie. Il peut encore arriver dans les anciennes Gonorrhées accompagnées d'Ulcéres, ou dans celles qui ſont renouvellées, ou imprudemment arrêtées par des injections ſtyptiques, que le verumontanum ſoit excorié, tuméfié, endurci, ſkirrheux, & forme un obſtacle au cours de l'urine. Enfin par la longueur

& la multiplicité des Gonorrhées les glandes de couper & les proſtates peuvent être attaquées d'Ulcéres fiſtuleux, devenir calleuſes, skirrheuſes, fongueuſes, augmenter de volume & comprimer l'uréthre qu'elles embraſſent.

Si cette maladie eſt accompagnée d'inflammation, il faut ſaigner le malade du bras promptement & copieuſement, appliquer au périnée des cataplâmes émolliens, adouciſſans & rafraîchiſſans, ordonner des émulſions faites avec les ſemences froides, celle de pavot blanc, de juſquiame, & le ſyrop de Nymphéa; preſcrire une ptiſane de racine de guimauve & de nénuphar, de ſemence de lin, & de la régliſſe, dont le malade boira modérément, crainte d'augmenter la quantité de l'urine; enfin recommander une diéte très-exacte. Si malgré ces précautions, l'iſchurie ſurvient, que la veſſie ſoit exceſſivement pleine, qu'elle ſoit menacée d'atonie, d'inflammation ou de gangréne, qu'il y ait des vomiſſemens urineux, une léthargie & autres accidens funeſtes, on introduira, ſans différer, la ſonde creuſe dans la veſſie, après avoir fait une injection dans l'uréthre avec de l'huile d'amandes douces pour le lubréfier. On a ſouvent bien de la peine à faire entrer la ſonde dans un canal ſi rétreci. Il faut l'inſinuer avec légéreté, avec adreſſe & avec patience, crainte de percer l'uréthre, ou de le bleſſer. On court

moins de risque à sonder par-dessus le ventre avec une sonde à simple courbure. Quoiqu'il sorte quelques gouttes de sang, pourvu qu'on ne fasse point trop de douleur ni trop d'effort, on ne doit pas s'en effrayer, si la sonde peut parvenir jusqu'à la vessie, & que l'urine sorte, tous les accidens cessent bien vite. On ne se servira que d'une sonde percée par les deux bouts, & point œilletée à son extrémité; car s'il se trouvoit quelque chair molle ou fongueuse dans l'uréthre, elle pourroit s'engager dans les yeux de la sonde. On aura soin de laisser cette sonde dans la vessie jusqu'à ce que les symptômes soient calmés & que l'urine puisse sortir d'elle-même avec facilité.

S'il est absolument impossible de sonder le malade, & que cependant il soit dans un danger évident de perdre la vie, on ne fera point de difficulté d'introduire une sonde canelée dans l'uréthre le plus avant qu'il sera possible, de faire une incision à ce conduit avec le lithotome sur la canelure de la sonde vers son extrémité, & de faire entrer par l'ouverture une sonde droite dans la vessie, ou même d'en venir à la ponction du périnée avec le troiscars, supposé qu'il n'y ait point d'autre ressource. Il vaut mieux tenter un remède extrême capable de sauver le malade, que de l'abandonner à son malheureux sort. L'opération faite, on laissera la sonde droite

ou la canule dans la vessie jusqu'à ce que l'inflammation & les autres symptômes soient dissipés. Ensuite on détergera, on incarnera & on cicatrisera la plaie comme à l'ordinaire. Enfin on purgera plusieurs fois le malade avec une teinture de caffe & de manne dans le petit lait.

Quand la strangurie est habituelle, sans inflammation & sans tous les accidens dont nous avons parlé, la seule indication qu'on doit avoir, c'est d'élargir le passage de l'urine. Les Anciens accusant toujours les carnosités comme seule cause de cette maladie, tâchoient de les consumer par le moyen des cathérétiques qu'ils introduisoient dans l'uréthre avec des bougies. Mais ces remédes enflammoient, rongeoient & ulcéroient ce conduit, & par conséquent augmentoient le mal. Quelques-uns ont ouvert l'uréthre sur la sonde canelée pour découvrir les caroncules ou carnosités, & les détruire ou les consumer avec des remédes convenables. Bien-loin de procurer du soulagement, après la cicatrice, le conduit de l'urine se trouvoit encore plus étroit. La meilleure méthode est d'introduire dans la verge des bougies qui par leur volume & leur fermeté puissent écarter peu à peu les parois de l'uréthre, & en même tems ramollir & relâcher ses fibres. On les fait de la maniére suivante.

Prenez une toile fine de lin, coupée d'une longueur & d'une largeur convenable pour

faire des bougies plus ou moins longues, plus ou moins grosses, suivant le besoin, & qui se terminent insensiblement en cone. Trempez cette toile dans de la cire neuve fondue, ou selon quelques-uns, dans de l'emplâtre de vigo cum mercurio liquefié; ensuite roulez-la entre deux petites planches de bois bien polies & chaudes, pour en former une bougie ferme & bien serrée. Vous en ferez de différente longueur & grosseur; les plus longues seront d'environ neuf à dix pouces; les plus grosses le seront un peu plus qu'une plume à écrire; les autres seront insensiblement plus menues, ensorte que la plus déliée sera de la grosseur d'un stilet.

Pour se servir de ces bougies on commence par la plus fine, & après avoir fait uriner le malade, & oint la bougie d'huile d'amandes douces, on l'introduit doucement dans l'uréthre jusqu'aux obstacles qui y sont & même plus loin, s'il se peut; si elle pouvoit pénétrer jusqu'à la vessie, ce seroit encore mieux: mais cela n'arrive guére la premiére fois. Quand on a besoin d'uriner, on retire la bougie & on la remet après, tâchant de l'enfoncer le plus avant qu'il est possible, ce qu'on continue de faire tous les jours trois ou quatre fois, jusqu'a ce qu'elle soit parvenue jusqu'à la vessie & qu'on puisse l'ôter & la remettre librement & sans douleur. Ensuite on passe à une plus grosse,

& ainſi des autres par dégrés. Lorſqu'on eſt venu à une plus groſſe, & qu'elle peut entrer & ſortir librement, c'eſt une marque que l'uréthre eſt aſſez dilaté, & que tous les obſtacles ſont applanis. Par cette méthode on parvient peu à peu, quoique lentement, à ſurmonter la ſtrangurie habituelle la plus opiniâtre : mais quoiqu'on urine à plein canal, il ne faut pas laiſſer de continuer l'uſage des bougies tous les jours pendant quelques heures, enſuite toutes les ſemaines, & enfin tous les mois, car l'uréthre a toujours de la diſpoſition à ſe reſſerrer & ſe rétrecir dans cette maladie. On change de bougie ſuivant le beſoin.

Pluſieurs Praticiens ſe contentent de faire de petites bougies courtes auſquelles ils attachent un fil, & qu'ils introduiſent à la faveur d'une ſonde d'argent droite & creuſe, qu'ils ont auparavant fait entrer dans l'uréthre. Ils pouſſent la bougie avec un ſtilet par le canal de la ſonde juſqu'au milieu des obſtacles, & ils en emploient ſucceſſivement de plus groſſes, comme nous avons dit des grandes bougies. Quand le malade eſt obligé d'uriner, on tire la bougie avec le fil, & on la remet, ou l'on en change. Ces ſortes de bougies n'occupant qu'une partie du canal de l'uréthre ne peuvent faire qu'une dilatation inégale.

D'autres enfin conſeillent de ſe ſervir

de petites verges de plomb longues de neuf à dix pouces, paſſées dans une filiére pour les rendre cylindriques. On en prépare dix ou douze de différente groſſeur. La plus groſſe l'eſt un peu plus qu'un tuyau de plume à écrire; les autres doivent diminuer par dégrés. On les introduit comme les longues bougies & avec les mêmes précautions, commençant par la plus menue, & paſſant ſucceſſivement juſqu'à la plus groſſe. En les introduiſant, on comprime doucement le périnée, afin que la pointe de la verge, qui eſt flexible, puiſſe s'accommoder à la courbure de l'uréthre. Quoique ces verges de plomb ſoient flexibles, elles ne laiſſent pas d'être fragiles; elles peuvent ſe caſſer dans la veſſie ou dans l'uréthre par quelque mouvement ou quelque ſituation extraordinaire & imprévue. Si la pointe ſe rompoit dans la veſſie, elle pourroit, en y reſtant, ſervir de noyau à une pierre. Si la verge ſe caſſoit dans l'uréthre, il ſeroit difficile d'en faire ſortir le morceau: d'ailleurs quoique le plomb ſoit ſouple & pliant, il eſt toujours beaucoup plus dur que l'uréthre; il pourroit donc meurtrir ce canal, & l'on ne l'y ſouffriroit qu'avec peine.

§. II. *Chancres vénériens.*

Les Chancres vénériens ſont de petits ulcéres malins, calleux, bordés ordinaire-

ment d'un cercle dur & jaunâtre, qui jettent un pus séreux, verdâtre, tirant sur le jaune ou sur le gris, & qui sont causés par un virus vérolique.

Ces Ulcéres viennent le plus souvent aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, dans la bouche, ou aux lévres, quelquefois aux mammelons des nourrices.

Le virus vénérien s'engendre d'abord dans les parties naturelles de la femme par la corruption de plusieurs semences différentes qu'elle a reçues, comme il a été dit en parlant de la cause originaire de la Gonorrhée virulente. Si ce virus pénétre jusque dans la masse du sang il cause la vérole; s'il ne s'insinue que dans les lacunes des glandes du vagin, de la vulve ou du méat urinaire, il produit la Gonnorrhée; quand il ne fait que séjourner sur la tunique externe du vagin ou de la vulve, il cause des tubercules, & fait naître des Chancres; cette tunique étant lâche & spongieuse, il la pénétre & s'insinue dans les petits vaisseaux lymphatiques qui s'y distribuent; & comme il est salin & acide, il épaissit & coagule la lymphe qu'il y rencontre, & avec laquelle il se mêle. Cette lymphe coagulée arrêtant & épaississant celle qui s'y porte, augmente de volume & forme une petite tumeur qui gène & comprime les vaisseaux capillaires sanguins qui rempent autour d'elle. Le sang

ralenti dans ſon cours, s'accumule, s'échauffe, ſe raréfie & fait redoubler les ſyſtoles des petites Artéres qu'il remplit plus qu'à l'ordinaire. La lymphe épaiſſie & arrêtée, ſe trouvant échauffée par la chaleur du ſang, broyée d'ailleurs & atténuée par les battemens redoublés de ces petites artéres, elle ſe diſſout & ſe change en pus. Ses parties ſulphureuſes ſe briſent; ſes parties ſalines ſe dévelopent & ſe dégagent; elles deviennent plus âcres; elles rongent le tiſſu de la partie & font dégénérer la tumeur en petit Ulcére chancreux.

La femme infectée de ce virus le communique à l'homme dans la copulation; le gland & le prépuce dont le tiſſu eſt ſpongieux, & dont les pores ſont encore plus ouverts pendant l'érection, imbus de cette humeur virulente, en ſont facilement pénétrés. Il fait ſur eux le même effet que ſur le vagin, & produit ainſi les Chancres; & réciproquement l'homme attaqué de Chancres ou de quelqu'autre maladie vénérienne, gâte la femme avec laquelle il a commerce; c'eſt la maniére la plus ordinaire dont ce venin ſe communique d'un ſexe à l'autre.

Mais ſi une perſonne a des Chancres vénériens à la bouche, & qu'on boive après elle dans un verre où il ſera reſté un peu de ſalive virulente & purulente, le virus s'attachant aux lévres, aux gencives, à la langue, ou au palais, y pro-

duira des Chancres, comme il fait aux parties naturelles, ou si un enfant tette une nourrice gâtée, il lui en viendra à la bouche ; si la nourrice alaite un enfant gâté, quoique saine, elle en aura au mammelon.

Les Chancres peuvent aussi venir de cause interne à tous les endroits ci-dessus. En ce cas c'est un symptôme de la vérole ; ils ne se guérissent qu'avec cette maladie.

Lorsqu'on est attaqué de Chancres & de Gonorrhée virulente en même tems, ou de Chancres & de Bubon vénérien, ou que l'un survient ou succéde à l'autre, c'est ordinairement une marque de vérole. Les Chancres négligés, ou maltraités, donnent souvent cette maladie. Ceux qui attaquent le frein de la verge, sont plus dangereux que les autres ; ils pénétrent quelquefois jusqu'à l'uréthre & rongent une partie du gland. Quand les Chancres ne cédent point aux remédes convenables, c'est une preuve que le virus a gagné la masse du sang.

Pour guérir les Chancres des parties naturelles, il faut prescrire une ample boisson de ptisanne humectante & rafraîchissante, comme dans la Gonorrhée, faire prendre tous les jours six ou huit grains de panacée mercurielle, & purger toutes les semaines le malade, même plus souvent si la panacée excitoit le flux de bouche. Ceux qui sont d'un tempérament

phlegmatique peuvent ſe ſervir pour purgatif des pilules mercurielles ſuivantes.

℞ *Rhubarbe choiſie, demi-once; Trochiſques Alhandal, Diagrede, de chacun deux gros; Mercure crud revivifié du cinnabre, une once; Térébenthine de Veniſe, délayée dans un peu d'huile diſtilée de Térébenthine, une quantité ſuffiſante pour incorporer le tout & en faire une maſſe de pilules dont la doſe ſera de deux ſcrupules ou une dragme.*

Il eſt néceſſaire d'ordonner en même tems une diéte exacte, humectante & rafraîchiſſante comme dans la Gonorrhée. Si le malade ne pouvoit pas prendre de pilules, ou qu'il s'en trouvât échauffé, on le purgeroit avec une once de pulpe de caſſe, deux onces de manne & deux dragmes de ſel d'epſom ou de la Rochelle, bouillis dans dix onces de petit lait, ou de ptiſanne de feuilles de chicorée ſauvage, ou de teinture de capillaires pour deux priſes qu'on feroit prendre à une heure l'une de l'autre.

Si les Chancres étoient accompagnés d'une ïnflammation conſidérable, & d'une tenſion & gonflement des parties naturelles, on ne feroit point de difficulté de ſaigner le malade pluſieurs fois du bras, par les raiſons que nous avons alleguées dans la Gonorrhée virulente; & on y appliqueroit des cataplâmes ou des fomenta-

tions émollientes & rafraîchiſſantes qui y ſont preſcrites.

A l'égard des remédes externes, on a coutume d'y appliquer des plumaceaux chargés de ſuppuratif, dans lequel on a mêlé un peu de précipité rouge, ou de mercure doux, ou de précipité verd, ou de pierre à cautère : mais tous les corroſifs rendent ſouvent les Chancres encore plus durs & plus calleux. Il vaut mieux ſe ſervir d'un onguent Néapolitain fait avec parties égales de mercure vif & de térébenthine, ou de baume d'Arceus. Si l'on veut exciter la ſuppuration, on le mêlera avec le tiers ou la moitié de ſuppuratif. Cet onguent reſout & fond inſenſiblement toutes les calloſités. On continuera d'en mettre deux fois par jour juſqu'à ce que les Ulcéres ſoient devenus rouges, vermeils, ſans dureté & ſans calloſité. En cas qu'il ne conſumât pas aſſez les chairs fongueuſes, on pourroit mettre deſſus une poudre faite avec une partie de précipité rouge, & ſix parties d'alun brulé, & appliquer par-deſſus un plumaceau chargé de ſuppuratif. Si malgré tous ces remédes exactement adminiſtrés, ces Ulcéres ne guériſſent pas; il faut penſer à traiter au plutôt le malade de la vérole. Mais s'ils cédent, on continue la cure, en les cicatriſant comme les Ulcéres bénins. On obſervera la même méthode pour les Chancres des mammelles.

Les Chancres de la bouche demandent

aussi les mêmes remédes internes, excepté qu'il faut être circonspect sur l'usage de la panacée, & n'en donner que de petites doses; si elle excitoit le plyalisme, elle augmenteroit le mal. En même tems on se servira d'un gargarisme fait avec deux dragmes d'alun crud, une dragme de camphre dissout dans un peu d'eau-de-vie, & deux onces de sucre candi, ou de miel rosat; le tout mêlé dans une livre d'une seconde eau de chaux. Le gargarisme fait avec une décoction d'orge, d'aigremoine, de miel rosat & de quelques gouttes d'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité, est encore convenable. Si les Chancres des lévres sont placés extérieurement, on y appliquera des plumaceaux, ou un petit emplâtre d'onguent Néapolitain, mêlé d'abord avec l'onguent de la Mére pour les faire suppurer; & ensuite avec le baume d'Arceus, afin de les déterger. Enfin pour les cicatriser & achever de résoudre toute la dureté qui pourroit y être restée, on y mettra un emplâtre de *de Vigo cum mercurio*. Les remédes internes seront les mêmes que ceux qui ont été prescrits pour les Chancres des parties naturelles.

Pour terminer la cure de tous les Chancres vénériens, & dissiper par la transpiration quelques particules virulentes qui pourroient s'être communiquées à la masse du sang & de la lymphe, on mettra le malade à l'usage de la ptisane des bois sim-

ple, & par intervalles, purgative, plus ou moins forte, suivant que le sujet sera d'un tempérament plus ou moins plegmatique. Enfin le lait d'anesse ou le lait coupé le rétablira dans l'embonpoint qu'il aura perdu pendant l'usage des remédes.

§. III. *Ulcéres véroliques.*

Quoique les Ulcéres véroliques & les Chancres vénériens reconnoissent la même cause, qui est un virus vénérien, il y a cependant quelque différence entr'eux. Les premiers sont des Ulcéres plus profonds, plus étendus, plus rongeans, plus livides. Leurs bords sont plus enflés, plus durs, plus calleux; & ils peuvent naître dans toutes les parties du corps; au-lieu que les Chancres vénériens sont petits & superficiels, & qu'ils ne viennent ordinairement qu'aux parties naturelles, aux lévres, dans la bouche, au mammelon.

Les Ulcéres véroliques surviennent à la vérole, ou succédent aux Chancres, à la Gonorrhée virulente, ou au bubon vénérien mal traités & mal guéris. Il est assez ordinaire qu'un an ou deux, plus ou moins après une guérison apparente de ces maladies, le virus n'étant point détruit, se porte par la voie de la circulation aux glandes cutanées ou à quelqu'autre partie externe, avec la lymphe qui lui sert de véhicule, & que cette lymphe virulente, au-lieu de

ſe diſſiper par la tranſpiration, s'arrête à l'habitude du corps, s'y épaiſſiſſe, y faſſe des obſtructions, & forme des puſtules, des gales, des dartres ou d'autres éruptions à la peau. Si ces éruptions cutanées ne ſont point traitées méthodiquement, elles dégénerent en Ulcéres malins, rongeans, chancreux & pourriſſans. La raiſon en eſt que les parties ſalines acides du virus ſe développent & s'exaltent par leur ſéjour, par la chaleur du corps, par le battement des petites artéres qui rampent au tour, & par les oſcillations des fibres. Devenues plus corroſives, elles communiquent leur mauvaiſe qualité aux humeurs qui s'y rendent, & qui ſont elles-mêmes déja infectées de virus. Alors elles rongent & conſument la ſubſtance des parties où elles s'arrêtent, & produiſent les Ulcéres dont il s'agit.

Ces ſortes d'Ulcéres attaquent quelquefois tout le corps : mais ils viennent principalement au ſcrotum, au périnée, au fondement, aux lévres, au nez, au viſage, au front, aux oreilles, à la tête, aux bras, aux cuiſſes, au parties naturelles de la femme, aux mammelles.

Leur Diagnoſtic eſt rapporté dans l'article ſixiéme du premier Chapitre de ce livre. Ils ſont accompagnés d'une douleur & d'une démangeaiſon tres-incommodes, qui augmentent quand la nuit approche.

Prognoſtic. Les Ulcéres véroliques né-

gligés ou mal traités, font quelquefois de ſi grands progrès, qu'ils deviennent affreux. Ceux du ſcrotum qui ſuccédent à une Gonorrhée violente & invétérée, deviennent ſouvent fiſtuleux, & ont communication avec l'uréthre, tout le ſcrotum s'enfle, s'endurcit & ſe perce en cent endroits. Lorſque le malade urine, l'eau ſort par tous ces trous comme d'un arroſoir. Ceux du périnée peuvent auſſi pénétrer juſqu'à l'uréthre. Au fondement, ils cauſent ſouvent la fiſtule. Ceux des lévres & du viſage ſe changent quelquefois en Ulcéres phagédéniques & cancéreux. On a vu ceux du nez en ronger & conſumer les ailes, les cartilages, & même les os, & cauſer une grande difformité. Quand ils ſont internes; ils dégénérent en ozœne, qui eſt un Ulcére ſordide, putride, d'une odeur également inſupportable aux malades qu'aux aſſiſtans. L'odorat en eſt détruit, il s'y forme une croute qui bouche les narines, empêche la reſpiration & change la voix. Si cette croute tombe, il ſurvient quelquefois une hémorragie, ou il en peut naître quelque polype. Ceux qui attaquent le dedans de la bouche, rongent ſouvent le palais, la luette, les côtés de la langue, les gencives. Les Ulcéres véroliques des bras, & des jambes, carient ſouvent les os, ſont accompagnés d'exoſtoſes & ſuivis d'ankyloſes. Aux mammelles & aux parties naturelles des femmes, ils deviennent aiſément fiſtu-

leux. Ceux qui s'engendrent dans le vagin & dans la matrice, font ordinairement précédés ou accompagnés de tumeurs skirrheufes, & dégénerent le plus fouvent en cancers incurables. Les Ulcéres véroliques qui ne pénétrent guére au-delà des tégumens, peuvent recevoir guérifon : mais quand ils font invétérés, & qu'ils ont fait les progrès dont on vient de parler, ils ne fe guériffent qu'avec la vérole qui les caufe ou les fomente.

Cure. Pour parvenir à la guérifon des Ulcéres véroliques qui ne font pas encore trop invétérés, il faut prefcrire une diéte humectante, délayante & rafraichiffante comme dans la Gonorrhée virulente. Saigner plufieurs fois le malade, le purger avec les pilules mercurielles ou avec quelqu'autre médecine, à laquelle on joindra les antiveneriens, & le baigner dix, quinze ou vingt jours. Pendant tout ce temslà, on panfera les Ulcéres avec l'onguent Néapolitain feul ou mêlé avec un tiers de baume d'Arceus, évitant les cathérétiques qui endurciffent encore davantage les chairs & les callofités. *Voyez* la cure des chancres vénériens. Après les bains, on prefcrira la panacée à la dofe de fix, huit ou dix grains fuivant l'âge, les forces & le tempérament du malade ; & on le purgera fouvent, comme il a été dit dans la cure de la Gonorrhée, tant pour évacuer le virus, que pour prévenir ou arrêter le

flux de bouche. S'il ne peut pas ſupporter l'effet de la panacée, ni des autres remédes mercuriels pris intérieurement, on peut lui adminiſtrer les frictions par extinction, c'eſt-à-dire, ménagées de maniére qu'elles éteignent inſenſiblement le virus ſans cauſer la ſalivation, obſervant les précautions raportées dans les articles précédens. On continuera la panacée ou les frictions mercurielles & les purgations juſqu'à ce que les Ulcéres ſoient devenus rouges, vermeils, ſans dureté, ſans calloſité, & ſans malignité. Alors on achevera de les guérir comme les Ulcéres bénins; & pour détruire entiérement le virus qui pourroit être reſté dans la maſſe des humeurs, on ordonnera la priſane des bois pendant huit ou dix jours. Enfin l'on rétablira le malade par l'uſage du lait d'aneſſe. Si les Ulcéres ne cédent point à tous ces remédes, on le traitera dans toutes les régles qu'exige la groſſe vérole.

A l'égard des Ulcéres du périnée qui pénétrent dans l'uréthre, & qui ſont devenus fiſtuleux & calleux, il faut ouvrir ce canal en cet endroit ſuivant ſa longueur à la faveur d'une ſonde canelée, découvrir les ſinus qu'il peut y avoir, & ſcarifier les calloſités pour les faire ſuppurer en y appliquant l'onguent Néapolitain mêlé avec un tiers d'onguent de la Mére ou de Baſilic, ou le digeſtif ordinaire auquel on ajoutera un peu d'Ægyptiac ou d'aloës, ou

de teinture de myrthe, ou d'onguent de Styrax. Si l'on craint la gangréne, on laiſſera en même tems une ſonde creuſe dans la veſſie, afin de faciliter le cours de l'urine par l'uréthre, & de mettre l'Ulcére à couvert de l'acrimonie de ſon ſel ammoniacal. On ôtera la ſonde, quand les lévres internes de l'Ulcére ſeront réunies.

Les Ulcéres du fondement accompagnés de fiſtule, demandent l'opération qui convient à cette maladie, avec les précautions qu'exigent les Ulcéres fomentés par un virus vénérien.

Pour l'Ulcére des narines, outre les remédes internes ci-deſſus preſcrits, on ſe ſervira du baume ſuivant, décrit dans Muſitan.

℞ *Yeux d'écreviſſes, ſperme de baleine, de chacun une dragme; cinnabre naturel, dix-huit grains; ſucre de Saturne, quinze grains; camphre, neuf grains; baume du Perou, ſuffiſante quantité pour incorporer le tout.* On en frotera ſouvent le dedans des narines. Ou

℞ *Eau de plantain & de ſureau, de chacune demi-once; miel roſat, ſix dragmes; eſprit de vin rectifié, trois dragmes; mercure doux, ſept ou huit grains; trempez-y un linge & l'introduiſez dans les narines.*

Cet Auteur recommande auſſi le parfum fait avec l'encens & la gomme animée , de chacune deux dragmes ; cinnabre , une dragme , dont on fait une poudre qu'on jette ſur les charbons ardens pour en recevoir la fumée par un entonnoir.

A l'égard des Ulcéres de la bouche , *Voyez* la cure des Chancres. Sils ſont conſidérables , la Cure générale de la vérole eſt la plus ſure , ainſi que pour les Ulcéres accompagnés de carie , d'exoſtoſes & d'ankyloſes.

Les Ulcéres véroliques du vagin qui accompagnent ou qui dépendent de la vérole , ne ſe guériſſent qu'en faiſant paſſer les malades par le grand reméde. Quand le virus eſt détruit par ce moyen-là , on y fait des injections d'une décoction de roſes rouges , de racine de juſquiame , d'ariſtoloche avec du miel roſat , pour déterger les Ulcéres. Enſuite on y injecte de l'eau d'orge avec moitié eau de chaux & de la thutie en poudre pour les deſſécher. Ceux de la cavité de la matrice ſe traiteront de même : mais on les guérit rarement. Les humeurs dont ce viſcére eſt toujours abreuvé , les empêchent de ſe deſſécher & de ſe cicatriſer. Ceux qui ſont dégénérés en cancers ſont abſolument incurables. On ne peut ordonner qu'un régime humectant & adouciſſant , & quelques injections anodines faites avec une décoction ou des eaux diſtillées de Morel-

le, de jusquiame, de persicaire, ou autres semblables, battues avec de l'huile d'œufs ou de l'huile de térébenthine adoucie par plusieurs distillations avec de l'eau. Les bouillons d'écrevisses avec le veau, altérés de laitue, de pourpier, de bourrache, de buglose & de chicorée sauvage, les opiates absorbantes faites avec les yeux d'écrevisses, le corail, le succin blanc, le diaphorétique minéral, de chacun six grains; Laudanum, demi grain ou un grain, le tout incorporé dans quelques gouttes de syrop de capillaires pour un seul bol soir & matin, l'usage du lait d'anesse, & même pour toute nourriture celui de vache, si le malade pouvoit le diriger, tous ces remédes, dis-je, sont convenables pour une cure palliative.

ARTICLE II.

Des Ulcéres scorbutiques.

LEs Ulcéres scorbutiques sont livides, violets, bleuâtres, souvent garnis de points blancs comme de la graisse ou du lard; ils jettent un pus visqueux, bourbeux, sanguinolent, de mauvaise couleur & de mauvaise odeur. Leur circonférence & les bords sont enflés, durs & livides.

Ces Ulcéres sont ordinairement accom-

pagnés de taches rouges, purpurines, ſemblables à des morſures de puces, de vergetures rouges, ou d'eſpéces d'ecchymoſes aſſez étendues, brunes, plombées violettes, dures & douloureuſes, principalement aux bras, aux mains, aux cuiſſes, aux jambes; ou de gales & d'autres éruptions dures & livides, à la peau. On a ſouvent les muſcles dans des contráctions convulſives. On ſent des douleurs vagues, quelquefois fixes dans les membres, qui empêchent de les remuer, les gencives ſont gonflées, livides, fongueuſes, ſaignantes, ulcérées. Ces Ulcéres attaquent toutes les parties du corps, mais particuliérement les membres. On les confond ſouvent avec les Ulcéres véroliques. *Voyez*-en le Diagnoſtic dans l'Article ſixiéme du premier Chapitre de ce livre.

Les Ulcéres ſcorbutiques ne ſont pas moins opiniâtres & moins difficiles à guérir que les véroliques. On n'en peut même guére venir à bout qu'en guériſſant le ſcorbut qui les fomente.

Il faut donc mettre d'abord le malade à l'uſage des remédes ſpécifiques qui conviennent à cette maladie. On commencera par une ſaignée ou deux, ſi l'on s'apperçoit que les vaiſſeaux ſanguins ſoient trop pleins. Enſuite on le purgera avec l'infuſion de deux dragmes de follicules de ſenné, d'une dragme de rhubarbe & d'une demi-dragme de ſel de tartre, ou de tartre

tre martial soluble dans une décoction de feuilles de chicorée sauvage, y faisant fondre une once de manne, & mêlant à la colature une once de syrop de fleurs de pécher, ou dans une infusion de deux dragmes de senné, faites fondre une once & demie de manne, & demi-dragme de sel végétal, & délayez dans la colature demi-once de confection Hamech. Après la purgation, on prescrira les bouillons antiscorbutiques suivans.

℞ *Racines de patience, d'aunée & de bruscus, de chacune demi-once. Faites-les bouillir avec demi-livre de rouelle de veau, ou un collet de mouton, dans trois chopines d'eau, réduites à la moitié; ajoutez-y des feuilles de chicorée sauvage, de scolopendre, de capillaires, & sur la fin des feuilles de cerfeuil, d'alleluya, de cresson, de cochléaria & de beccabunga de chacune une poignée.* Passez le bouillon, divisez-le en deux, & faites en prendre un le matin à jeun, l'autre l'après-midi entre les repas pendant douze jours, mêlant dans chacun, en le donnant, un scrupule de tartre martial soluble; ou trois ou quatre grains de sel de mars de riviére, & purgeant le malade au milieu & à la fin, comme ci-dessus.

On peut substituer à ces bouillons la de-

coction antiſcorbutique de la Pharmacopée de Paris. La voici.

℞ *Racines de chiendent, de bardane & de patience, de chacune une once; régliſſe ratiſſée & contuſe, deux dragmes. Faites-les bouillir dans cinq livres d'eau commune réduites à quatre. Alors ajoutez à la décoction racine de raifort ſauvage rapée, une once. Peu de tems après retirez le vaiſſeau du feu & y jettez feuilles coupées de beccabunga, de creſſon, & de cochléaria, de chacune une poignée; bouchez-le exactement, juſqu'à ce que la liqueur ſoit réfroidie; enſuite paſſez-la; mêlez-y le ſuc d'un citron exprimé, jettez-y même le citron coupé par morceaux, & gardez la décoction pour l'uſage.*

Le malade boira un verre de cette décoction, toutes les quatre heures.

Après l'uſage des bouillons, ou de la décoction antiſcorbutique, on fera prendre l'opiâte ſuivante, pendant quinze jours.

℞ *Limaille d'acier préparée à la roſée & porphyriſée, demi-once; ſenné mondé, rhubarbe, de chacun trois dragmes; extrait d'ellebore noir, extrait de geniévre, ſel de tamariſc, de chacun deux dragmes; curcuma, cortex Win-*

teranus, gomme laque, de chacun une dragme; ſyrop de limons, ſuffiſante quantité. On réduit en poudre ſubtile ce qui doit l'être, & on incorpore le tout avec le ſyrop. La doſe en eſt d'une dragme, tous les jours le matin à jeun.

Pendant tout ce tems-là, on fera manger en ſalade aux repas du creſſon de fontaine ou de jardin, du cochléaria, du beccabunga & des fleurs de capucine; ou il uſera pour boiſſon ordinaire, d'une ptiſane faite avec deux onces de racine de raifort ſauvage rapée, trois dragmes de régliſſe, infuſées dans cinq livres d'eau, paſſant la ptiſane avec expreſſion. Au défaut des plantes antiſcorbutiques, on peut mêler dans chaque bouillon en le prenant, une dragme ou deux d'eſprit de cochléaria.

Si le malade étoit échauffé par les remédes, ou épuiſé & deſſéché par la maladie, on lui feroit prendre une chopine de petit lait deux fois par jour entre les repas, avec une once de ſyrop antiſcorbutique de la Pharmacopée de Paris, ou même le lait édulcoré avec ce ſyrop.

On entretiendra le ventre libre par le moyen des lavemens faits avec des herbes émollientes, auſquelles on ajoutera le creſſon, le cochléaria, le beccabunga & l'alleluya, & on y mêlera deux ou trois onces de miel violat ou de Nénuphar.

Mais il faut ſur toutes choſes que le ma-

lade obſerve un régime convenable, qu'il ſe prive de viandes noires, ſalées, fumées, & de tous les alimens difficiles à digérer; & comme cette maladie eſt très-opiniâtre & très-inégale, & qu'on retombe dans le tems qu'on ſe croit mieux, il eſt à propos de réitérer les antiſcorbutiques ci-deſſus marqués, & de revenir aux adouciſſans, tels que les bouillons preſcrits en premier lieu, le petit lait & le lait, auſſitôt que le ſang commence à s'échauffer.

Par cette méthode on peut parvenir à détruire le virus ſcorbutique & à rendre les Ulcéres plus traitables. Mais parce qu'avant l'effet des remédes, ils ſont ordinairement ſecs & ſordides, que les chairs ſont endurcies, que les vaiſſeaux ſont génés dans toute la circonférence, que les liquides y abordent difficilement & y circulent avec peine, que par conſéquent la partie devient enflée & livide, & pourroit dans la ſuite tomber dans une eſpéce de gangréne ſéche; il faut d'abord ramollir & faire ſuppurer ces ſortes d'Ulcéres, par le moyen de quelque onguent convenable; par exemple, par l'onguent d'Althéa, le baume de Styrax & l'onguent de la Mére mêlés enſemble. Enſuite on y ajoutera le mondificatif d'Ache, ou le baume verd, ou l'onguent Apoſtolorum, au-lieu de celui de la mére, pour déterger; & afin de ramollir & relâcher la peau qui eſt livide, dure & comme calleuſe autour des Ulcé-

res, on y appliquera un cataplâme fait avec les racines d'Althéa, & de lis blanc; les feuilles d'Althéa, de branc-urſine & de violier; les fleurs de cammomille, de mélilot & de ſureau, & la farine de lin; le tout cuit ſelon l'art dans ſuffiſante quantité d'eau, pilé dans un mortier de marbre, & paſſé par le tamis de crin. Pour diſſiper les ecchymoſes, on peut ſe ſervir de la fomentation ſuivante.

℞ *Feuilles & fleurs de romarin, d'abſinthe, de lavande, de thin & de ſauge; fleurs de camomille, d'hypericum, de mélilot & de ſureau, de chacune une poignée; racine de raifort ſauvage rapée, deux onces; faites-les infuſer & bouillir doucement dans trois chopines de vin rouge, réduites à une pinte, le vaiſſeau étant bien couvert, ajoutez-y ſur la fin des feuilles de creſſon de jardin, de cochléaria, de berle & de beccabunga, de chacune une poignée. Paſſez la décoction & y mélez de l'eſprit de vin camphré & de l'eſprit de cochléaria, de chacun deux onces. Fomentez-en les ecchymoſes chaudement pluſieurs fois le jour, & y appliquez des linges trempés dans la liqueur, ce qui eſt une eſpéce d'embrocation.*

Si malgré ces remédes tant internes

qu'externes, la partie étoit toujous livide & menacée de gangréne, on y appliqueroit un liniment fait avec parties égales d'huile de térébenthine & de ſavon noir. En cas que la gangréne y ſurvint, on feroit des ſcarifications juſqu'au vif, & on y mettroit ce liniment auquel on ajouteroit un quart d'eſprit de cochléaria & un demi-quart d'eſprit volatil de ſel ammoniac, ou d'eſprit volatil aromatique huileux, & par-deſſus le tout, le baume de Styrax.

A l'égard des gencives gonflées, livides, fongueuſes & ſaignantes, on ſe gargariſera la bouche avec de la teinture de gomme lâque & de l'eſprit de cochléaria, mêlés enſemble en égale partie; ou avec une décoction d'une dragme d'ambre jaune pulvériſé; de trois pincées de feuilles & fleurs de romarin, & d'un ſcrupule d'alun de roche, bouillis dans ſeize onces de vin rouge réduites à douze, ajoutant à la colature, deux onces d'eſprits de cochléaria. Si les gencives ſont ulcérées, on les mondifiera avec le gargariſme ſuivant.

℞. *Racines d'Ariſtoloche ronde & de gentiane, de chacune une once; cortex Winteranus, demi-once; ſommités d'hypericum & roſes rouges, de chacune deux pincées. Faites-les bouillir dans une pinte de vin ou d'eau de chaux réduite à trois demi-ſetiers. Ajoutez à la colature de l'eau-de-vie camphrée,*

deux onces ; eau de canelle, une once ; ſel ammoniac, une dragme ; miel roſat, une once & demie. On ſe gargariſera ſouvent de cette liqueur, & d'abord qu'on ſe ſera gargariſé, on ſe lavera la bouche avec de bon eſprit de vin & de l'eſprit de cochléaria : après cela, on tiendra dans la bouche gros comme une noiſette de l'opiâte ſuivante.

℞ *Gomme lâque, poudre d'écreviſſes, de chacune demi-once ; corail préparé, ſang de dragon, roſes rouges en poudre, de chacune une dragme & demie ; ammoniac, une dragme : incorporez le tout dans ſuffiſante quantité de ſyrop antiſcorbutique.*

Si les gencives étoient non-ſeulement ulcérées, mais auſſi très-gonflées, très-fongueuſes & livides, il faudroit couper les chairs fongueuſes avec la pointe des ciſeaux ou la lancette, les laiſſer ſaigner quelque tems & faire gargariſer la bouche avec une décoction aſtringente faite comme il ſuit.

℞ *Ecorce de grenade concaſſée, demi-once Sumach, balauſtes, de chacun trois dragmes ; roſes rouges, deux dragmes ; alun de roche, un ſcrupule ; vitriol verd, demi-ſcrupule. Faites bouillir*

doucement le tout dans ſeize onses de vin rouge, reduites à douze.

Le malade ſe lavera bien la bouche avec ce gargariſme, & prendra garde d'en avaler. Mais pour empêcher le grogrès de la corruption, on ſe ſervira de la mixtion ſuivante.

℞. *Eau antiſcorbutique de la Pharmacopée de Paris, une once : eſprit ardent de cochléaria, demi once ; teinture de gomme lâque, eau ſpiritueuſe de canelle, de chacune deux dragmes ; camphre, un ſcrupule ; mêlez.*

Prenez pluſieurs petits bâtons garnis au bout d'un linge fin bien blanc, lié avec un fil. Trempez ce bout dans la mixtion ci-deſſus, & en frottez bien les gencives & tous les endroits livides & mortifiés, ayant ſoin de changer de bâton auſſitôt qu'il ſera ſale, & de ne le point tremper deux fois dans la liqueur. On continuera de nettoyer ainſi la bouche pluſieurs fois le jour, juſqu'à ce que les gencives ſoient fermes & vermeilles. Pendant l'opération, on fera cracher le malade de tems en tems dans une cuvette où l'on aura mis de l'eau fraîche & de l'eau de fleurs d'oranges pour corriger l'exhalaiſon & la mauvaiſe odeur des crachats.

Il faut obſerver que ſi ceux qui ſont at-

taqués du ſcorbut, ont la commodité de prendre pendant huit ou dix jours les bains d'eaux thermales, tous les remédes ci-deſſus preſcrits réuſſiront encore mieux. On peut à ces eaux en ſubſtituer d'artificielles, en mettant dans chaque bain d'eau commune une livre de ſoufre & deux onces de ſel de tartre mêlés enſemble & bouillis dans une chaudronnée d'eau qu'on ajoute au bain pour l'échauffer. Si l'on manquoit d'eaux thermales naturelles ou artificielles, il faudroit ſe ſervir du bain domeſtique d'eau ſimple.

Quand le virus des Ulcéres ſcorbutiques eſt détruit, on les mondifie, on les incarne & on les cicatriſe comme les Ulcéres bénins. *Voyez* la Cure générale des Ulcéres à l'Article huit du premier Chapitre de ce livre, & le Chapitre ſecond des Ulcéres bénins.

ARTICLE III.

Des Ulcéres ſcrophuleux.

LEs Ulcéres ſcrophuleux ſont malins, durs, gonflés, ſanieux, ordinairement ſinueux & calleux. Ils rendent une ſanie verte, jaune, livide, noirâtre, cendrée, ſanguinolente, & ſurviennent aux écrouelles, ou les accompagnent.

Ces Ulcéres attaquent ordinairement les glandes conglobées du col, de la gorge, des aiſſelles, des aines, &c. & les jointures. Ils ſuccédent à des tumeurs dures, skirrheuſes, froides & indolentes dans le commencement; mais qui s'enflamment & s'abſcédent dans la ſuite par le battement & la chaleur des artéres voiſines, & par le mouvement inteſtin qui s'excite dans l'humeur qui s'y eſt arrêtée.

Les Ulcéres ſcrophuleux ſont ordinairement fomentés par un virus vérolique ancien, dégénéré de ſon premier caractére, & qui eſt la cauſe primitive des écrouelles malignes. Ce virus étant un ſalé acide & très-propre à épaiſſir & coaguler la lymphe qui paſſe par les glandes conglobées ou qui arroſe les Articles. Auſſi obſerve-t'on que ceux qui ont eu des maladies vénériennes, ſont ordinairement des enfans ſcrophuleux; & ſi cette maladie eſt ſi familiére chez les Eſpagnols, ce n'eſt vraiſemblablement que parce que la vérole y eſt ſouvent héréditaire, à cauſe que ſes ſymptômes ſont ſi légers dans ce climat, qu'ils négligent de s'en faire guérir.

Le Diagnoſtic des Ulcéres ſcrophuleux eſt établi dans l'Article ſixiéme du premier Chapitre de ce livre, & dans notre livre des Tumeurs, Chapitre quatriéme, Article deuxiéme, où nous avons donné une diſſertation fort ample ſur cette maladie.

Prognostic. Les Ulcéres qui surviennent à des écrouelles, que quelques-uns appellent *Bénignes*, c'est-à-dire, à des tumeurs qui occupent des glandes conglobées, & qui sont superficielles, unies, peu dures, mobiles & sans adhérence, se guérissent assez souvent par des remédes convenables. Mais ceux qui se forment dans des tumeurs dures, inégales, adhérentes; qui sont sinueux, calleux, fistuleux; qui attaquent les jointures, les tendons, les ligamens; qui sont acompagnés de gonflement dans les os & de carie; ceux ausquels la fiévre lente se joint, ou qui dépendent des écrouelles héréditaires, tous ces Ulcéres dis-je, sont très-longs & très-difficiles à guérir; ils sont ordinairement le fleau des malades & l'opprobre des Médecins & des Chirurgiens. Quand on parvient à les guérir dans un endroit, ils renaissent avec plus de fureur dans un autre. Les Ulcéres scrophuleux accompagnés d'écrouelles abscédées dans le mésentére, (viscére très-sujet à cette maladie,) ou dans quelqu'autre partie interne, sont incurables.

Cure. On ne peut guére parvenir à la guérison des Ulcéres scrophuleux qu'en guérissant les écrouelles qui les fomentent: nous avons donné dans le livre des Tumeurs, Chapitre cinquiéme, Article deuxiéme, la maniére de traiter cette maladie. On commence par la saignée plusieurs fois réitérée. Si le malade est pléthorique,

la circulation des humeurs en devient plus libre & le reſſort des vaiſſeaux ſe rétablit mieux. Enſuite on le purge, on le met à l'uſage des bouillons apéritifs & martiaux, pendant quinze jours, le purgeant encore au milieu & à la fin ; en même-tems on lui fait prendre les bains domeſtiques.

Après cette préparation la panacée mercurielle, ou l'æthiops minéral font la baſe de la cure. On les ordonne ſeuls ou mêlés avec quelques médicamens convenables à cette maladie, comme la poudre de vipéres, de cloportes, les yeux d'écreviſſes, la pierre d'éponge calcinée, la corne de cerf préparé philoſophiquement, le diaphorétique minéral, l'antihectique de Poterius, les préparations de mars ou autres ſemblables abſorbans & apéritifs. L'effet de l'æthiops minéral & de la panacée eſt fort lent, on eſt obligé d'en continuer l'uſage des années entiéres, parce que cette maladie eſt très-rebelle, & qu'on ne donne pas ces remédes à une doſe capable d'exciter le flux de bouche. Par exemple, on fait prendre le matin à jeun & le ſoir en ſe couchant dix ou onze grains d'æthiops minéral dans quelque conſerve, augmentant peu à peu la doſe juſqu'à un ſcrupule ou demi-dragme, & la diminuant inſenſiblement quand on veut la ceſſer ; ou ſix, huit ou dix grains de panacée, incorporée auſſi dans quelque ſyrop ou conſerve ;

& l'on purge le malade toutes les ſemaines, ou même plutôt, ſi le phtyaliſme ſe déclaroit. Comme la plupart des écrouelleux ſont d'un tempérament phlégmatique, on joint fort utilement à chaque doſe d'æthiops minéral ou de panacée, ſix ou huit grains de poudre de vipéres, & autant de poudre de cloportes. Pour les filles qui ne ſont pas reglées & qui ſont en âge de l'être, ou qui ont une ſuppreſſion de menſtrues, on ajoute fort à propos ſix ou huit grains de limaille d'acier préparée, ou de ſafran de mars apéritif, ou de poudre d'arum compoſée, ou de poudre d'acier de la Pharmacopée de Paris, & autant de tartre martial ſoluble. On peut auſſi preſcrire l'æthiops minéral, ou la panacée en opiâte apéritive & purgative de la maniére ſuivante.

℞ *Panacée mercurielle, deux dragmes; poudre d'arum compoſée, une dragme; poudre de vipéres, cloportes préparés, os de ſéche, éponge calcinée, diaphorétique minéral, pilules fétides majeures, de chacun demi-dragme; diagréde, un ſcrupule; réſine de jalap, gomme gutte, de chacune demi-ſcrupule; ſel de la Rochelle, deux dragmes; ſyrop des cinq racines, ſuffiſante quantité pour incorporer le tout, & le réduire en opiâte.*

La dose sera de demi-dragme le matin à jeun, la diminuant ou l'augmentant suivant qu'elle fera faire plus ou moins de deux ou trois selles. Si on employoit dans la composition l'æthiops minéral au-lieu de la panacée, on en mettroit demi-once, à cause qu'il contient moins de mercure. Si cette opiâte échauffoit ou fatiguoit le malade, au bout de huit jours il se reposeroit une semaine pour le reprendre après, & en continuer ainsi l'usage. Dans les intervalles on lui feroit prendre la panacée seule ou l'æthiops minéral; & si dans la suite il se trouvoit encore échauffé & exténué, on le mettroit pendant dix ou douze jours à l'usage du petit lait chalibé, ou des bouillons apéritifs & rafraîchissans, ensuite aux bouillons de vipéres pendant quinze jours; enfin aux eaux minérales ferrugineuses, pour revenir après cela aux remédes antiscrophuleux prescrits; car il faut insister long-tems sur ces remédes pour dompter le virus des écrouelles. On joindra à tous ces remédes un régime exact & convenable; on défendra les eaux crues & tous les alimens difficiles à digerer, ou capables d'échauffer le sang, d'augmenter l'acrimonie des humeurs, ou d'épaissir la lymphe; l'on prescrira pour boisson ordinaire, une ptisane de racine de petite scrophulaire; ou une legére teinture d'esquire ou de salsepareille, dans chaque verre de laquelle on trempera deux ou trois fois une boule de mars.

A l'égard des enfans on proportionnera la doſe des remédes à leur âge. Il ſuffira de donner à ceux qui ſont à la mammelle deux grains de panacée, ou ſix grains d'æthiops minéral dans leur bouillie, & les purger avec quelques grains de rhubarbe & de jalap, ou avec le ſyrop de chicorée composé.

Si tous ces remédes produiſent leur effet, les Ulcéres ſeront beaucoup plus faciles à guérir. Pour panſer ces ſortes d'Ulcéres l'onguent Néapolitain mêlé avec partie égale de baume d'Arceus eſt fort convenable: il fond & détruit peu à peu les callosités à raiſon du mercure qu'il contient, remméde très-propre à atténuer & à réſoudre la lymphe épaiſſie qui les cauſe. Si les Ulcéres occupent des glandes conglobées qui ne ſoient pas encore détruites par la ſuppuration lorſqu'elles ſe ſont abſcédées, il faut les conſumer entiérement juſqu'à la racine ou à leur pédicule; il renouvelleroit toujours la tumeur, ſi on ne le détruiſoit pas. On y peut réuſſir en y appliquant l'onguent ci-deſſus, auquel on aura mêlé un peu de pierre à cautére; ou en touchant la glande endurcie & la calloſité avec la pierre infernale; ou en mettant deſſus des trochiſques eſcarotiques fait avec une partie d'opium ſéché ſur une lame de fer, & deux parties de ſublimé corroſif incorporées dans ſuffiſante quantité de mucilage de gomme Adraganth; ils agiſſent ſans

douleur. Lorſque les Ulcéres ſont ſinueux, il faut ouvrir les ſinus avec des ciſeaux ou un biſtouri à la faveur d'une ſonde canelée, pour les pouvoir panſer à plat. Quand toutes les chairs endurcies ſont tombées, & que la calloſité eſt détruite, on déterge les Ulcéres avec le mondificatif d'Ache ou le baume verd. S'ils ſont trop humides, on peut les deſſécher avec l'onguent Pompholyx dans lequel on aura mêlé un peu d'æthiops minéral.

Suppoſé que les Ulcéres ſcrophuleux ſoient accompagnés de carie, il eſt néceſſaire de découvrir l'os par des inciſions convenables, & d'y appliquer le bouton de feu, qui eſt le reméde le plus ſpécifique. Après l'exfoliation, ſi la carie ſubſiſte, on réitére l'application du cautére actuel & on panſe l'Ulcére avec le digeſtif ſimple. Quand il y a des calloſités, on ajoute au digeſtif un peu de pierre à cautére, ou on les touche avec la pierre infernale. Si le malade ne veut ſouffrir ni l'inciſion, ni l'application du bouton de feu, on peut faire couler ſur l'os carié, par le moyen d'une canule, de l'eſſence de géroſle & de ſcordium, dans laquelle on aura mêlé un peu d'euphorbe en poudre : mais on a bien de la peine à réuſſir par cette méthode.

ARTICLE IV.

Des Ulcéres chancreux, cancéreux, ou carcinomateux, & du Cancer ulcéré.

LEs Ulcéres chancreux, cancéreux, ou carcinomateux sont tous de même nature. On leur a donné ces différens noms par analogie à l'Ecrevisse appellé en latin *Cancer*, en grec καρκῖνος, parce que ces Ulcéres, ainsi que le Cancer, ont à leur circonférence, particuliérement aux mammelles, des veines gonflées & variqueuses, semblables aux pattes d'une Ecrevisse, ou qu'ils ont une couleur livide & cendrée comme cet animal, & qu'ils s'attachent à la partie qu'ils occupent, avec la même opiniâtreté qu'une Ecrevisse tient ce qu'elle embrasse avec ses pinces.

Ces Ulcéres sont très-malins; leur superficie est inégale, livide ou noirâtre. Leurs bords sont épais, calleux, renversés souvent horribles à voir. Ils jettent une grande quantité de pus, quelquefois sordide, quelquefois sanieux, roussâtre, jaunâtre, livide, cendrée, ou sanguinolent, d'une puanteur cadavereuse & insupportable. Comme ils sont très-rongeants, ce qui a donné lieu aux Grecs de les appeller *Phagédéniens*, ils rongent souvent les vaisseaux sanguins & causent des hémorra-

gies conſidérables. La douleur qui les accompagne eſt piquante, brulante & exceſſive.

Les Ulcéres chancreux ſurviennent quelquefois aux Plaies & aux Ulcéres invétérés & mal panſés, dans leſquels il s'eſt engendrés des chairs fongueuſes & des calloſités qu'on a voulu conſumer par de violens eſcarotiques compoſés de ſels acides, corroſifs minéraux qui les ont endurcis & rendus carcinomateux. Ils ſuccédent auſſi fort ſouvent au Cancer occulte qui s'eſt ulcéré de lui-même, ou par une application imprudente de remédes réſolutifs & peptiques.

Le Cancer occulte eſt une tumeur skirreuſe, ronde, dure, inégale, livide, noirâtre, ou plombée ordinairement, entourée de vaiſſeaux gonflés, tortux, variqueux, qui eſt douloureuſe ou qui le devient dans la ſuite, qui ſe manifeſte dans ſon commencement ſous la forme d'une petite glande preſque indolente, groſſe comme un pois ou comme une noiſette, qui ne change point d'abord la couleur de la peau, & qui demeure quelquefois en cet état pluſieurs années ſans faire aucun progrès : mais quand l'humeur maligne qui la cauſe vient à s'échauffer & à s'exalter par la chaleur du ſang & par le battement des artéres voiſines, cette tumeur groſſit conſidérablement en peu de tems, cauſe de vives douleurs avec pulſation, s'abſcéde

enfin, & l'humeur qu'elle contient devient si âcre, qu'elle ronge la substance de la partie qui la tient renfermée, & fait dégénérer le Cancer occulte en Cancer manifeste ou ulcéré. Alors il s'éléve souvent des parois de l'Ulcére des chairs fongueuses, en maniere de champignons seuls ou entassés les uns sur les autres; ou quelquefois les chairs voisines en sont tellement consumées, que les os en sont découverts & même cariés.

Le Cancer attaque principalement les parties lâches, molles & fongueuses. C'est pourquoi Galien, liv. 2. à Glaucon, chap. 10. dit que les tumeurs chancreuses ont coûtume de venir à toutes les parties du corps, mais sur-tout aux mammelles des femmes, dont les menstrues sont supprimés; aussi y sont-elles plus sujettes que les hommes. Corn. Celse, liv. 5. chap. 28. dit que ce mal attaque principalement les parties supérieures, comme la face, les narines, les oreilles, les lévres, les mammelles des femmes, &c. mais on en a vu aux jambes & aux cuisses.

La cause prochaine du Cancer, & de l'Ulcére qui y survient, est une lymphe épaissie, saline, acide & austére, qui s'arrêtant dans quelque glande y forme d'abord une tumeur skirrheuse. Ensuite cette lymphe devenant plus âcre par son séjour, son mouvement & sa dissolution, ronge & ulcére la glande & la peau qui la renfermoient.

Les causes antécédentes, tant des Ulcéres chancreux que du Cancer, sont le tempérament mélancholique, l'abus ou le vice des six choses non-naturelles, la suppression de quelque évacuation ordinaire, comme celle des menstrues, des hémorrhoïdes. Les causes externes sont les coups, les chutes, les compressions; l'application des remédes astringens, répercussifs, résolutifs qui épaississent & coagulent les humeurs; les topiques salins, acides & corrosifs tirés des minéraux qui endurcissent les chairs, & qui communiquent leur caractére aux liquides qui les arrosent.

Le Diagnostic du Cancer & des Ulcéres chancreux est manifeste par leur définition & leur description. *Voyez* aussi l'Article sixiéme du premier chapitre de ce livre, & notre livre des Tumeurs, Chap. 4. Art. 1.

Prognostic. Les Ulcéres chancreux & le Cancer ulcéré sont très-difficiles à guérir. La mauvaise disposition du sang & des autres humeurs les rend presque toujours incurables; & souvent les remédes tant internes qu'externes les irritent plutôt qu'ils ne les guérissent. Ce seroit cependant blesser la charité, que d'abandonner ceux qui ont le malheur d'être attaqués de ces maladies; outre qu'on a quelques exemples de guérisons, il faut du moins tâcher de les soulager si l'on ne peut pas réussir à les guérir. Le Cancer & les Ulcéres chan-

creux internes ſont ordinairement mortels. Ceux du viſage n'admettent preſque jamais de guériſon; les Anciens les appelloient *Noli me tangere*, ne me touchez pas; parce qu'il ſemble que les remédes en augmentent la malignité. Ceux qui viennent de quelque cauſe externe ne ſont pas ſi difficiles à guérir que ceux qui doivent leur naiſſance à une cauſe interne. Le Cancer même ulcéré qui occupe quelque glande mobile, ſans adhérence, & qui eſt ſitué dans un endroit où l'on puiſſe l'extirper, peut ſe guérir par cette opération.

Cure. Le malade doit premiérement s'abſtenir de tout ce qui eſt capable de rendre les humeurs acides, âcres & auſtéres, & d'augmenter leur acrimonie. On commencera par le ſaigner pluſieurs fois, s'il eſt pléthorique & s'il n'y a point de contre-indication. Dans la ſuppreſſion des menſtrues ou des hémorroïdes, on viendra à la ſaignée du pied après celle du bras. Enſuite on évacuera l'humeur morbifique par de fréquens purgatifs, qui ſoient fort doux, crainte de l'irriter. On ordonnera en même tems des bouillons ou des apozémes adouciſſans, délayans & légérement apéritifs, tels que ceux qu'on prépare avec les racines de Polypode de Chéne, de Nymphéa, d'Althéa, de fraiſier, l'épithyme, les feuilles de fumeterre, de capillaires, de laitue, de pourpier,

aufquels on peut ajouter quelques écreviffes écrafées, ou des cloportes. Si ce font des bouillons, on les fera au bain marie avec un petit morceau de rouelle de veau, & des cuiffes de grenouilles vertes. Si ce font des apozémes, on les édulcorera avec le fyrop de Nymphéa, ou de capillaire, ou des cinq racines. Le malade en prendra le matin, le foir, même dans le milieu de la journée, pendant vingt ou trente jours, fe purgeant toutes les femaines avec deux gros de follicules de fenné, infufés dans un de ces bouillons ou apozémes, y faifant fondre une once & demie de manne, & mêlant dans la colature une dragme de fel d'epfom, ou de feignette. S'il eft trop échauffé & exténué, on pourra le purger avec une teinture d'une once de caffe mondée, de demi-once de tamarins, de deux onces de manne & d'une dragme de fel d'epfom ou de la Rochelle, dans deux prifes de petit lait.

Il eft bon de faire prendre le bain domeftique pendant l'ufage des bouillons ou des apozémes; enfuite les bouillons de vipéres, après cela les eaux minérales ferrugineufes, & enfin le lait d'aneffe; & fi le malade digéroit bien le lait, on lui ordonneroit celui de vache pour toute nourriture. Il ufera pour boiffon ordinaire d'une ptifane faite avec l'orge, les capillaires & la régliffe, & impregnée d'une amalgame de faturne & de mercure, qu'on

y jettera tout chaud. *Voyez* notre livre des Tumeurs, lieu cité.

A l'égard des remédes externes, la Chirurgie offre deux sortes de cure. L'une palliative par le moyen des topiques anodins, l'autre radicale par le moyen de l'extirpation.

Pour la cure palliative l'expérience a fait connoitre la bonté des topiques suivans, appliqués sur les Ulcéres chancreux & sur le Cancer ulcéré.

℞ *Huile rosat, deux onces: cire blanche, six dragmes; plomb brulé & lavé, demi-once. Faites fondre la cire dans l'huile; melez-y le plomb & agitez le tout dans un mortier de plomb pendant six heures.* Ou

℞ *Huile rosat, huit onces. Agitez-la dans un mortier de plomb jusqu'à ce qu'elle se soit épaissie, & qu'elle en ait acquis la couleur; ensuite mêlez-y exactement de la céruse & de la litharge, de chacune une once.* Ou

℞ *Huile d'œufs, deux onces. faites-y fondre au bain marie, de la cire blanche, quatre onces; mêlez-y du sperme de Baleine, deux dragmes; plomb brulé, demi-once. Agitez le tout dans un mortier de plomb pendant six heures pour en faire un cérat.*

Aquapendente, Chalmet & plusieurs autres recommandent fort l'onguent de grenouilles vertes fait comme il suit.

℞ *Des grenouilles vertes, d'une eau pure; renfermez-les dans un pot de terre verni, percé de plusieurs trous dans son fond; mettez du beurre frais par-dessus; scellez le couvercle, afin que rien ne s'exhale; adaptez ce pot sur un autre en maniére d'aludel enfoncé dans la terre; faites du feu autour; ramassez l'huile ou la liqueur qui en sera distillée par les trous, & y mêlez exactement de la poudre de grenouilles dessechées, pour en composer un liniment.*

On charge des plumaceaux ou un linge de quelqu'un de ces linimens: ils absorbent & adoucissent les parties âcres & corrosives de la lymphe, & empêchent le progrès des Ulcéres chancreux sur lesquels on les applique, les changeant deux ou trois fois par jour.

L'acrimonie & la corrosion du Cancer ulcéré est aussi réprimée par tous ces topiques: mais avant que de les appliquer, on fera bien de laver l'Ulcére avec du lait d'anesse tiéde, ou du petit lait, ou de l'eau de forges, de l'eau de morelle, ou du vin dans lequel on aura fait bouillir des feuilles & des fleurs de bouillon blanc. Si le malade sent de grandes douleurs, on-

on y ajoutera du ſolanum ſomniſére.

On peut mettre par-deſſus les plumaceaux, un cataplâme de feuilles de cigue, de morelle, de belladona & de juſquiame pilées enſemble. Le ſuc de ces plantes eſt auſſi fort propre pour calmer les douleurs du Cancer ulcéré; on le fait tiédir & on en fomente l'Ulcére. On ne doit mettre ſur la circonférence de l'Ulcére rien de gras, d'onctueux, ni d'emplaſtique, qui puiſſe empêcher la tranſpiration, & échauffer la partie.

Lorſque l'Ulcére pouſſe des chairs baveuſes, ou qu'il s'y éleve des champignons, on peut les réprimer par le moyen de l'eau d'arſenic blanc, & de chaux vive dont nous avons parlé dans le livre des Tumeurs, *Tom.* 2. pag. 248. On en lave l'Ulcére & on y applique des plumaceaux trempés dedans. Elle agiroit avec plus de douceur, ſi l'on ajoutoit à la poudre une dragme ou deux d'opium.

L'eſcarotique de M. Alliot, dont ce Médecin faiſoit un grand ſecret pour la guériſon des Cancers, eſt excellent pour en conſumer ſans douleur les chairs fongueuſes & ſuperflues, & les calloſités. Nous en avons rapporté la deſcription dans le livre que nous venons de citer, pag. 250.

Quelques malades laſſés de tous les topiques qu'on peut inventer, parce que ſouvent ils ne produiſent pas un grand effet, ſe contentent d'appliquer ſur le Cancer ulcéré, des tranches de rouelle de veau, ou

des morceaux de chair de poulet ; qu'ils renouvellent ſouvent, car ces viandes ſont bientôt corrompues. L'humeur corroſive s'y attache & les ronge, ce qui fait qu'elle n'agit pas tant ſur les parois de l'Ulcére. Elle eſt même adoucie par le ſuc nourricier mucilagineux de ces chairs, & l'on en eſt ſoulagé, quoiqu'on n'en ſoit pas guéri.

Mais la cure radicale du Cancer tant ulcéré qu'occulte, qui ſe fait par l'opération, eſt plus efficace & plus prompte, que celle que nous venons de propoſer. Il eſt vrai qu'elle ne ſe peut faire que dans de certaines circonſtances. Il faut que le Cancer ſoit ſans racines & ſans adhérences, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit point attaché par de gros vaiſſeaux gonflés, ou par des fuſées de glandes skirrheuſes ; qu'il ne ſe trouve point d'autres tumeurs de même caractére dans quelquautre partie ; qu'il ſoit ſitué dans un endroit où l'on puiſſe en faire l'extirpation ; & que le malade ſoit d'ailleurs ſain, d'un bon tempérament & ſans obſtructions dans les viſcéres. Autrement l'opération ne ſeroit pas ſuivie d'un heureux ſuccès. C'eſt peut-être la raiſon pourquoi un an ou deux après la guériſon, il arrive ſouvent que le Cancer renaiſſe dans un endroit voiſin & même éloigné, ou que la perſonne qui ſe croyoit guérie ou prête de l'être, tombe dans quelque autre maladie mortelle. On a cependant des exemples d'une guériſon

parfaite par l'opération ſans récidive. *Voyez* Celſe, liv. 5. Chap. 23. Hildan cent. 3. obſervat. 87.

Pour faire cette opération il faut embraſſer & élever la tumeur avec la main gauche, & la couper de la droite juſqu'à la racine, avec un raſoir ou un couteau propre pour cela, qui ſoit médiocrement courbé; s'il y a quelques petites glandes gonflées, on les coupera & on les emportera auſſi toutes, en les ſoulevant avec une Erigne. Elles ne manqueroient pas de produire de nouvelles tumeurs, ſi on les laiſſoit, à moins qu'on ne les conſumât avec quelque ſcarrotique, ce qui ſeroit plus long & plus douloureux. Si la tumeur Ulcérée étoit mobile, circonſcrite & peu étendue, on ſe contenteroit de faire une inciſion longitudinale, ou cruciale, ou en T, ſuivant la néceſſité, à la peau & à la graiſſe; on détacheroit la glande avec ſon kiſte, & on l'emporteroit; enſuite on rapprocheroit les bords de la plaie pour en procurer plus promptement la réunion, ou l'on en feroit la ſuture; mais ſi les lambeaux étoient altéres, on les couperoit. Après l'opération s'il ſe trouve quelques artères conſidérables ouvertes, on en fait la ligature: on panſe en premier appareil avec de la charpie ſéche; le lendemain on change les plumaceaux ou les bourdonnets d'un digeſtif ordinaire, qu'on continue juſqu'à ce que la ſuppuration ſe faſſe. Dans la ſuite on

ajoute au digeſtif du baume d'Arceus pour mondifier. Enfin on y applique un des onguents rapportés dans la Cure palliative, pour faciliter la cicatrice.

ARTICLE V.

Des Ulcéres peſtilentiels.

LEs Ulcéres peſtilentiels ſont des Ulcéres très-malins qui ſurviennent au bubon, au charbon & aux puſtules peſtilentielles.

Les bubons peſtilentiels viennent ordinairement, ainſi que les bénins & les vénériens, aux glandes conglobées des aines & des aiſſelles; mais il en peut naître extérieurement par-tout où il y a des glandes conglobées, comme les parotides, &c. La lymphe épaiſſie & infectée du venin de la peſte qui les cauſe, peut s'arrêter dans tous ces endroits, y former des embarras, des engorgemens, des concrétions & des tumeurs qui ſuppurent ſouvent.

Le charbon ou anthrax attaque toutes les parties du corps. C'eſt une tumeur rouge comme du cinnabre, ronde, élevée en pointe, très-enflammée, très-douloureuſe. Il s'éleve de ſon milieu une groſſe puſtule, ou pluſieurs petites, que la chaleur brulante de la partie deſſéche & chan-

ge en croute noire ou cendrée, comme celle d'une brulure. Cette croute étant tombée, elle laisse un Ulcére sec & gangréné. La tumeur & l'Ulcére sont environnés d'un cercle rouge, violet, brun ou noirâtre. Le charbon commence le plus souvent par une grande démangeaison ou cuisson considérable, suivies d'une grosse pustule ou de plusieurs petites en forme de grains de millet. Ensuite il s'éleve une grosse tumeur dure, rouge, livide. Les pustules se crevent bientôt & laissent voir la peau noire ou grisâtre & gangrénée. Quelquefois l'anthrax se manifeste d'abord par un Ulcére couvert d'une croute noire ou cendrée, entourée d'un cercle rouge ou violet. Quand cette croute est tombée, on y voit un Ulcére noir, ou cendré & gangréné.

Les pustules pestilentielles sont de petits charbons qui viennent aussi en différentes parties du corps.

Diagnostic. Ces trois sortes de tumeurs se distinguent non-seulement par leurs propres signes, mais aussi parce qu'elles sont ordinairement accompagnées ou précédées de maux de tête, de nausées, de vomissemens, de défaillances, d'accablement, de frissons, de fiévre & d'autres symptômes, & qu'elles viennent en tems de peste, c'est-à-dire, dans un tems que plusieurs personnes en sont attaquées & en périssent.

Prognostic. Le bubon pestilentiel qui

grossit promptement, qui est relevé & peu douloureux, qui devient mou, qui s'abscéde en peu de tems, & qui n'est pas accompagné de symptômes considérables, promet une heureuse guérison. Quand il se forme sur le bubon des pustules gangréneuses, il est très-dangereux. Celui qui est dur, petit, profond, douloureux, enflammé, & qui fait de profondes fusées, est de très-mauvais augure. Le bubon des aines est plus favorable que celui des aisselles & des parotides.

Le charbon est plus dangereux que le bubon, cependant s'il se manifeste bientôt, s'il est humide, peu enflammé & peu douloureux, il céde à l'effet des remédes. Les charbons des parties nerveuses, tendineuses, membraneuses sont plus sensibles, & accompagnés de symptômes plus facheux que ceux des parties charnues. Par conséquent ceux des extrémités du visage, du col, &c. sont plus à craindre que ceux des bras, des cuisses, des fesses, des jambes. Lorsqu'un charbon ou un bubon disparoît tout d'un coup, & que cette délitescence est suivie de symptômes considérables, le malade est en très-grand danger, à moins que ces tumeurs ne reparoissent promptement. Plus il y a de charbons & de bubons, plus on est en sureté, pourvu qu'ils soient bien conditionnés. C'est un signe que le venin pestilentiel quitte la masse des humeurs par une métastase plus abondan-

te & plus salutaire. Ceux qui sont d'un tempérament humide, sont moins incommodé des tumeurs pestilentielles qui leur surviennent, que ceux qui sont d'un tempérament bilieux, sec ou mélancolique. Dans ceux-là, elles sont moins enflammées, moins douloureuses, & viennent plus facilement à suppuration, que dans ceux-ci.

Les pustules pestilentielles charbonneuses & gangrenées jettent les malades dans le même danger que les charbons. Si les Ulcéres pestilentiels sont secs, durs, enflammés, douloureux & très-gangrénés, & que l'escarre ne puisse se détacher ni par les scarifications, ni par les caustiques, ils sont bientôt suivis d'une mort precédée d'assoupissemens profonds, & léthargiques, de délires phrénétiques, de hoquets, de mouvemens convulsifs, d'un pouls petit, inégal, concentré, d'un visage plombé & cadavereux.

Cure. On ne peut point entreprendre la guérison des tumeurs & des Ulcéres pestilentiels qu'on ne remédie en même tems à leur cause qui est la peste; mais il faut observer qu'entre les pestiférés il y en a qui ont une fiévre aigue, un pouls plein, élevé & fréquent, de grands maux de tête, des délires phrénétiques, les yeux vifs & étincelans, le visage rouge & enflammé, des chaleurs & des ardeurs d'entrailles accompagnées d'une soif qui ne peut s'éteindre;

& qu'au contraire il s'en trouve d'autres, qui ont le pouls petit, inégal, vuide, concentré, les yeux enfoncés, le visage pâle & cadavereux, les forces abbatues, les extrémités froides : ces deux états donnent des indications curatives toutes différentes. Les uns doivent être traités par les saignées & par des médicamens rafraichissans, humectans & anodins ; les autres par des cordiaux & des sudorifiques capables de rétablir les forces, & de pousser le venin à l'habitude du corps.

On saignera donc les premiers copieusement & promptement du bras & du pied. On leur fera boire abondamment des bouillons legers, des ptisanes rafraichissantes, aiguisées de quelques gouttes d'esprit de vitriol, de soufre, ou d'esprit de nitre dulcifié, de la limonade, des émulsions, de la liqueur anodine d'Hofman, ou autres semblables. Après avoir calmé & adouci la violence des symptômes par les saignées, les délayans & rafraichissans, on purgera le malade avec l'émétique. Non-seulement il évacuera les mauvaises humeurs contenues dans les premieres voies, mais aussi il facilitera par les efforts du vomissement les éruptions critiques & les sueurs. Ensuite on passera aux cordiaux doux & tempérés, tels que sont les juleps faits avec les eaux distillées de chardon bénit, de scabieuse, de scorsonnére, d'ulmaria, de coquelicot, d'alleluya, la poudre de viperes, le diapho-

rétique minéral, la confection de hyacinthe, le syrop d'œillets, de kermes, de limons, de coquelicot, ou autres pareils cordiaux.

A l'égard des seconds on leur donnera sur le champ des cordiaux les plus forts, comme les eaux thériacale, impériale, générale, l'esprit thériacal camphré, la poudre de vipéres, son sel volatil, celui de corne de cerf, les gouttes d'Angleterre, le lilium, la thériaque, le mithridat, l'orvietan, les confections alkermes, de hyacinthe, en un mot tous les Alexipharmaques capables de ranimer le sang, de rétablir les forces, d'exciter les sueurs, de faciliter les éruptions, de faire grossir les tumeurs. A ceux qui ne peuvent pas prendre les remédes en potion, on leur ordonnera des bols cordiaux avec la thériaque, la confection de hyacinthe, le diascordium, la poudre de vipéres, le besoard, le diaphorétique minéral, l'esprit volatil aromatique huileux, les sels volatils de vipéres, de corne de cerf, de succin ou autres semblables.

Il faut considérer qu'il s'est vu des gens attaqués de bubons & de charbons pestilentiels avec des symptômes de peste si légers & si supportables, qu'ils pouvoient se passer de remédes intérieurs. Cependant comme ils ont toujours de petits maux de cœur, ou quelques nausées, avec un peu de fiévre & de douleur à la tête, il est bon

de leur faire prendre d'abord un vomitif, & leur faire ensuite user par cuillerées de quelque potion cordiale & sudorifique, composée par exemple avec *six onces d'eau scabieuse, ou de chardon benit; confection de hyacinthe, extrait de génièvre, de chacun une dragme; poudre de vipéres demi-dragme; syrop d'œillets, demi-once ou six dragmes.* On leur recommandera d'observer en même tems un régime exact, de manger sobrement & de bons alimens, de s'en tenir même aux bouillons & à la ptisane, s'ils sont dégoutés, & de ne point s'exposer au froid, à l'air, ni au vent, crainte de supprimer ou de diminuer la transpiration.

Pendant l'usage des remédes intérieurs, on doit employer extérieurement les topiques. Lorsque le Bubon pestilentiel est bien conditionné, qu'il est phlegmoneux, qu'il s'éléve & grossit en peu de tems, la bonne méthode est de le faire venir à suppuration le plutôt qu'il est possible, par le moyen des cataplâmes émolliens semblables à ceux que nous avons prescrits pour faire suppurer le Bubon vénérien, ou le phlegmon. Quand l'abscès est mou & bien formé, on l'ouvre avec la lancette, ou avec la pierre à cautére; ensuite on panse l'Ulcére, comme nous avons dit, en parlant des Ulcéres bénins. Mais si le bubon est dur, petit & profond on aura recours, pour le faire élever, ramollir & suppurer, à des topiques plus efficaces, tels que ceux que

nous avons ordonnés pour la suppuration du Bubon vénérien qui tient du skirrhe. Si malgré ces remédes, le Bubon reste toujours dans le même état sans se ramollir ni suppurer ; on tentera la voie de la résolution en y appliquant l'emplâtre diachylon gommé, le diabotanum, ou le devigo, ou quelque cataplâme résolutif. Par exemple.

℞. *Racine de brione cuite & bien ramollie dans le vin, quatre onces ; oignons cuits sous les cendres, deux onces ; pilez-les & en tirez la pulpe par le tamis de crin. Ajoutez-y des farines résolutives, & du savon, de chacune une once : faites-les cuire avec le vin qui a servi à la décoction de la racine de brione, jusqu'en consistence de pâte : melez-y sur la fin, de la Thériaque, une once ; de l'huile de scorpions, deux onces.* Appliquez une partie de ce cataplâme chaud sur la tumeur, tous les jours.

Le Charbon pestilentiel demande des remédes capables de s'opposer au progrès de la gangréne dont il est accompagné. On y appliquera un plumaceau, chargé d'un onguent fait avec *une once d'onguent basilic, demi-once de Thériaque, demi-once d'huile de scorpions, & demi-dragme de pierre à cautère ;* & par-dessus le plumaceau, on

mettra un cataplâme émollient, pour relâcher la peau qui est toujours tendue à la circonférence. Si ces topiques ne ramollissent, & n'humectent point la tumeur, s'ils ne font pas tomber l'escarre & n'excitent aucune suppuration, on y appliquera des pierres à cautére toutes seules, avec l'emplâtre fenêtré; ou l'on y fera des scarifications jusqu'au vif; & même si l'on voyoit que la gangréne eût pénétré fort avant, on commenceroit par le cautére potentiel, ou les scarifications. On y laisseroit le cautére une heure ou environ, suivant la grandeur du mal. Ensuite on y mettroit le digestif ordinaire animé d'un peu d'ægyptiac ou d'aloës, pour faire tomber l'escarre & établir la suppuration. S'il restoit encore quelques marques de gangréne, ou qu'elle se renouvellât, on réitéreroit les scarifications ou l'application du caustique. Quelques-uns se servent aussi de beurre d'antimoine dont ils frottent la tumeur, tout autour pour détruire la gangréne & la séparer de la chair vive. *Voyez* notre livre des tumeurs, Chap. 1. Art. 2. & 3. où il est parlé du bubon & du charbon pestilentiels. D'autres apliquent le bouton de feu sur la partie gangrénée & continuent de la bruler, jusqu'à ce que le malade sente de la douleur tout autour, & ils détergent l'Ulcére avec l'eau phagédénique, l'eau-de-vie camphrée & l'onguent ægyptiac, mêlez ensemble. Quand on est parvenu à détruire

la malignité de l'Ulcére & à rendre la suppuration abondante, on le mondifie & on le cicatrise comme les Ulcéres bénins.

Les pustules pestilentielles n'étant que de petits charbons, doivent être traitées de la même maniére; & quoiqu'elles ne soient pas toujours accompagnées de gangréne, cependant comme la peau est un peu livide & disposée à la mortification, il est bon d'y faire quelques scarifications, pour donner issue à la malignité.

ARTICLE VI.

Des Ulcéres vermineux.

Les Ulcéres vermineux sont sordides, quelquefois creux ou sinueux, mal nettoyés & mondifiés, & dans lesquels il s'engendre des vers, quelquefois des poux, principalement l'été dans un tems chaud & humide. Ces insectes éclosent des œufs qui se rencontrent dans ces Ulcéres; soit qu'ils y soient conduits par la voie de la circulation, ce qui est possible, puisqu'il s'est trouvé des vers dans des abscès; soit qu'ils viennent de dehors & qu'ils tombent dans les Ulcéres, comme il peut arriver par des appareils sales & chargés de semences imperceptibles de ces petits animaux, ou par la malpropreté des malades &

leur diſpoſition à la vermine. Cette diſpoſition conſiſte dans une humidité acide, douce & médiocrement chaude, propre à pénétrer ces œufs, à développer les linéamens de l'inſecte, & à le faire éclore. *Voyez* l'Art. 4. du 1. Chap. de ce livre. Il ſe trouve deux ſortes de vers dans les Ulcéres. Les uns ſont petits & déliés comme des cheveux ; c'eſt pourquoi on les appelle *Vers capillaires* : les autres ſont plus gros & plus ſenſibles. *Voyez* l'Encyclopédie Chirurgicale de Dolée, liv. 5. Chap. 2.

Diagnoſtic. Les vers ou les poux ſe manifeſtent à la vue dans les Ulcéres larges & bien ouverts. Si on ne les voit point dans ceux qui ſont profonds & ſinueux, le malade peut s'en appercevoir ou les faire connoitre par un chatouillement, un picotement & une eſpéce de mouvement d'ondulation qu'il y ſent ; d'ailleurs il en exhale ordinairement une odeur très-fétide ; & il s'en trouve toujours quelques-uns dans le pus qui en ſort.

Prognoſtic. Les Ulcéres vermineux ſont quelquefois difficiles à guérir ; parce qu'ils ſont ordinairement ſordides & fétides. Ils inquiétent très-fort les malades, & leur cauſent des inſomnies qui les affoibliſſent & les épuiſent, & qui peuvent être ſuivies de fiévre, de délire & d'autres accidens fâcheux.

Cure. Si les vers paroiſſent, il faut les ôter avec des pincettes ou avec quelqu'au-

tre instrument convenable ; s'ils ne paroissent pas, on les fera mourir avec des médicamens qui puissent en même tems mondifier l'Ulcére. Les amers & les mercuriels sont propres pour cela ; tels sont l'absinthe, la petite centaurée, le marrube, le scordium, le semen contra, la gentiane, l'aristoloche, la coloquinthe, l'ellébore blanc, l'aloës, la myrrhe, le fiel des animaux & autres semblables, & les compositions mercurielles. De tous ces remédes on en peut faire différentes préparations tant internes qu'externes. Par exemple.

℞ *Absinthe, petite centaurée, scordium, semen contra, gentiane, aristoloche ronde, mercure doux, tartre vitriolé, de chacun une dragme ; extrait d'aloës, demi-dragme.* Faites-en une poudre que vous incorporerez avec suffisante quantité de syrop d'absinthe ou d'oranges améres, pour en faire un opiat, dont la dose sera depuis demi-dragme jusqu'à une dragme, matin & soir, dans du pain à chanter, faisant boire par-dessus deux ou trois onces de vin d'absinthe. Ou

℞ *Hiére picre de Galien, une dragme ; sel d'epsom, demi-dragme ; ou tartre vitriolé, un scrupule ; aquila alba, huit grains.* Faites-en un bol, que vous partagerez en deux ou trois, &

que vous donnerez dans du pain à chanter, le matin à jeun, tous les jours, ou tous les deux jours, faisant prendre par-dessus, une once ou deux de teinture de hiére picre, appellée *Teinture sacrée.* Cette teinture se prépare de la maniére suivante.

℞ *Espéces de hiére picre, un once; grains de kermes pulvérisés, un scrupule; mettez-les dans un matras; versez par-dessus vin de Malvoisie, ou d'Espagne, ou vin blanc, deux livres & demie: brouillez la matiére, bouchez le vaisseau, & laissez-le en digestion, trois ou quatre jours, dans un lieu chaud, l'agitant de tems en tems. Filtrez ensuite la liqueur qui sera rouge & d'une odeur assez agréable. La dose en est depuis une once jusqu'à deux.*

Si le malade étoit échauffé ou d'un tempérament sec & bilieux, on se contenteroit de lui faire prendre, le soir en se couchant, huit ou dix grains d'Aquila alba, dans un peu de conserve de roses ou d'absinthe, & lui faire user pour boisson, d'une ptisane dans laquelle on feroit bouillir demi-once de mercure vif pour chaque pinte.

Les essences de toutes les plantes améres & aromatiques sont encore vermifuges. On en fait un *Oleosaccharum*, avec un

peu de ſucre, ou l'on en mêle dans les autres remédes. Tous ces médicamens ont la vertu de faire mourir les vers qui ſont dans les premiéres voies, de détruire leurs œufs, & de corriger la diſpoſition vermineuſe.

En même tems on emploiera extérieurement les médicamens ſimples, ci-deſſus rapportés en décoction, en teintures, en digeſtifs, ou en onguens. Par exemple.

℞ *Feuilles d'abſinthe, de petite centaurée, de perſicaire, de ſcordium, de chacune une poignée; racine de gentiane, d'ariſtoloche & ſtaphiſaigre de chacune deux dragmes; hellebore blanc, coloquinthe, de chacun demi-dragme: faites bouillir le tout ſelon l'art, dans trois chopines d'eau, reduites à une pinte; lavez-en l'Ulcére avec nne éponge, ou faites-y des injections. S'il eſt très-ſordide, ajoutez-y de la teinture de myrrhe & d'aloës, deux onces.* Enſuite appliquez-y le digeſtif ſuivant, ſur des plumaceaux ou ſur des bourdonnets.

℞ *Térébenthine, ſix dragmes, onguent Apoſtolorum, trois dragmes; myrrhe, aloës camphré, de chacune une dragme.* Mêlez exactement le tout avec un jaune d'œuf. Ou

℞ *Fiel de taureau, demi-once; aloës, farine de Lupius, staphisaigre, de chacune deux dragmes; myrrhe, une dragme; miel de concombres sauvages, suffisante quantité. Mêlez le tout ensemble.* Ou

℞ *Huile d'amandes améres, suc d'oranges aigres, vin de Malvoisie, de chacun demi-once; coloquinthe, petite centaurée pulvérisées, de chacune deux dragmes; cire, suffisante quantité.* Voyez Forest. observ. Chirurg. liv. 7. observ. septiéme. Ou

℞ *Onguent Néapolitain, une once; baume d'Arceus, demi-once; staphisaigre, aloës succotrin, de chacun une dragme; myrrhe, demi-dragme; huile d'absinthe, suffisante quantité pour faire un onguent ou liniment propre, non-seulement pour tuer les vers & les poux; mais aussi pour déterger & pour fondre les callosités, s'il y en a.*

Lorsqu'il s'y trouve des sinus, il faut les ouvrir avec les ciseaux ou le bistouri à la faveur d'une sonde canelée, sans intéresser les tendons, les nerfs & les vaisseaux. Si l'on ne peut pas en faire l'ouverture, on y fera des injections vulnéraires & vermifuges, telles que la décoction ci-dessus, ou autres semblables, aus-

quelles on ajoutera le baume de Fioravent ou quelqu'autre baume ſpiritueux, ſi l'Ulcére eſt diſpoſé à la corruption. En cas que la gangréne y ſoit, on le traitera comme nous dirons ci-après, en parlant des Ulcéres gangréneux. Quand l'Ulcére ſera bien détergé & mondifié, on l'incarnera & on le cicatriſera comme les Ulcéres bénins.

ARTICLE VII.

Des Ulcéres envenimés & empoiſonnés.

LEs Ulcéres envenimés ſont très-malins. Ils ſuccédent à des plaies faites par la morſure ou la piquure de quelque animal enragé ou vénimeux.

Il arrive aſſez ſouvent que les plaies faites par la morſure d'un animal enragé ſe guériſſent aſſez facilement : mais ſi on les a traitées comme les plaies ſimples, ſans attirer en dehors le venin de la rage par le moyen des ventouſes, des ſcarifications & du cautére actuel, & ſans détruire par des ſpécifiques celui qui s'eſt communiqué à la maſſe du ſang, la plaie s'ouvre de nouveau & ſe change en Ulcére, ce qui arrive depuis le neuviéme jour juſqu'au quarantiéme, tems auſquels la rage a coutume de ſe manifeſter. Quelquefois elle

ne ſe renouvelle que pluſieurs années après ; & le malade tombe auſſitôt dans la rage.

Ces ſortes d'Ulcéres ſe connoiſſent par leur lividité, par les circonſtances qui ont précédé, & par les affreux ſymptômes qui les accompagnent ; on n'en peut augurer rien que de ſiniſtre. Les remédes qui convenoient pour évacuer & détruire le venin, n'ayant point été employés dès le commencement, n'ont plus lieu dans la ſuite, & l'on ne peut en eſpérer la guériſon, qu'en guériſſant la rage. Si l'on étoit aſſez heureux pour y réuſſir, on ne ſe preſſeroit pas de cicatriſer ces Ulcéres, on les entretiendroit long-tems ouverts, pour donner iſſue aux mauvaiſes humeurs, & on les traiteroit comme les Ulcéres bénins. *Voyez* notre livre des Plaies, Ch. 5.

Les piquures des ſerpens, des ſcorpions, de la tarentule & des mouches à miel, ne ſont guére ſuivies d'Ulcéres. Auſſitôt qu'on a détruit le venin & calmé les ſymptômes par des remédes convenables, elles ſe guériſſent d'elles-mêmes ; ou ſi à leur occaſion, il ſurvient quelques Ulcéres, la cure ne ſeroit point différente de celle des Ulcéres bénins, puiſque le venin ne ſubſiſteroit plus.

Les Ulcéres empoiſonnés ſont auſſi très-malins. Ils ſurviennent à des plaies empoiſonnées, ou ils ont été eux-mêmes infectés de quelque poiſon.

Les choſes avec leſquelles on peut em-

poisonner les plaies & les Ulcéres, sont ordinairement âcres & corrosives, comme l'arsenic & les autres poisons corrosifs, l'aconit ou Napel, & autres semblables capables de ronger, de cautériser, de bruler les solides, & de dissoudre les fluides. Tous les Auteurs conviennent que les fléches ou les instrumens dont on est blessé, frotés de suc de racine de napel, rendent les plaies mortelles. Les balles qu'on a mises dans la bouche & qu'on a mordues, après avoir fumé ou maché du tabac ; & les instrumens piquans & tranchans frotés d'ail, de tabac, de racine d'hellebore blanc, ou de quelqu'autre chose d'âcre & de corrosif, sont aussi capables d'empoisonner les plaies ; ils leur sont au moins très-nuisibles. Quoique Théophraste dise qu'on peut préparer le napel d'une maniére à ne faire mourir qu'au bout d'un an ou deux, il agit cependant assez promptement, ainsi que les autres poisons corrosifs. Entre autres effets qu'il produit, il fait venir les larmes aux yeux, il cause une grande pesanteur sur l'estomac & fait enfler tout le corps.

Lorsqu'une Plaie ou un Ulcére sont empoisonnés, on y sent une chaleur & une douleur considérable, la partie devient rouge & enflammée : mais cette rougeur se change bientôt en couleur livide & noire, accompagnée d'une grande sécheresse, & la gangréne suit de près. Il se répand une

chaleur brulante par tout le corps; on a une soif qui ne peut s'éteindre; un picotement dans le genre nerveux, des frissons irréguliers, des tremblemens & des mouvemens convulsifs, une difficulté de respirer, un pouls inégal, des palpitations, des inquiétudes, des nausées, des vomissemens, des syncopes, le hocquet, en un mot des accidens beaucoup plus dangereux qu'on ne devroit l'attendre d'une Plaie ou d'un Ulcére ordinaire. Tous ces symptômes arrivent cependant plus ou moins promptement, & sont plus ou moins considérables, suivant que le poison est plus ou moins subtil, plus ou moins violent. Ainsi les plaies empoisonnées n'ont pas toujours le tems de dégénérer en Ulcéres. Le progrès du mal est quelquefois si rapide, que le malade meurt avant qu'on ait le tems de le secourir.

Les Ulcéres empoisonnés sont très-dangereux, puisque les plus simples sont bien souvent suivis de la mort.

La cure de ces sortes d'Ulcéres demande certaines attentions. S'ils étoient nouvellement empoisonnés, par l'application de quelque poison corrosif, il faudroit sur le champ y appliquer des ventouses pour l'attirer en dehors; ensuite y faire des scarifications pour faire sortir avec le sang celui qui seroit engagé dans la partie. Après cela on laveroit la plaie avec du vin tiéde, dans lequel on auroit dissout de la théria-

que, & l'on y mettroit des plumaceaux chargés d'un digestif animé d'eau-de-vie camphrée, pour résister à la gangréne à laquelle ces Ulcéres ont beaucoup de disposition. Si la ciconférence de l'Ulcére étoit fort enflammée, on y appliqueroit un cataplâme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs & de safran, ou tout autre cataplâme émollient & rafraîchissant, & on le panseroit dans la suite à la maniére ordinaire.

Mais si le poison s'étoit communiqué à la masse du sang, & qu'il eût causé une fiévre ardente, un grand mal de tête, un délire phrénétique, des convulsions, des vomissemens ou d'autres accidens, qui sont les effets d'un poison corrosif; il faudroit saigner promptement & copieusement le malade tant du bras que du pied, & lui faire prendre des bouillons rafraichissans, de l'eau de poulet, du lait coupé avec l'eau de ris, de l'huile d'amandes douces, des ptisanes adoucissantes & rafraichissantes, & le tout en abondance, pour adoucir l'acrimonie du poison, & l'empêcher d'agir sur les solides. Si malgré tous ces remédes, il survenoit des défaillances, des sueurs froides, des frissons irréguliers, des inquiétudes, avec le hoquet, un pouls petit & concentré, & un visage pâle; ou si le malade se trouvoit d'abord attaqué de ces funestes symptômes, l'extréme & dangereuse foiblesse où il seroit tombé, ne permettoit pas de le saigner. En ce cas on se-

roit obligé de le fortifier par des cordiaux & Alexipharmaques, tels que sont la thériaque, les sels volatils, de vipére, de corne de cerf, de succin, l'eau thériacale, l'eau de canelle orgée, la confection de hyacinthe ou autres semblables dont on feroit des bols, ou des potions qu'on édulcoreroit avec le syrop de limons, d'alleluya ou d'œillet : mais alors la maladie seroit presque désespérée.

Quand il y a un certain tems que les Ulcéres sont empoisonnés, ou que le poison est lent, ou peu corrosif, & qu'il n'a point causé tous les symptômes ci-dessus mentionnés, il faut les déterger avec le mondificatif d'Ache, l'onguent Apostolorum, le baume vert de Mets, l'onguent de Styrax ou quelqu'autre qui soit propre à détruire la viscosité du pus, & à s'opposer à la corruption des humeurs, parce que ces Ulcéres sont ordinairement sordides & disposés à la mortification : s'ils étoient de la nature des Ulcéres cancéreux ; on les traiteroit comme nous avons dit dans l'Article 4. de ce Chapitre, au sujet de la cure palliative de ces sortes d'Ulcéres. Enfin l'on combattra les différens symptômes qui peuvent arriver à ces Ulcéres, par les moyens que nous avons proposés dans l'Article de la Cure générale.

ARTICLE VIII.

Des Ulcéres gangréneux & ſphacéleux, & de la gangréne.

LEs Ulcéres gangréneux & ſphacéleux ſont livides ou noirs, fétides, rongeans, froids, ſans douleur & ſans ſentiment, en conſéquence de la gangréne ou du ſphacéle qui leur ſurviennent.

La gangréne eſt un commencement de mortification dans une partie molle de notre corps. Le ſphacéle eſt une mortification parfaite de la partie gangrénée. Le ſphacéle ne différe donc de la gangréne que du plus au moins.

La mortification eſt une diminution ſi conſidérable du reſſort des ſolides dans une partie molle, que la circulation du ſang & des autres liquides y eſt preſque interceptée. Si ce reſſort s'éteint entiérement & ſans reſſource, & que le mouvement progreſſif du ſang n'y ſubſtite plus, la gangréne dégénére en ſphacéle, c'eſt-à-dire, en pourriture. Rien n'eſt plus propre & plus prompt à ſe corrompre que le ſang, qui croupit dans les vaiſſeaux.

La gangréne & le ſphacéle ſont ordinairement précédés d'une tumeur étendue & très-dure. On ſent dans la partie qui ſe gangréne, une chaleur vive qui appro-

che aſſez de celle qu'on ſouffre dans une brulure. La partie eſt donc très-enflammée. Il ſe fait un tiraillement à toute la circonférence, qui occaſionne une douleur aſſez aigue. L'eſprit même participe au dérangement des parties organiques, par les inquiétudes dont il eſt agité, la couleur vermeille de l'inflammation s'efface pour prendre un rouge plus foncé, qui devient livide & noir. La douleur & l'ardeur ſe calment. L'oſcillation des fibres ceſſe. Le cours des liquides y eſt arrêté. La partie perd le mouvement, le ſentiment, la vie. Elle devient froide. L'épiderme ſe ſépare de la peau : il s'éleve en veſſies pleines de ſéroſité. La chair ſe ramollit, ſe pourrit, ſe convertit en une eſpéce de bave, & il en exhale une odeur puante & cadavéreuſe.

Il n'y a pas plus de diſtance entre la gangréne & le ſphacéle, qu'il n'y en a entre l'inflammation & la gangréne. Il paroit donc que la gangréne eſt l'état moyen entre l'inflammation & le ſphacéle.

La gangréne ne peut venir que de cauſe interne ou de cauſe externe. L'interne a pour principe celui de l'inflammation. Toute maladie inflammatoire, dont le progrés rapide ſurpaſſe l'effet des remédes les plus convenables, peut donner naiſſance à cette maladie, comme une inflammation phlegmoneuſe, éryſipélateuſe, la dyſenterie, le ſcorbut, la groſſe & la petite vé-

role, &c. Les maladies chroniques qui tirent leur origine de l'obstruction de quelque viscére à laquelle l'inflammation succéde bien souvent, peuvent aussi donner occasion à la gangréne. Les poisons sont très-propres à produire cet effet, en enflammant, cautérisant & brulant toutes les parties par où ils passent. La paralysie y conduit même assez souvent. En conséquence de l'obstruction, de la compression ou du relâchement des nerfs & de l'inaction de la partie paralytique, il arrive que ne prenant presque plus de nourriture, elle s'atrophie, elle se desséche. Le ressort des fibres étant éteint n'entretient plus la circulation des liquides. Les humeurs qui séjournent, contractent une inflammation lente & presque insensible; elles se corrompent & le membre tombe en gangréne & en sphacéle.

Les causes externes de la gangréne sont en grand nombre. Les fortes contusions, les grandes blessures, les plaies mal traitées, les brulures, les morsures d'animaux vénimeux ou enragés, les Ulcéres considérables, malins, sordides, putrides, ou rendus tels par l'application de quelques caustiques, de quelque poison, attirent souvent cette funeste maladie, si l'on ne trouve pas le moyen de rétablir la circulation des humeurs qui y séjournent. Une violente & longue compression, une ligature trop serrée, y disposent; car si la com-

pression ou la ligature surpasse la force élastique qui fait circuler le sang & les autres liquides, il survient un étranglement à leurs vaisseaux, ils s'y arrêtent & se corrompent bientôt, ils ne sont plus en commerce avec les autres humeurs, & la partie est privée de la vie commune à tout le corps. Le grand froid est aussi capable de produire la gangréne; l'oscillation des fibres en est amortie; le sang en est coagulé, il croupit dans la partie gelée, le sentiment & le mouvement y cessent, & la mortification en est la suite.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'il n'y a point de gangréne sans le séjour des liqueurs dans la partie gangrénée. Les liqueurs ne peuvent séjourner dans une partie que le ressort des vaisseaux qui les contiennent ne soit dans l'inaction; ce qui donne occasion aux artéres voisines, de faire effort pour vaincre l'obstacle qui se rencontre dans la circulation des liqueurs de la partie gangrénée. Elles y poussent donc, elles y entassent, y engagent souvent de nouvelle matiére, qui par la tension, le tiraillement, la divulsion qu'elle occasionne, procure d'abord un sentiment de douleur fort aigu à toute la circonférence; ensuite elle force & éteint par son engorgement le ressort des solides; elle entraîne enfin la perte irréparable de la partie, quand le reméde ne suit pas de près.

On remarque que l'homme est plus su-

ſet à la gangréne que le reſte des animaux. On n'en doit point chercher la cauſe ailleurs que dans ſon genre de vie qui lui eſt particulier. Agité de différentes paſſions qui irritent les ſolides ou les énervent, & qui épuiſent les parties les plus volatiles des humeurs, ou les fixent : nourri de plus avec des alimens faciles à ſe corrompre, il acquiert plus aiſément toutes les diſpoſitions néceſſaires à la gangréne & au ſphacéle. Son ſang, à la moindre ſtaſe ou ſtagnation, s'enflamme & ſe pourrit bien vîte. S'il eſt alors attaqué d'Ulcére ; qu'il s'y joigne quelques-unes des cauſes ci-devant rapportées, les liquides ne ſçauroient plus circuler par les vaiſſeaux rongés, briſés & déchirés ; ils ne peuvent continuer leur route que par un très-petit nombre de tuyaux reſtés entiers dans les parois de l'Ulcére ; encore y paſſent-ils difficilement, parce que ces tuyaux ſont comprimés, tant par les vaiſſeaux rompus & retirés dans les interſtices des chairs, que par les fluides extravaſés & épaiſſis. A peine donc la circulation des humeurs y ſubſiſte-t'elle ; à peine y reſte-t'il une étincelle de vie. En ce cas la gangréne ſuit de près l'engorgement des humeurs & l'inflammation. Si l'engorgement eſt tel que les fluides ſoient abſolument arrêtés dans leur cours, & que les ſolides forcés ayent entiérement perdu leur élaſticité ; la partie Ulcérée ſe trouve privée de la vie, elle

ſe pourrit, elle tombe dans le ſphacéle.

Diagnoſtic. Lorſqu'après une douleur très-vive, une chaleur brulante, une grande inquiétude, une rougeur éclatante, une tumeur dure & étendue, la partie devient froide, violette, pâle, livide ou noire, qu'elle perd le ſentiment, qu'elle paroît œdémateuſe, que l'épiderme ſe détache de la peau, qu'il s'éleve en hydatiques ou veſſies pleines de ſéroſité limpide, rouſſe, jaune ou ſanguinolente, & qu'il en exhale une odeur fœtide & cadavereuſe, on ne doit pas douter de la préſence de la gangréne & du ſphacéle qui en eſt le dernier période. Dans les maladies inflammatoires des viſcéres, ſi les ſignes qui caractériſent l'inflammation diſparoiſſent tout à coup ſans cauſe manifeſte, & ſans en avoir déraciné le principe, il y a tout lieu de croire que la partie eſt gangrénée & même ſphacélée.

Prognoſtic. La gangréne & le ſphacéle qui ſurviennent aux Ulcéres, ſont très-dangereux. Ils ſe communiquent bientôt aux parties voiſines à moins qu'on ne s'oppoſe promptement à leur progrès. La gangréne qui provient de cauſe interne eſt mortelle; quand même on feroit l'extirpation de la partie gangrenée, elle ne laiſſeroit pas de revenir. Elle cauſe ordinairement des réveries & le délire.

Cure. Auſſitôt qu'on s'apperçoit que les parois d'un Ulcére ſont gangrénés, il faut y faire des ſcarifications juſqu'au vif,

qui s'étendent juſqu'à ſa circonférence pour en faire ſortir le ſang & les autres humeurs qui s'y ſont corrompues par leur ſéjour, & pour faire ceſſer l'engorgement des vaiſſeaux; mais afin de relâcher mieux le tiſſu de la partie, de la débrider & d'y rétablir la circulation, on fera les ſcarifications tant longitudinalement, qu'obliquement & même tranſverſalement, ſi les premiéres ne ſuffiſent pas. Enſuite on lavera & on humectera bien la partie avec de l'eſprit de vin camphré, & le baume de Fioravent, ou quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe, capable de réveiller la chaleur naturelle qui eſt éteinte, d'attirer les eſprits & de ranimer le ſang. En cas que les chairs ſoient entiérement ſphacélées, on coupera & on enlevera juſqu'au vif tout ce qui eſt corrompu. Après l'opération on lavera l'Ulcére avec l'eſprit de vin camphré, le baume de Fioravent & l'eſprit de ſel ammoniac. On en imbibera auſſi les compreſſes de tems en tems, & l'on appliquera ſur la partie des plumaceaux ou un grand emplâtre chargé d'onguent de Styrax. Si la ſuperficie des parois de l'Ulcére ſe gangrénoit encore, on conſumeroit ce qui ſeroit gangréné, avec des cathérétiques tels que l'eau phagédénique animée de quelques gouttes d'huile de vitriol, ou l'onguent même de Styrax, dans chaque once duquel on méleroit demi-dragme de pierre à cautére. Mais l'application du cautére actuel eſt bien plus

L iv

efficace & fait son effet plus promptement. Si malgré tous ces secours, la partie étoit entiérement sphacélée jusqu'aux os, & qu'elle pût être amutée, on le feroit le plutôt qu'il seroit possible. On donnera en même-tems intérieurement des cordiaux & des alexipharmaques, comme la thériaque dissoute dans le vin, ou quelque potion faite avec les eaux cordiales, l'eau de mélisse simple, l'eau thériacale, l'eau de canelle orgée, ou spiritueuse, le syrop d'œillet ou de stoechas ; & l'on fera des embrocations spiritueuses sur la circonférence de l'Ulcére.

Quand on a eu le bonheur de détruire la gangréne, on déterge, on incarne & on cicatrise l'Ulcére à la maniére ordinaire.

Si la gangréne étoit causée par la forte impression que la gelée auroit faite sur une partie, il faudroit la bien couvrir après l'avoir enveloppée de neige, ou de linge trempé dans l'eau glacée, jusqu'à ce que les aiguillons du froid eussent passé dans la neige ou dans l'eau, & que la partie affectée en fût débarrassée. On se gardera bien de l'approcher du feu, son action enfonceroit de plus en plus les parties nitreuses de l'air, & bien loin de diminuer le mal, il ne feroit que l'augmenter, & la partie tomberoit en pourriture, comme on l'a observé plusieurs fois.

On aura soin d'éloigner toutes les causes externes qui ont pu donner occasion à

la gangréne. Si la vérole, le ſcorbut ou les écrouelles y avoient part, on joindroit aux remédes ceux qui ſeroient ſpécifiques pour ces maladies.

ARTICLE IX.

Des autres Ulcéres malins.

DAns l'Article IV. du premier Chap. Nous avons diſtingué ces Ulcéres en *Secs*, *Sanieux*, *Virulens*, *Sordides* ou *putrides*, *Chironiens*, *Téléphiens*, *Phagédéniens*, *Eſthioménes*, *Rongeans*, *Ambulatifs*, *Loups*, *Noli me tangere*. Il s'agit préſentement de parler de chacun en particulier.

Nous avons donné dans l'Article ci-deſſus cité, la définition des Ulcéres ſecs. On trouvera la maniére de les traiter dans la Cure générale, paragr. 8. On aura l'attention de preſcrire en même tems un régime humectant, délayant, adouciſſant & rafraîchiſſant. Les ptiſanes faites avec l'avoine ou le ſeigle, les racines de chiendent, de chicorée ſauvage, de nénuphar, de fraiſier, d'oſeille & le nitre; une ample boiſſon d'eau de poulet; les bouillons faits avec le veau & la jeune volaille, altérés de feuille de laitue, de chicorée franche, de pourpier, de poirée, d'alleluya; ou avec la citrouille & les

concombres, les émulsions préparées avec les semences froides, le syrop de nénuphar, ou de limons, tous ces remédes ou autres de semblable vertu remplissent les indications qu'on doit avoir.

Les Ulcéres sanieux appellés aussi dysepulotes, *Dysepulota*, mot grec δυσεπούλωτα *qui se cicatrisent difficilement*, sont des Ulcéres attaqués de fluxion, c'est-à-dire, d'un dépôt d'humeurs vicieuses qui fournissent une grande quantité de pus ichoreux ou sereux, âcre, salé, corrosif, clair, jaunâtre, ou d'une autre couleur, & qui empêchent que la cicatrice ne se fasse. Cependant quand le vice est aussi dans la partie affectée, on les confond avec les Ulcéres malins & rongeans. *Voyez* Gal. liv. 1. de comp. med. per gener. cap. 18. Munniks de Ulcerib. ch. 2.

On connoît les Uulcéres sanieux par le gonflement de leurs lévres, & des parties voisines; par la douleur qui est souvent incommode au malade, par la quantité de pus sanieux plus copieuse qu'elle ne devroit l'être pour la grandeur des Ulcéres, enfin par la difficulté qu'il y a de les cicatriser, à cause de l'abondance des humeurs qui s'y portent & qui empêchent qu'ils ne se desséchent & se cicatrisent.

Pour la cure de ces sortes d'Ulcéres on a deux indications à suivre: la premiére, est de détourner les humeurs qui s'y déposent; la seconde, de dessécher les parois

dé ces Ulcéres. On réussira à celle-là par les saignées s'il y a pléthore, & par les purgatifs hydragogues, les diurétiques & les sudorifiques, sur-tout si le malade est d'un tempérament pituiteux, s'il est menacé, ou même attaqué d'hydropisie. Par exemple.

℞ *Diaphorétique minéral, corne de cerf philosophique, poudre cornachine, de chacun deux dragmes; turbith, jalap, Aquila alba, de chacun une dragme; sel d'epsom, ou de tamarisc, deux dragmes. Incorporez le tout avec suffisante quantité de syrop des cinq racines.*

La dose en sera d'une dragme dans du pain à chanter le matin à jeun tous les deux jours, augmentant ou diminuant la dose suivant l'effet, & éloignant les prises, si le malade en est fatigué. On peut encore ordonner fort utilement une ptisane des bois purgative, qui en évacuant les humeurs facilite la transpiration.

℞ *Racines d'Esquine & de salsepareille de chacune une once & demie; gayac rapé, six dragmes; follicules de senné; sel d'epsom, de chacun demie once; sassafras, turbith gommeux, réglisse, de chacun deux dragmes. Versez sur le tout une chopine de vin blanc; faites-les infuser du soir au lendemain dans*

un vaiſſeau bien couvert. Enſuite ajoutez-y ſix livres d'eau ; faites bouillir la ptiſane juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à quatre livres ; laiſſez-la repoſer & la paſſez.

Le malade en boira trois verres par jour loin des repas. Pour boiſſon ordinaire, on ſera bouillir le marc dans ſix livres d'eau réduite à quatre ; ou s'il étoit échauffé, au lieu du bochet ou ſeconde décoction du marc de la ptiſane des bois, on lui preſcriroit une ptiſane diurétique & rafraichiſſante, comme il ſuit.

℞ *Polypode de chêne, & des cinq racines apéritives, de chacun demi-once; régliſſe, deux dragmes. Faites-les bouillir dans deux pintes & chopine d'eau réduites à deux pintes ; paſſez la ptiſane, & y ajoutez ſel d'epſom, demi-once.*

Pour remplir la ſeconde indication, on évitera les topiques gras, onctueux & de conſiſtence molle, capables de ramollir plutôt les chairs que de les raffermir ; au contraire on appliquera des deſſicatifs & des abſorbans, tels que ſont la tuthie en poudre, le pompholyx, le plomb brulé, le minium, le bol d'Arménie, la litharge, la céruſe, la craie, le diaphorétique minéral, l'os de ſéche, les écailles d'huitres cal-

cinées, & par-dessus, l'onguent dessicatif rouge, ou celui de céruse, de tuthie, le diapompholyx, le diapalme dissous dans l'huile de myrthe, l'emplâtre de Nuremberg, &c. Ou

℞ *Plomb brulé & lavé, poudre d'écailles d'huitres calcinées, & d'Iris de Florence, de chacun deux dragmes; incorporez-les dans suffisante quantité d'onguent diapompholyx & de tuthie, pour en faire un cérat.*

S'il survenoit des excroissances de chairs baveuses, on les consumeroit avec l'alun calciné & l'iris de Florence pulvérisés & mêlés en égale partie. Si cela ne suffisoit pas, on les toucheroit avec la pierre infernale.

Les Ulcéres virulens tiennent de la nature des ulcéres vénériens, ou scorbutiques, scrophuleux, chancreux, pestilentiels ou envenimés, & doivent être traités de la même maniére. *Voyez* les Articles précédens où il en a été parlé.

Les Ulcéres sordides & putrides demandent la même cure que les Ulcéres vermineux. Si la gangréne y survenoit on les traiteroit comme les Ulcéres gangréneux. *Voyez* les Articles précédens, sixiéme & huitiéme; s'ils étoient calleux on auroit recours aux remédes proposés dans la Cure générale, Paragr. 9.

Les Ulcéres chironiens, téléphiens, pha-

gédéniens, eſtioménes, rongeans, ambulatifs, loups, *Noli me tangere*, ſont ordinairement des Ulcéres virulens, cancéreux, vénériens, ſcorbutiques ou ſcrophuleux. Cependant, ſuivant Celſe, liv. 6. chap. 28. les chironiens ſont différens des phagédéniens & rongeans, puiſqu'il définit le chironien, *un grand Ulcére dont les bords ſont durs, calleux & enflés, qui ne jette guére de ſanie, mais une ſanie claire; qui eſt ſans mauvaiſe odeur & ſans inflammation; qui ne cauſe pas beaucoup de douleur; qui ne s'étend point; qui par conſequent n'eſt point accompagné de danger, mais qui ne ſe guérit que difficilement; qui ſe couvre quelquefois d'une cicatrice ſi mince que venant à ſe rompre, il ſe renouvelle; enfin qui attaque particuliérement les pieds & les jambes.* Les Ulcéres téléphiens ſont les mêmes que les chironiens. *Voyez* Gal. meth. med. l. 24 ch. 17 Paul Æginette, l. 4 ch. 26 Munniks de Ulcerib. ch. 3. & ces Ulcéres ſont analogues à ceux qu'on nomme vulgairement Loups. *Voyez* Forêt. Chirurg. obſerv. lib. 3. obſerv. 7. in Schol. qui les met au rang des Ulcéres phagédéniens, ainſi que Galien lieu cité. *Voyez* l'Art. 4. du 1 ch. de ce l. où nous avons donné la définition de tous ces Ulcéres.

Le Diagnoſtic de tous ces Ulcéres malins ſe trouve établi dans leur définition & dans le Diagnoſtic général, Art. 6 ſuivant leurs différentes cauſes.

Prognoſtic ils ſont tous très-rébelles & très-difficiles à guérir. Il y a même du danger de les cicatriſer, ſi l'on ne corrige entiérement le vice des humeurs qui les fomente. La matiére qui s'évacue par-là, retenue dans la maſſe du ſang, ne manque pas de faire tôt ou tard irruption ſur quelque viſcére, & de cauſer par une métaſtaſe interne, une maladie mortelle.

Cure. Pour réuſſir à guérir tous ces Ulcéres, il faut détruire, s'il eſt poſſible, par des remédes tant internes qu'externes, le virus qui les a cauſés ou qui les entretient. Ces remédes ſeront ceux qui ſont ſpécifiques pour les Ulcéres vénériens, ſcorbutiques, ſcrophuleux, ou cancéreux, & que nous avons rapportés dans les Articles précédens.

Il y a des perſonnes qui portent continuellement des loups aux jambes, c'eſt-à-dire des Ulcéres chironiens ou téléphiens, & qui paroiſſent ſe bien porter d'ailleurs. La nature s'eſt tellement accoutumée à évacuer par-là les mauvaiſes humeurs, qu'on a bien de la peine à en tarir la ſource, ou ſi l'on y réuſſit, ces Ulcéres ne ſont pas plutôt fermés, qu'on tombe ſouvent dans quelque maladie dangereuſe. On n'entreprendra donc point de les guérir ſans preſcrire une diéte exacte, & un régime convenable & de fréquens purgatifs. S'ils ſont ſordides ou putrides on les traitera comme ces ſortes d'Ulcéres dont nous avons par-

lé dans cet Article. S'ils ſont accompagnés d'une fluxion d'humeurs ſéreuſes & âcres, ce qui eſt aſſez ordinaire, particuliérement quand ils ſont ſitués aux articles, on ſuivra la méthode que nous avons preſcrite ci-deſſus pour les Ulcéres ſanieux. Mais on aura toujours égard à la cauſe virulente, s'il y en a, pour joindre les remédes qui lui ſeront ſpécifiques. On a remarqué que l'onguent Diapompholyx étoit très-efficace dans ces eſpéces d'Ulcéres. Le deſſicatif rouge, l'onguent de minium & tous ceux dont le plomb fait la baſe, ſont encore fort bons. Comme le perioſte eſt fort près de la peau dans ces endroits, il faut éviter tous les topiques gras & huileux qui ſont nuiſibles aux parties nerveuſes, membraneuſes & tendineuſes. Quelques-uns eſtiment beaucoup, par cette raiſon, une lame de plomb très-mince, frottée de mercure, exactement appliquée & bien ſoutenue avec une bande. On peut avant que de l'appliquer, laver l'Ulcére avec une forte décoction d'armoiſe, d'aigremoine, de ſcordium, de ſommités, d'abſinthe, & de petite centaurée dans l'eau de pluie. Munniks s'en trouvoit fort bien. Il feroit bon d'y ajouter un peu d'eau-de-vie camphrée & quelques grains de ſucre de ſaturne.

On joindra à tous ces remédes un uſage convenable, des ſix chôſes non-naturelles, & l'on recommandera au malade de garder le repos, même le lit, s'il le peut;

ou du moins il aura ſoin de tenir ſes jambes dans une ſituation horizontale ou un peu élevées, pour s'oppoſer à la fluxion.

CHAPITRE IV.

Des Ulcéres ſinueux, des Fiſtules, & des Ulcéres avec Carie.

ARTICLE I.

Des Ulcéres ſinueux.

LEs Ulcéres ſinueux ſont ceux dont l'entrée eſt étroite & le fond large, mais ſans calloſité, ce qui les diſtingue des fiſtules.

Ces Ulcéres ſont ſimples ou compoſés: ſimples, quand ils n'ont qu'une ſeule cavité; compoſés, quand ils en ont pluſieurs. Ces cavités conſiſtent dans des trous, des ſacs, des poches, des clapiers ou des conduits cachés plus ou moins profonds, droits ou obliques, infractueux ou tortueux, qui s'étendent de côté & d'autre.

Les Ulcéres ſinueux ſont toujours les ſuites de quelques abſcès, ou d'un Ulcére mal détergé, ou d'une plaie mal panſée. Lorſque le pus d'un abſcès ou d'un Ul-

cére séjourne trop long-tems dans leur cavité, il devient âcre & corrosif, sur-tout dans un sujet cacochyme ; il ronge & consume intérieurement les chairs & se trace différentes routes qui pénétrent quelquefois jusqu'aux os. Quand on laisse cicatriser & fermer une plaie étroite & profonde sans que le dedans soit mondifié & incarné le pus qui y séjourne fait le même effet que celui d'un abscès.

La cause prochaine des Ulcéres sinueux est donc la présence & le séjour d'un pus âcre & corrosif, qui se creuse différens sinus dans les chairs. Les causes antécédentes sont un tempérament cacochyme ou infecté de virus vénérien, scorbutique, scrophuleux ; le vice ou l'abus des six choses non-naturelles ; par exemple, des alimens acides, salins, & grossiers, des exhalaisons salées & âcres ; la suppression de quelque évacuation ordinaire, comme celle des hémorroïdes, des menstrues.

Les Ulcéres sinueux peuvent se former dans toutes sortes de parties : mais ils viennent principalement aux parties glanduleuses, & dans les endroits qui sont garnis de graisse & abreuvés de lymphe. Il est assez ordinaire d'en voir au fondement à la suite d'un abscès.

Deux sortes d'abscès attaquent le fondement, l'un promptement, l'autre lentement. Le premier commence par un petit phlegmon de la nature de l'anthrax,

qui fait baucoup de progrès en peu de tems, & forme quelquefois en 24 heures un abscès très-considérable, auquel la gangréne surviendroit bientôt si l'on n'y remédioit. La douleur & la chaleur qui accompagnent ce phlegmon, sont si vives qu'elles causent la fiévre au malade. L'autre abscès succede peu à peu à une dureté avec rougeur & douleur, suivie d'une tumeur qui occupe un côté de l'anus. Quand le pus est formé, les accidens semblent diminuer: mais comme la matiére purulente qui n'a point d'issue, mine & détruit de plus en plus le tissu des parties où elle est renfermée, elle se fait souvent différens sinus à droite & à gauche où elle perce l'intestin rectum ou la peau à la circonférence de l'anus, selon que l'abscès est plus proche de l'un que de l'autre.

Il survient quelquefois à la partie supérieure interne de la cuisse, au bas de l'aîne, une tumeur qui ressemble au bubon abscédé, mais qui n'a pas son siége dans les glandes conglobées de cette partie. Cette tumeur succéde à de grandes douleurs dans les Lombes & est interne avant que d'être externe; quand elle s'abscéde, l'humeur est renfermée dans le psoas ou dans la membrane qui le recouvre. Ensuite elle fait une fusée & se manifeste au-dehors. Le malade tient toujours la cuisse levée; parce que le psoas se trouve alors relâché & moins comprimé, ce qui diminue la

douleur. Lorſque l'abſcès eſt couvert de lui-même ou par l'opération, il en ſort beaucoup de pus, & la ſonde pénétre fort avant dans le baſſin.

Le panaris de la ſeconde eſpéce, c'eſt-à-dire, celui dont le ſiége eſt dans la gaine des tendons des muſcles fléchiſſeurs des doigts eſt auſſi fort ſouvent ſuivi d'abſcès ou d'Ulcéres ſinueux aux doigts, à la main, au poignet, & même à l'avant-bras & au bras: ces abſcès ſe forment dans les interſtices des muſcles où il ſe trouve de la graiſſe, que l'inflammation qui ſe communique quelquefois à toute la partie, fond & convertit en pus. *Voyez* notre liv. des Tumeurs, Chap. I. Art. 10.

Enfin les Articles ſont fort ſujets aux Ulcéres ſinueux, parce qu'ils ſont continuellement arroſés d'une humeur ſinoviale qui ſe corrompt facilement & qui empêche les Ulcéres de ſe deſſécher & de ſe cicatriſer.

Diagnoſtic. On connoit les Ulcéres ſinueux par leur entrée qui eſt plus étroite que leur fond, & par la grande abondance de pus qui en ſort. On diſtingue leur profondeur, leur direction & la multiplicité de leurs ſinus, par la ſonde, par la bougie, ou par un ſtilet fléxible. Lorſqu'ils pénétrent juſqu'aux os, on ſent une reſiſtance dure au bout de la ſonde, & l'on cauſe beaucoup de douleür au malade en touchant le périoſte. S'il y avoit carie on trouveroit de l'inégalité à l'os, & le pus

qui en ſortiroit ſeroit ſereux, noirâtre & de mauvaiſe odeur. Quand il y a pluſieurs ſinus il en ſort davantage de pus, & en comprimant la partie en différens endroits, ou en faiſant mettre le malade dans différentes ſituations, on fait ſortir la matiére à différentes repriſes.

Prognoſtic. Les Ulcéres ſinueux ſont fort difficiles à guérir principalement ceux qui attaquent les Articles, ou qui ſont fomentés par un virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, ou qui ſont accompagnés de carie : ils dégénérent facilement en fiſtules. On guérit plus aiſément ceux qui ne ſont que dans les chairs & qui ont leur fond plus élevé que leur entrée ; le pus s'en écoule mieux, & il eſt plus facile de les déterger.

Cure. Pour guérir les Ulcéres ſinueux, la Chirurgie fournit trois moyens. Le premier, eſt l'ouverture des ſinus par l'inciſion. Le ſecond, le bandage expulſif. Le troiſiéme, la mondification des ſinus par des injections convenables. Le premier moyen eſt le plus prompt & le plus efficace, pourvu que les ſinus ne ſe trouvent pas auprès de quelques gros rameaux d'artéres ou de veines, de quelques nerfs ou tendons qu'on ne ſçauroit ſe diſpenſer de couper, en faiſant l'ouverture. Quand on n'a pas à craindre ces inconvéniens, il faut ouvrir les ſinus juſqu'au fond avec des ciſeaux ou un biſtouri à la faveur d'u-

ne ſonde canelée, couper toutes les brides & tous les ſacs qui s'y rencontrent, & mettre l'Ulcére bien à découvert. De cette maniére on aura la facilité de le mondifier, de l'incarner & de le cicatriſer ſuivant la méthode ordinaire. Si l'Ulcére étoit entretenu par un virus vénérien, ſcorbutique, ou ſcrophuleux, on détruiroit le virus par des remédes convenables à ces maladies. Lorſque l'Ulcére ſinueux de quelque membre pénétre preſque juſqu'à la partie oppoſée, au lieu de l'ouvrir dans toute ſa longueur, il faut y faire une contre-ouverture, afin de procurer au pus une iſſue libre par les deux orifices. On fait cette contre-ouverture avec un inſtrument propre pour cela, qui conſiſte en une ſonde ronde ou plate, garnie d'un ſtilet armé d'une lancette à ſon extrémité inférieure, (*Voyez* à la fin de l'Article) & pour déterger l'Ulcére, on y fait des injections chaudes avec de l'eau d'orge, animée d'un quart de baume de Fioravent, ou d'une ſixiéme partie de baume du Commandeur. Enſuite on applique ſur les deux orifices, un plumaceau chargé de baume d'Arceus, ou de quelqu'autre baume vulnéraire. Si en faiſant le bandage, on peut comprimer l'intervalle des deux orifices par le moyen de quelques compreſſes ou de charpie brute, la réunion intérieure ſe fera plus promptement.

A l'égard des deux abscès qui viennent au fondement, celui qui se fait promptement, doit être incessamment ouvert. Si on y laissoit séjourner le pus il pourroit faire en peu de tems un grand désordre, parce que cet endroit est abreuvé de quantité d'humidité & garni de beaucoup de graisse : mais avant que d'entreprendre l'opération, il faut s'assurer si la suppuration est faite. Si en mettant un des doigts indices à l'entrée de l'anus & l'autre sur la tumeur, on sentoit par-tout une resistance & une dureté qui prouvât que le pus ne seroit pas formé, on y appliqueroit un cataplâme émollient & peptique qu'on ne laisseroit cependant que deux ou trois heures, attendu que la suppuration se fait bien vîte en cet endroit, quand c'est une tumeur qui tient de l'anthrax, comme celle-ci. Après avoir levé le cataplâme & essuyé la peau, on examinera s'il y a une fluctuation en touchant la tumeur par des mouvemens alternativement opposés, avec les deux doigts indices placés comme on vient de dire.

Aussitôt qu'on est sûr que l'abscès est formé, il faut prescrire au malade deux heures avant l'opération, un lavement pour évacuer les premiéres voies, & prévenir le besoin qu'il auroit d'aller à la selle après l'opération. Ensuite on lui met un bandage convenable qui consiste en une ceinture faite d'une serviette pliée en quatre dans sa

longueur, qu'on lui applique autour du corps ſur les reins ; on ſoutient cette ſerviette avec le ſcapulaire, & on y coud par derriére trois ou quatre rubans de fil pour attacher à une bande qu'on doit paſſer ſous le fondement & entre les cuiſſes pour ſoutenir l'appareil. Cette bande eſt large d'environ ſix travers de doigt & fendue en deux chefs juſqu'à huit ou dix travers de doigt, de l'extrémité qui ſe met par derriére, au bout de laquelle on coud trois ou quatre rubans de fil, pour attacher avec ceux qui ſont couſus à la ſerviette. Le bandage mis, on fait uriner le malade, afin de vuider la veſſie, & on le place ſur le côté au bord de ſon lit, les feſſes avancées, & les cuiſſes un peu pliées. Par ce moyen, il n'a après l'opération, d'autre mouvement à faire que d'étendre un peu les jambes en s'avançant dans ſon lit. Quelques-uns le font placer hors du lit, le ventre couché ſur le bord & les cuiſſes écartées : mais s'il arrivoit une hémorragie après l'opération, & qu'on fût obligé de comprimer le vaiſſeau, le malade en ſe mettant au lit pourroit faire changer l'endroit du bandage qui le comprimeroit, & l'hémorragie recommenceroit.

Ayant fait placer le malade comme il convient, & le faiſant aſſujettir par trois Aides, dont l'un tient le corps, l'autre les cuiſſes, le troiſiéme réléve la feſſe, l'Opérateur plonge une lancette à l'abſcès

au

au milieu de la tumeur, tenant le doigt indice dans l'anus, & quand il s'apperçoit qu'il a pénétré dans l'abſcès, il laiſſe ſortir un peu de pus en preſſant la tumeur, pour faire voir aux Aſſiſtans que l'opération n'eſt pas prématurée. Enſuite il tire la lancette en relevant un peu la pointe & coupant ce qui ſe trouve ſur ſon tranchant. Auſſi-tôt il met le doigt dans l'abſcès pour en reconnoître le vuide; il y introduit un biſtouri, mouſſé par le bout, & agrandit l'ouverture en côtoyant l'anus ſans le toucher. Comme il faut que cette ouverture ſoit beaucoup plus large que le fond, il fait encore deux autres inciſions pour la rendre cruciale, & il a ſoin d'emporter avec des ciſeaux pointus & le biſtouri, tous les corps calleux qui pourroient ſe rencontrer dans l'Ulcére. L'opération faite, on remplit la cavité avec des bourdonnets ou des tampons de toile attachés à des fils de différentes couleurs, ou diſtingués par des nœuds, pour pouvoir les tirer l'un après l'autre, & éviter l'hémorragie en levant l'appareil. On fait cet appareil un peu élevé, & l'on met par-deſſus des compreſſes étroites & graduées, afin de rendre la compreſſion plus forte. Enfin l'on ſoutient le tout avec la bande à deux chefs, en nouant les rubans couſus à ſon extrémité avec ceux qui ſont attachés par derriére à la ſerviette; & l'on paſſe les deux chefs entre les cuiſſes, pour

les attacher en devant à la ceinture, l'un à droite, l'autre à gauche. On a la précaution de mettre ſous les chefs aux aînes, des compreſſes, pour éviter que le malade n'en ſoit écorché, à cauſe que le bandage doit être ſerré. Si l'on a ouvert quelque vaiſſeau conſidérable dans l'opération, on fait comprimer l'appareil ſur ce vaiſſeau par la main d'un ſerviteur, ou bien l'on a eu la précaution d'y appliquer un bourdonnet trempé daus l'eau ſtyptique & exprimé, après en avoir eſſuyé tout le ſang. On panſe l'Ulcére dans la ſuite avec des bourdonnets ſecs, parce que cette partie eſt toujours humide. Si les chairs n'étoient pas belles, on tremperoit les bourdonnets dans de l'eau-de-vie camphrée animée d'un peu de baume de Fioravent ou de celui du Commandeur.

Le ſecond abſcès du fondement n'eſt pas ſi conſidérable que l'autre, il ne fait point un progrès ſi rapide, & ne cauſe pas tant de douleur; les malades le ſupportent plus facilement, & ne ſe déterminent qu'avec peine à en faire faire l'opération; auſſi dégénére-t'il ſouvent en fiſtule. Il faut le traiter comme le premier, & en faire l'ouverture de la même maniére quand le pus eſt formé.

La tumeur qui vient à l'aîne en conſéquence d'un abſcès au pſoas, doit être ouverte de bonne heure. Enſuite on y fait des injections avec l'eau d'orge & le miel

rosat, ou quelque autre convenable ; on panse l'Ulcére deux fois par jour, & l'on y applique le baume d'Arceus mêlé avec l'huile d'hypericum.

La maniére de traiter le panaris, ainsi que les Abscès & les Ulcéres qu'il cause, se trouve dans notre livre de tumeurs, Chap. I. Art. 10. où nous en avons parlé fort amplement.

Les Ulcéres sinueux qui attaquent les Articles ont aussi besoin d'être agrandis par des incisions pour en découvrir le fond, & s'il y en a plusieurs on les réduira au plus petit nombre qu'il se pourra, sans intéresser les tendons & les ligamens. Ensuite on les pansera avec le baume d'Arceus ou avec celui de Capaïi, du Pérou, ou de Canada, mêlés avec de l'huile d'œufs ; ou l'on se servira d'huile de térébenthine adoucie par plusieurs distillations avec de l'eau commune. L'on évitera tous les topiques âcres, crainte d'irriter les tendons & les ligamens qui sont très-sensibles. Cependant si les chairs étoient pâles ou livides, on emploieroit un digestif fait avec la térébenthine, l'huile d'hipéricum, le jaune d'œuf & l'aloës en poudre, le tout exactement mêlé.

Le second moyen de traiter les Ulcéres sinueux, qui s'exécute par le bandage expulsif, a lieu principalement dans les Ulcéres qui rempent sous les tégumens ou dans le corps graisseux, & qui ont leur

fond ſupérieur à leur ouverture, ou qu'on peut rendre tel, par la ſituation, en ſorte que la matiére purulente ait une pente naturelle qui favoriſe ſon iſſue. Il faut auſſi que le pus ſoit d'une bonne qualité, que les parois internes du ſinus ne ſoient ni enflammées ni calleuſes, & qu'elles puiſſent ſe réunir quand elles ſont collées l'une contre l'autre.

Pour faire ce bandage, après avoir détergé le ſinus avec une injection d'eau d'orge à laquelle on aura ajouté un peu de baume de Fioravent, ou avec quelqu'autre injection convenable, on mettra ſur toute la longueur du ſinus, de la charpie brute & par-deſſus une compreſſe, ou bien trois compreſſes graduées l'une ſur l'autre, dont la premiére & la plus longue, s'étende depuis le fond du ſinus juſqu'à deux ou trois lignes de ſon orifice, & les deux autres ſucceſſivement un peu moins. On fait tendre ces compreſſes par un aide : on prend une bande roulée à un chef, dont on fait d'abord un ou deux circulaires au-de-là du fond du ſinus ſur lequel on vient paſſer par des doloires ou circulaires, obliques juſqu'auprès de ſon orifice où l'on finit. On parvient par le moyen de ce bandage à comprimer le ſinus depuis ſon fond juſqu'à ſon entrée, ſur laquelle il ſuffit de mettre un plumaceau chargé de baume d'Arceus. On laiſſe ce bandage juſqu'à ce que la réunion interne ſoit faite.

Le troisiéme moyen de panser les Ulcéres sinueux, se pratique lorsque les deux autres ne peuvent être mis en usage. Cette méthode, par exemple, ne conviendroit pas à l'Ulcére de l'aîne qui pénétre dans le psoas dont nous avons parlé, ni à ceux que la proximité d'une artére considérable, d'un nerf, d'un tendon, ne permet pas d'ouvrir. Pour lors on se contente de les déterger avec des injections d'eau d'orge & de miel rosat, ou de décoction de persicaire, animées d'un peu de baume du Pérou dissout dans le vin, ou de baume de Fioravent, ou de celui du Commandeur, lorsqu'il est nécessaire de mondifier plus efficacement. Si les injections ne peuvent pas sortir, on les répompe avec la seringue, crainte qu'elles ne s'aigrissent & ne se corrompent dans le sinus: mais il vaut mieux ouvrir ces sortes d'Ulcéres quand on le peut, ou y faire une contre-ouverture s'il y a lieu. La sonde dont nous avons parlé, qui renferme un stilet armé à son extrémité d'une lancette, est fort propre pour cette opération. Le Chirurgien en poussant le stilet par le moyen d'un ressort qui est dans le manche de la sonde, tient avec le pouce & le doigt index de l'autre main, la peau bandée à la partie opposée, pour la percer plus facilement. Il y a sur cet instrument, qui est un espéce de trois quarts, une crenelure dans laquelle on appuie le dos de la pointe d'un

biſtouri pour agrandir l'ouverture que la lancette a faite, afin de donner une iſſue plus libre au pus, & même de paſſer dans le ſinus un ſéton, lorſqu'il eſt néceſſaire de le faire ſuppurer. Pour introduire le ſéton il y a au bout de la ſonde un chas ou deux yeux dans leſquels on le paſſe ; en retirant l'inſtrument, on fait ſuivre le ſéton dans le ſinus. Ce ſéton doit être imbibé d'un digeſtif fait, par exemple, avec la térébenthine, l'huile d'hypéricum & le jaune d'œuf, qu'on anime, s'il eſt néceſſaire, d'un peu d'eau-de-vie. On met ſur les deux ouvertures un plumaceau chargé du même digeſtif. Quand on panſe l'Ulcére on en imbibe le bout ſupérieur du ſéton, & on l'attire dans le ſinus en tirant le bout inférieur. Lorſqu'on veut changer de ſéton, on en attache un autre au bout ſupérieur du premier, pour le faire paſſer dans l'Ulcére. Dès que la ſuppuration commence à diminuer, on ôte le ſéton, & on lui ſubſtitue les injections. Si l'on n'avoit pas l'inſtrument dont on vient de parler, on feroit la contre-oûverture avec un biſtouri, ſur le bout d'une ſonde boutonnée qu'on auroit introduite dans le ſinus, & l'on feroit paſſer dans l'Ulcére le ſéton qu'on enfileroit dans le chas ou les deux yeux qui doivent être à l'autre bout de la ſonde, en la tirant par la contre-ouverture.

ARTICLE II.

Des Fistules.

LEs Fistules sont des Ulcéres étroits, oblongs, calleux, plus ou moins profonds, qui ne différent des Ulcéres sinueux que par la callosité qui se forme à leur orifice, & quelquefois dans toute leur étendue. On les appelle *Fistules*, du mot latin *Fistula*, qui signifie Flûte, à cause que ces Ulcéres ont ordinairement une cavité longue & étroite comme celle des Flûtes.

Les Fistules sont simples quand elles ne consistent qu'en un seul sinus; composées, lorsqu'elles en ont plusieurs. Ces sinus sont droits, obliques, ou tortueux. Les uns rempent sous la peau ou dans le corps graisseux; les autres pénétrent dans les cavités ou dans les chairs jusqu'aux os, aux tendons, aux ligamens, aux nerfs. Il y en a qui n'ont qu'un orifice, d'autres en ont plusieurs.

Les causes des fistules sont les mêmes que celles des Ulcéres sinueux. Elles sont toujours les suites de quelques abscès, ou d'un Ulcére malin, sinueux, invétéré, ou d'une plaie mal pansée qu'on aura remplie de tentes trop dures, ou qui se sera cicatrisée extérieurement avant que l'intérieur ait été détergé & incarné.

La callosité des Fistules est produite par

l'endurcissement des fibres qui sont trop serrées les unes contre les autres, ensorte que leur cavité en est obliterée & que les fluides ne peuvent plus y couler. C'est souvent l'effet des tentes trop dures qui compriment les parois d'un Ulcére, ou des sels acides, corrosifs, des cathérétiques qu'on emploie quelquefois pour le mondifier, ou de l'acrimonie des humeurs qui en abreuvent les parois. Cette callosité est encore plus considérable à l'orifice des Fistules que dans leur canal. Les fibres de la peau exposée à l'air, & d'ailleurs plus serrées, plus fermes, plus séches, & plus élastiques que les fibres charnues du sinus, se rident, se froncent plus facilement, s'endurcissent & brident l'entrée de ces Ulcéres, ce qui la rend non-seulement calleuse, mais aussi plus étroite. Cet endurcissement fait que les fistules sont moins douloureuses : mais si elles ne sont pas calleuses dans leur cavité ou dans leur fond, ou si elles aboutissent à quelque nerf ou au périoste, les malades sentent beaucoup de douleur quand on les sonde.

Les Fistules peuvent attaquer toutes les parties du corps. Celle qui vient au fondement s'appelle *Fistule à l'Anus.* Celle des yeux se nomme *Fistule Lachrymale.* Les autres retiennent le nom des parties qu'elles occupent. Elles surviennent fort souvent aux Ulcéres vénériens, scorbutiques, ou scrophuleux invétérés, & en reçoivent le nom.

Le Diagnostic des Fistules n'est point différent de celui des Ulcéres sinueux, excepté que leur entrée se distingue par la callosité qui l'accompagne.

Prognostic. On peut dire en général que toutes les Fistules sont fort difficiles à guérir. Cependant celles qui sont simples, récentes, peu profondes, se guérissent plus facilement dans de jeunes sujets bien constitués, que les vieilles Fistules qui ont les bords & leur canal extrêmement durs & calleux, qui pénétrent dans quelque capacité, ou fort avant dans les chairs, qui sont accompagnées de carie, qui ont plusieurs sinus, qui se forment dans les jointures, ou qui viennent à des personnes d'une mauvaise constitution, qui sont infectées de virus vénérien, scrophuleux ou scorbutique. Celles qui pénétrent dans les parties membraneuses, les tendons, les ligamens, les articles, les vertébres, les côtes, la poitrine, le bas-ventre, sont souvent incurables. Elles se trouvent ordinairement accompagnées d'une fiévre lente qui mine & consume tout le corps par l'acrimonie du pus que le sang & la lymphe entrainent dans leur circulation.

Cure. La maniére la plus prompte & la plus efficace de guérir les Fistules, est premiérement d'agrandir leur entrée par l'incision, afin de découvrir le fond & y porter les remédes. 2°. D'emporter toutes les callosités aves des ciseaux pointus

& le biſtouri, ou de les conſumer avec des cathérétiques. 3°. de faire exfolier les os quand ils ſont cariés. Enſuite on mondifie, on incarne & on cicatriſe les Fiſtules comme les Ulcéres bénins s'il n'y a point de virus. Mais parce que le manuel varie ſuivant leur différence, il eſt néceſſaire de parler de chacune en particulier.

De la Fiſtule à l'Anus.

La Fiſtule à l'Anus, eſt un Ulcére profond, étroit, calleux, qui vient au fondement à la ſuite d'un abſcès.

L'abſcès qui cauſe la Fiſtule eſt ordinairement celui de la ſeconde eſpéce dont nous avons parlé ci-deſſus. Le pus qui y ſéjourne long-tems, ronge & conſume peu à peu le tiſſu des parties qui le tiennent renfermé, & perce enfin l'inteſtin rectum, ou la peau à la circonférence de l'Anus, ou les deux enſemble, y faiſant un ou pluſieurs trous qui deviennent calleux, ce qui établit différentes eſpéces de Fiſtules. Celle qui a deux ouvertures, l'une dans l'inteſtin, l'autre à la circonférence de l'anus, s'appelle *Complette*. Celle qui n'en a qu'une, ſe nomme *Incomplette*. Cette unique ouverture eſt ou en dehors, & fait donner à cet Ulcére le nom de *Fiſtule externe ;* ou elle eſt en dedans, c'eſt-à-dire, à l'inteſtin ; alors c'eſt une *Fiſtule interne* ou Borgne.

Diagnostic. La Fistule à l'Anus qui est complette, se connoit facilement en introduisant le doigt indice dans le fondement, & un stilet boutonné dans l'Ulcére ; car en poussant le stilet on le sent à nud avec le doigt dans l'intestin, & l'on est sur par ce moyen des deux ouvertures, à moins que celle de l'intestin ne fût au-dessus de la portée du doigt ; en ce cas l'on ne peut s'en appercevoir en sondant, que par la profondeur & la direction de l'Ulcére, qui font juger qu'en poussant le stilet fort avant du côté de l'Anus, on le fait glisser dans l'intestin : mais on s'en assure d'ailleurs en ce que le pus sort aussi-bien par l'Anus que par l'ouverture externe, par laquelle les matiéres fécales peuvent aussi s'écouler. La Fistule incomplette externe, se manifeste par son ouverture extérieure. On juge de sa profondeur & de sa direction à la faveur du stilet. Si son fond touche l'intestin, on sent le bout du stilet avec le doigt, introduit dans l'Anus. S'il y a plusieurs sinus ou clapiers, on les découvre avec la sonde. De plus, la matiére qui sort est abondante & change souvent de couleur & de consistence. La fistule incomplette interne ou borgne, se déclare par la douleur & la chaleur du fondement ; par une tumeur extérieure accompagnée d'une légére inflammation ; par une espéce de fluctuation qu'on y sent quelquefois par le pus qu'on rend non-seulement avec les

excrémens, mais aussi après leur sortie; par la rougeur qu'on remarque à l'Anus; par l'excoriation, la démangeaison, les envies d'aller à la selle, ou le tenesme que l'acrimonie du pus cause en passant; enfin par l'inégalité qu'on découvre avec le doigt dans l'intestin.

Cure. Quand la Fistule est formée, si elle est complette, le moyen le plus sur & le plus prompt pour la guérir est l'opération. Mais avant que de l'entreprendre, il faut sçavoir si l'ouverture qui est dans l'intestin, n'est point au-dessus de la portée du doigt indice qu'on y met. On s'en assurera par la sonde. Pour cet effet on fera placer le malade de côté sur le bord de son lit, les fesses avancées, les cuisses pliées; ou on le fera coucher le ventre sur le bord de son lit, les jambes à terre; ou on le mettra dans une situation convenable, suivant la direction de la Fistule. On lui séparera un peu les fesses sans trop les écarter, crainte de faire quelqu'angle capable d'arrêter la sonde dans le canal Fistuleux. Le malade placé comme il faut, on introduira dans l'Anus le doigt indice graissé de beurre frais, d'huile de populeum, ou de quelque pomade, & l'on poussera doucement la sonde dans l'Ulcére. Si l'on s'apperçoit par sa direction & sa profondeur, qu'elle entre dans l'intestin au-dessus du doigt, il ne faut point entreprendre l'opération, elle seroit dangereuse & inutile;

dangereuſe, ſi l'on venoit à couper quelque vaiſſeau ſanguin conſidérable, car on ne pourroit ni le comprimer ni en faire la ligature ; & il ſurviendroit une hémorragie mortelle ; elle ſeroit inutile, puiſqu'on ne pourroit détruire le fond de la calloſité, & que l'orifice interne de la Fiſtule ne ſçauroit ſe cicatriſer, ni ſon fond s'incarner & ſe conſolider. Il reſteroit donc toujours un ſuintement d'humeurs & la Fiſtule ſe renouvelleroit bientôt.

Si l'orifice externe de la Fiſtule étoit trop ſerré & trop étroit pour pouvoir y faire paſſer la ſonde, il faudroit le dilater avec le biſtouri ou avec l'éponge préparée. Il arrive quelquefois que cet orifice eſt fort éloigné de l'Anus, & que le canal fiſtuleux va ſuperficiellement du côté du fondement y faire un coude, & remonte enſuite du côté de l'inteſtin, ce qui empêche d'examiner tout ſon trajet par la ſonde. En ce cas, l'on eſt obligé de faire une inciſion depuis l'entrée de la Fiſtule juſqu'à ſon coude, avec des ciſeaux ou un biſtouri qu'on conduit ſur la rainure d'une ſonde crenelée. On met enſuite dans cette inciſion de la charpie ſéche ou des bourdonnets pour la dilater. Le lendemain on a la facilité de découvrir avec la ſonde, le trajet de la Fiſtule.

Après avoir bien examiné l'Ulcére, ſi l'on ſe détermine à faire l'opération, on y prépare le malade par les remédes généraux,

c'eſt-à-dire, par la ſaignée pluſieurs fois réïtérée, ſuivant le beſoin, & par la purgation. Le tout étant diſpoſé, on lui met le même bandage que pour l'opération de l'abſcès au fondement, & on le fait ſituer de la même maniére. Alors ayant mis dans l'Anus le doigt indice graiſſé ou huilé, on introduit avec l'autre main un ſtilet d'argent fléxible, dans la Fiſtule, on le fait paſſer dans l'inteſtin en le perçant un peu au-deſſus de l'orifice interne de l'Ulcére, & avec le doigt on plie dans l'inteſtin le ſtilet à meſure qu'on l'enfonce, pour en faire ſortir le bout par l'Anus, & former une anſe. Enſuite on prend les deux extrémités du ſtilet qui ſont en dehors, & on coupe avec un biſtouri un peu courbe tout ce qui eſt compris dans l'anſe. Après cette opération, on examine le fond de la Fiſtule avec les doigts pour découvrir les ſinus ou clapiers qui peuvent s'y trouver, & couper toutes les brides qui les forment, évitant les artéres qu'on doit ſentir par leur battement. Ayant encore mis les doigts dans la plaie, on cherche toutes les callôſités, & on les emporte ave le biſtouri. S'il en reſte quelques-unes, on peut les ſcarifier, ou les pointer avec des ciſeaux, pour en faciliter la ſuppuration. Quelques Chirurgiens les coupent en les tirant avec une Erigne. Si l'on n'avoit pas fait un nouveau trou au rectum avec le ſtilet, & qu'on l'eût fait paſſer par l'ouverture même de

la Fistule, il faudroit couper l'intestin une ligne ou deux au-dessus, pour détruire la callosité. Si l'on avoit coupé quelque branche d'artére qui donnât beaucoup de sang, on tâcheroit d'en faire la ligature, ou l'on y appliqueroit un tampon de linge ou de charpie imbu d'eau styptique, l'appuyant quelque tems avec le doigt sur l'ouverture du vaisseau.

Quelques-uns se servent pour faire cette opération, d'un instrument appellé *Seringotome*, qui est une espéce de bistouri plat & mince, courbé en maniére de croissant, tranchant par sa concavité, arrondi & adouci par le dos, coudé par sa partie postérieure qui lui sert de manche. Il est plus étroit, plus allongé, & moins courbé par sa partie antérieure qui lui sert de bec ou de corne, au bout de laquelle est exactement soudé un stilet boutonné, d'argent recuit & non trempé, afin qu'il soit doux & fléxible. On introduit cet instrument dans le sinus par le bouton du stilet; on le pousse dans l'intestin par-dessus l'orifice interne de la Fistule; on plie le stilet, on le fait repasser par l'Anus; & tenant le manche du bistouri d'une main, & le stilet qui est dehors de l'autre, on coupe en tirant l'instrument. Le malade même en se remuant acheve l'incision. Mais s'il y a beaucoup de callosité à emporter, la premiére méthode est préférable; comme il faut toujours faire l'entrée beaucoup plus

large que le fond pour y pouvoir appliquer les topiques, & panſer la plaie plus commodément, & pour détruire les différens ſinus qui peuvent s'y trouver, il eſt bon de faire avec le biſtouri droit ou courbe, de grandes ou profondes inciſions, juſqu'à un bon travers de doigt à côté, & autour de l'anſe du ſtilet dans la feſſe, afin d'emporter & les graiſſes & les chairs ſinueuſes & calleuſes, & de mettre toute la Fiſtule bien à découvert.

L'opération faite, on applique l'appareil, qui conſiſte, quand on a coupé quelque vaiſſeau, en un bourdonnet trempé dans l'eau ſtyptique & exprimé, qu'on met ſur l'embouchure de l'artére. Enſuite on introduit dans le fondement une groſſe tente, longue & étroite vers ſa pointe, large vers ſa baſe, à laquelle on attache un fil. Elle doit être longue pour paſſer dans l'inteſtin au-deſſus de la Fiſtule : ſi ſon extrémité ne s'étendoit que juſqu'au fond de l'Ulcére, & qu'elle appuyât deſſus, elle feroit venir à l'inteſtin en le comprimant, un bourlet calleux, qui donneroit occaſion à une nouvelle Fiſtule. Elle doit être étroite vers ſa pointe, pour entrer plus facilement, & pour ne point incommoder le malade. Enfin il eſt à propos qu'elle ſoit groſſe & large vers ſa baſe, pour comprimer davantage la circonférence de la plaie, & entretenir ſon entrée fort dilatée. Après cela on met dans la Fiſtule à côté de la tente,

& dans toute sa circonférence, de la charpie séche, ou des bourdonnets, & pardessus des compresses graduées dont on remplit l'intervalle des fesses, & on soutient le tout avec le bandage qu'on a mis auparavant au malade. Si le sang couloit encore, un serviteur appuieroit sa main sur le bandage pendant quelque-tems. Les pansemens suivans se font aussi à sec de la même maniere, à cause de l'humidité de la partie, qui ne demande point de peptiques pour exciter la suppuration, & l'on tamponne cette plaie à la différence des autres, pour entretenir l'entrée large. S'il se formoit quelques nouveaux sinus, on les ouvriroit : s'il y restoit quelques callosités, on y feroit des scarifications pour les faire tomber par la suppuration. Quand la plaie sur la fin se remplit de bonnes chairs, on met dans l'Anus une tente grosse comme le doigt, graissée d'onguent de tuthie, ou de pompholix; ou de quelquautre onguent dessicatif.

Il faut faire observer au malade une diéte très-exacte, ne lui permettant d'alimens, qu'autant qu'il est nécessaire pour soutenir la vie, & ne lui accordant que quelques crêmes de ris, quelques œufs frais, & peu de liquides, afin de prévenir non-seulement l'inflammation & la fiévre, mais aussi la diarrhée, & la nécessité d'aller souvent à la selle, ce qui dérangeroit beaucoup, & seroit nuisible à la plaie, puis-

qu'on feroit obligé de lever l'appareil toutes les fois qu'il auroit besoin d'y aller.

Si la Fistule à l'Anus est incomplette externe, on en fera l'opération comme celle de l'abscès du fondement. Elle consiste à agrandir l'entrée de la Fistule, & à couper & empêcher les callosités & les sinus avec le bistouri & les ciseaux. Ensuite on panse la plaie comme l'abscès; mais si l'intestin se trouve calleux & fort endommagé; quoiqu'il ne soit pas percé, il faut faire l'opération comme à la Fistule complette. Lorsque la Fistule est incomplette interne ou longue, on la rend complette, en faisant une incision avec le bistouri droit à l'endroit où l'on reconnoit le fond de l'Ulcère. L'incision faite on procéde à l'opération de la fistule complette.

On pourroit entreprendre la guérison de la Fistule incomplette, externe par le moyen des cathérétiques. Quand on prend cette voie, on dilate d'abord l'entrée de la Fistule avec l'éponge préparée; ensuite on y met une tente chargée de quelque onguent âcre & rongeant. Scultet observ. 75. après son arsenal de Chirurgie, recommande le suivant.

℞ *Alun brulé, mercure précipité, verdet, sel nitre, de chacun parties égales; blanc d'œuf, suffisante quantité pour incorporer le tout.*

Barbete estime celui-ci.

℞ *Racine de bryone en poudre, une dragme; Encens, myrrhe, de chacun deux dragmes; verdet, demi-dragme; sel ammoniac, un scrupule; huile d'olives, graisse de porc, de chacun suffisante quantité, mêlez: Faites-en un onguent.* Ou ce qui est plus efficace.

℞ *Vitriol blanc, quatre onces; alun, verdet, de chacun demi-once; vinaigre fort, six onces; calcinez-les, & en faites une poudre que vous mélerez avec de l'onguent ægyptiac pour en froter les tentes.*

On pourroit se servir de baume d'Arceus dans lequel on mêleroit une huitiéme partie de pierre à cautére: ou un peu de pierre infernale en poudre, ou de quelqu'un des cathérétiques dont nous avons parlé dans l'Article du Cancer & ailleurs, pour consumer les hypersarcoses sans douleur. Quand les callosités sont détruites on déterge l'Ulcére avec des injections faites d'eau d'orge & de miel rosat, ou encore mieux avec des eaux minérales chaudes, comme celles de Balaruc, ou autres dessicatives, sulphureuses & alumineuses. Pierre marchettis vante les injections faites dès le commencement avec l'eau d'orge, dans laquelle

on mêle de l'onguent ægyptiac ; il s'en servoit jusqu'à ce qu'elles fissent de la douleur, & qu'il sortît de l'Ulcére Fistuleux un peu de sang. Alors il substituoit l'injection faite avec la décoction de gayac, de scordium, de verge d'orée, ou autres semblables. L'Ulcére étant detergé, on l'incarnoit & on le desséchoit avec l'onguent de tuthie, le dessicatif rouge ou autre de même vertu. Mais cette méthode de guérir les Fistules par les cathérétiques est fort longue, cause ordinairement beaucoup de douleur au malade toutes les fois qu'on applique ces topiques âcres, & est moins sure que l'opération.

Lorsque les Fistules sont entretenues par un virus vénérien, scorbutique ou scrophuleux, on joint aux remédes ceux qui sont spécifiques pour ces maladies.

Les Fistules qui pénétrent jusqu'à l'ischion, ou à l'os sacrum avec carie, n'admettent qu'une cure palliative qui se fait par le moyen des injections vulnéraires, déterssives & dessicatives, composées, par exemple, avec l'eau d'orge, ou de feuilles de persicaire, de scordium, d'absinthe, ou l'eau de chaux, ajoutant à ces injections, l'eau vulnéraire, ou le baume de Fiovarent, ou celui du Commandeur, & le miel rosat. On fait les pansemens avec les onguens dessicatifs, comme celui de pompholix, de tuthie, le dessicatif rouge ou autre semblable.

De la Fiſtule lachrymale.

La Fiſtule lachrymale eſt proprement un Ulcére calleux & ſinueux qui s'eſt formé à l'angle interne de l'œil, dans le ſac lachrymal d'où elle a pris ſon nom. Mais on donne ſouvent à cette Fiſtule une ſignification plus étendue, & on la confond avec l'anchilops & l'ægilops, puiſqu'on les comprend dans les différentes eſpéces qu'on établit de cette Fiſtule. Galien même, l'*Introductio ſeu Medicus* Cap. 16. *de oculorum affectibus*, renferme l'anchilops & l'ægilops dans une même définition, où celle de la Fiſtule lachrymale ſe trouve compriſe. Il dit que l'ægilops ou l'anchilops eſt un abſcès qui vient à l'angle de l'œil le plus proche des narines, dont le pus qu'il contient venant à ſortir par ſa rupture, carie l'os, ou diſtille par l'angle de l'œil ou par les narines. Gorrée, *definit. medic.* diſtingue cependant l'anchilops de l'ægilops. Il définit le premier un abſcès ou un amas d'humeur viſqueuſe, ſemblable à du miel ou à de la bouillie, qui ſe forme entre le grand angle de l'œil & les narines, étant ordinairement renfermé dans une tunique, (c'eſt-à-dire, dans le ſac lachrymal,) ſans faire de douleur, & prenant tout d'un coup ſon accroiſſement. Cet abſcès, ſuivant Paul Æginette, venant à s'ouvrir & à s'ulcérer, change auſſitôt ſon nom pour prendre celui d'ægilops; & l'ægilops négligé

ou mal panſé dégénére facilement en Fiſtule.

On peut donc dire que l'anchilops eſt une tumeur ſituée à l'angle interne de l'œil, ordinairement au-deſſous de l'union des paupieres, qui dégénére en abſcès; que l'ægilops eſt ce même abſcès ouvert, c'eſt-à-dire, un Ulcére qui lui ſuccéde; & que la Fiſtule lachrymale eſt proprement cet Ulcére devenu calleux & ſinueux : mais comme ces trois maladies ſe ſuccédent l'une à l'autre, qu'il n'y a que leur progrès qui en faſſe la différence, & que les modernes les renferment toutes dans la définition ou dans la diviſion de la Fiſtule lachrymale, on peut les comprendre toutes trois ſous ce dernier nom, & définir la Fiſtule lachrymale un abſcès ou un Ulcére dans le ſac lachrymal, quelquefois ſans que la peau qui le recouvre ſoit ulcérée, quelquefois auſſi avec ulcération & calloſité à la peau, ordinairement accompagné d'un larmoyement continuel, & d'un écoulement de pus par les points lachrymaux, ou par le nez, ou par l'ouverture de la peau, principalement quand on preſſe la Fiſtule avec le doigt; quelquefois ſans que l'os unguis & les autres os voiſins ſoient altérés ſur-tout dans le commencement; quelquefois avec carie à ces os, particuliérement dans le progrès de la maladie; ſouvent avec obſtruction du conduit nazal; quelquefois ſans que ce conduit ſoit obſtrué.

Suivant cette définition on peut en général diviſer la Fiſtule lachrymale en trois eſpéces, dont la premiére eſt celle où la peau n'eſt point ulcérée, & qu'on appelle *Fiſtule lachrymale*, borgne ; ce qui eſt proprement l'anchilops abſcédé. La ſeconde eſt celle qui eſt acompagnée d'ulcération à la peau ſans calloſité, & qui ſe nomme ordinairement Fiſtule lachrymale ouverte, mais qui n'eſt dans le commencement qu'un ægilops. La troiſiéme, qui eſt la véritable Fiſtule lachrymale, eſt celle où l'ouverture de la peau & le ſac lachrymal ſont devenus calleux, & où l'os unguis & les autres os voiſins ſe carient, quand le pus a rongé ce ſac. Dans la Fiſtule lachrymale borgne, il paroît quelquefois une éminence ou une tumeur à l'endroit du ſac lachrymal ; d'autres fois on n'en voit aucune, ce qui a donné lieu d'appeller cette derniére eſpéce *Fiſtule plate*.

La cauſe la plus fréquente de la Fiſtule lachrymale eſt l'acrimonie des larmes, auſſi ſurvient-elle ſouvent à l'ophthalmie & à l'enchifrennement. En effet les larmes devenues âcres, irritent la membrane qui forme le ſac lachrymal, cette membrane irritée ſe reſſerre, ſe fronce & comprime les vaiſſeaux répandus dans ſon tiſſu, le ſang & la lymphe obligés d'y ſéjourner, s'y échauffent, y cauſent une inflammation, s'y corrompent, ſe changent en pus, s'y extravaſent & forment un abſcès.

Ou si ces larmes sont fort âcres, elles rongent la membrane même du sac lachrymal & l'ulcérent. Or les larmes ne peuvent être âcres que parce que la masse du sang les fournit telles, ou parce qu'elles acquiérent cette acrimonie dans les yeux, en conséquence d'une inflammation, ou de quelque exhalaison corrosive ; ou enfin parce qu'elles deviennent âcres par leur séjour dans le sac lachrymal.

On doit donc regarder comme cause antécédente de la Fistule lachrymale : 1°. Tout ce qui peut rendre le sang salé & âcre, comme les alimens salés & poivrés, les liqueurs chaudes & spiritueuses, les médicamens âcres, & le vice des autres choses non-naturelles; ou le mauvais tempérament de la personne, ou quelque maladie chronique, comme, les écrouelles, le scorbut, la vérole. Un sang de ce caractére ne peut fournir que des larmes salées & âcres. 2°. Une ophthalmie, soit qu'elle vienne de cause interne, c'est-à-dire, du vice de la masse du sang, soit qu'elle soit produite par une cause externe, comme par un coup, une chute, une exhalaison âcre & maligne. 3°. Tout ce qui peut faire séjourner les larmes dans le sac lachrymal, comme leur épaississement ou leur viscosité qui fait qu'elles se bouchent elles-mêmes le passage dans le conduit nazal, qui est une suite du sac lachrymal, mais beaucoup plus étroite que lui; une

une fluxion ou une inflammation à la membrane de ce conduit, ou à celle des narines qui en fait gonfler le tissu & intercepte par ce gonflement le passage des larmes dans le nez, comme il arrive par le rhume ; par l'enchifrennement, ou par un vent froid qu'on aura souffert, ou par un errhine trop âcre ; enfin un polype qui comprime ou bouche l'orifice du conduit nazal dans le nez, est une occasion du séjour des larmes. Par la même raison ceux qui ont le nez plat ou enfoncé sont plus sujets que les autres aux fistules lachrymales, parce que ce conduit se trouve comprimé & rétréci par la mauvaise conformation de cette partie. Les larmes donc obligées par tous ces accidens de séjourner dans le sac lachrymal, s'y échauffent & deviennent âcres & corrosives.

Quoique l'altération des larmes soit la cause la plus fréquente de la Fistule lachrymale, on voit encore quelquefois cette maladie survenir à un coup, à une chute, à la petite vérole & à toute autre cause capable de produire d'abord un petit phlegmon à l'angle interne de l'œil, ou un anchilops, ensuite un ægilops, & enfin une véritable Fistule.

Quand les larmes, sans être âcres, s'arrêtent dans le sac lachrymal par l'obstruction du conduit nazal, elles y séjournent quelquefois fort long-tems avant qu'elles deviennent capables d'enflammer & d'ul-

cérer la membrane qui compose ce sac ; parce qu'elles sont continuellement renouvellées jusqu'à ce qu'elles regorgent par les points lachrymaux : mais ce réservoir en est tellement rempli & dilaté, qu'il forme une tumeur à l'angle interne de l'œil. Cette tumeur est appellée par quelques-uns *Hydropisie du sac lachrymal*, mais mal-à-propros, puisque toute hydropisie par épanchement, suppose un amas de liqueur dans une cavité d'où elle n'a point d'issue. Or dans la plénitude de ce sac, lorsqu'on presse la tumeur avec le doigt, la lymphe lachrymale en sort aussi-tôt par les points lachrymaux ; quelquefois même elle s'échape en partie par le nez, quand l'obstruction du conduit nazal n'est pas totale ; ce qui fait aussi, que dans plusieurs malades cette lymphe coule dans le nez pendant le sommeil, & le sac se trouve vuide le matin : mais deux ou trois heures après qu'on est levé, il se remplit, & l'on est obligé de le comprimer pour le vuider. Il paroît par cette observation que le sac lachrymal a plus de facilité à se dégorger quand on est couché, que quand on est debout. D'autres donnent le nom de *Hernie*, à cette plénitude, nom qui ne paroît pas trop lui convenir, puisque la vraie hernie est l'issue de quelque partie hors des parois de la capacité qui le renferme.

Dans la Fistule lachrymale, lorsque le conduit nazal est obstrué, les larmes ne

peuvent couler dans le nez, & la narine du côté de la maladie eſt toujours ſéche. Si la Fiſtule eſt borgne, & que les points lachrymaux ne ſoient point bouchés, les larmes remontent dans l'œil par ces petits conduits, ſur-tout quand on preſſe la tumeur avec le doigt. Ces larmes ſe joignant avec celles que la glande lachrymale fournit toujours, & qui ne peuvent pas y entrer, rendent l'œil larmoyant en s'épanchant ſur la joue. Lorſque l'abſcès eſt formé, le pus ſe mêlant avec la lymphe lachrymale regorge auſſi avec elle, ou immédiatement après, par les points lachrymaux.

La matiére purulente ayant toujours ſa pente vers le conduit nazal, l'ulcére à la fin, & y fait naître des chairs baveuſes qui le bouchent encore plus exactement : obligée donc de remonter par les points lachrymaux, elle ſe répand ſur la caroncule lachrymale, l'enflamme & l'ulcére ; ce qui a fait croire aux Anciens, que la Fiſtule lachrymale avoit ſon ſiége dans cette caroncule. Enfin le pus en paſſant dans les points lachrymaux les ronge & les ulcére auſſi fort ſouvent, ils ſe rempliſſent de chairs fongueuſes, & la matiére purulente ſe trouve renfermée dans le ſac lachrymal ſans avoir d'iſſue : arrêtée de tous côtés, s'accumulant inſenſiblement & devenant plus corroſive, elle ulcére ordinairement la peau qui couvre le ſac lachrymal,

parce qu'elle y trouve moins de résistance qu'aux autres endroits de ce réservoir, & il survient un petit ulcére proche l'union des paupieres, qui rend la Fistule ouverte & donne issue au pus, mais l'action des sels corrosifs du pus se portant aussi sur toute l'étendue du sac, ils le rongent dans la suite & la détruisent entiérement, & comme l'os unguis est immédiatement situé sous ce sac, qu'il est fort mince & naturellement denué de périoste, exposé à l'impression de ces sels corrosifs, il se carie facilement. La carie se communique encore souvent à l'os Ethmoïde & à l'angle supérieur de l'os maxillaire que le sac lachrymal touche en partie. L'os unguis ne peut être carié, que les lames osseuses qui sont derriére, ne le soient aussi dans la suite. Ainsi le pus s'étant fait un passage dans le nez, la narine, qui étoit séche auparavant, devient humide, & si les points lachrymaux ne sont pas encore obstrués, ou si la caroncule lachrymale se trouve entiérement détruite, les larmes coulent avec le pus dans le nez par l'ouverture de l'os unguis, & l'épiphora ou larmoyement cesse.

La Fistule lachrymale causée par des larmes âcres qui se répandent sur le globe de l'œil, & dont l'acrimonie est augmentée par le mélange du pus & accompagnée d'ophthalmie, & le bord des paupiéres, est rongé, ulcéré & défiguré.

Diagnostic. Tout ce que nous venons

de dire établit la connoissance des Fistules lachrymales & leurs différences. Si dans la Fistule borgne, quand on presse l'endroit de l'angle interne qui répond au sac lachrymal, on voit sortir par les points lachrymaux un pus ou une sanie fœtide, verdâtre ou noiratre, c'est une preuve que les os sont cariés. S'il n'en sort qu'une lymphe claire, c'est une marque que le sac lachrymal n'est que dilaté: mais si c'est un pus abondant, quoique louable, il y a carie, ou il y en surviendra bientôt. Lorsque le sac nazal & les points lachrymaux ne sont pas entiérement obstrués, la tumeur de l'angle interne est peu considérable, parce que la matiére liquide contenue dans le sac lachrymal s'écoule en partie par ces voies. A l'égard de la Fistule ouverte, on peut juger par la sonde & par la qualité du pus qui en sort, du progrès qu'elle a fait. Lorsque la narine du côté de la Fistule est séche dans les commencemens, & qu'ensuite il en coule beaucoup de sanie, c'est un signe que l'os unguis est carié, & qu'il donne passage au pus. Si les parties ulcérées ou celles qui sont dans le voisinage, paroissent très-livides, très-dures, très-sensibles & emflammées, avec des vaisseaux sanguins gonflés & variqueux; ou si le sac lachrymal est farci de chairs fongueuses, & qu'il en sorte une matiére noire & très-puante, on a lieu de croire que la Fistule a pris le caractére de Cancer.

Le Prognoſtic de la Fiſtule lachrymale eſt fondé ſur l'état du malade & ſur la qualité de la Fiſtule. Si le malade eſt attaqué de maladie vénérienne, de ſcorbut, d'écrouelles, on ne doit point eſpérer de guériſon qu'après avoir remédié à ces maladies par les remédes qui leur ſont convenables. S'il eſt affligé de fréquentes fluxions, la guériſon en eſt difficile. Si la Fiſtule eſt la ſuite de la petite vérole, elle eſt très-opiniâtre. Si elle eſt ancienne & accompagnée d'une carie qui ſe ſoit communiquée aux lames oſſeuſes du nez, elle eſt incurable. Les Abſcès & les Fiſtules des yeux dégénerent quelquefois en cancers. Lorſque la matiére purulente paſſe librement par le canal nazal, on ſupporte long-tems la Fiſtule ſans beaucoup d'incommodité.

Cure. La maniére de traiter la Fiſtule lachrymale varie ſuivant la différence de ſes eſpéces. Lorſque le ſac lachrymal n'eſt ſimplement rempli que de lymphe, ou qu'il ne contient qu'un peu de pus louable ſans altération aux os, on peut tenter la guériſon par les injections ou par la compreſſion, ou par les deux enſemble. On injecte dans ce ſac par les points lachrymaux une liqueur claire & douce, comme de l'eau d'orge avec le miel roſat, par le moyen d'une petite ſeringue faite exprès, garnie d'une canule fine qu'on introduit dans ces petits trous juſqu'au ſac

lachrymal & même jusqu'au conduit nazal. Pour découvrir le point lachrymal inférieur, on tire un peu à soi la paupiére inférieure, & pour trouver le supérieur on renverse la paupiére supérieure. Quand le sac lachrymal est fort gonflé, il faut avoir la précaution de comprimer un peu la tumeur avec le doigt pendant qu'on le seringue, crainte que l'injection ne le dilate encore davantage : mais avant que de seringuer, il est à propos de sonder le point lachrymal supérieur, en y introduisant une sonde très-fine, faite d'argent, fléxible & propre par sa souplesse à parcourir le sac lachrymal jusqu'au conduit nazal. L'extrémité de cette sonde est terminée en petit bouton à olive qui empêche de percer, de déchirer ou de faire de nouvelles routes. En sondant le point lachrymal supérieur on leve un peu la main, & on fait quelques petits mouvemens pour trouver le sac. La sonde ayant déja un peu ouvert les voies, l'injection y passe plus facilement. Après s'être servi de la seringue cinq ou six jours, si la liqueur injectée ne passe point par le nez, ou ne descend pas dans la gorge quand le malade est panché en arriére, c'est une marque que les injections sont inutiles, il faut tenter la compression pour pousser la liqueur vers le conduit nazal, & la déterminer enfin à passer par le nez. A la vérité, la guérison qu'on obtient par ce moyen-là n'est

ordinairement que palliative : mais quelquefois elle devient radicale quand il n'y a point d'altération ni aux membranes ni aux os. Avant que de faire la compression on a soin de presser la tumeur avec le doigt pour bien désemplir le sac lachrymal, & on la comprime immédiatement après.

Pour faire cette compression, les uns emploient de petites compresses graduées qui font une élévation plus haute que la racine du nez, & qu'on assujettit avec une petite bande ciculaire ou avec le bandage appellé *Monoculus* ou *l'œil simple*. Ces compresses doivent être échancrées du côté de l'œil, pour le laisser libre & exemt de compression. D'autres se servent d'une espéce de bonet fait de lames d'acier garni d'étoffe, à la partie antérieure duquel il y a une branche qui descend par le milieu du front sur la tumeur. Au bout de cette branche est adaptée une lame qu'on approche de la tumeur autant qu'on veut par le moyen d'une vis qui l'éloigne plus ou moins de la branche. De quelque bandage qu'on se serve, on le laisse plusieurs mois pour empêcher la matiére de s'amasser dans le sac lachrymal, & pour donner le tems à sa membrane de reprendre son ressort. On a soin en même-tems de bassiner la tumeur trois ou quatre fois par jour avec quelqu'eau ophthalmique spiritueuse, ou avec de l'eau vulnéraire ou de l'eau de la Reine de Hongrie, de la-

ver le dedans de l'œil avec du vin chaud, auquel on ajoute quelques gouttes de baume du Commandeur, de sonder & de seringuer souvent les points lachrymaux & le sac pour les désobstruer, & d'appliquer tous les soirs sur l'angle interne de l'œil une compresse imbue du vin ci-dessus.

Si c'est un abscès formé dans le sac lachrymal, & que cette poche soit remplie & gonflée de pus, il ne faut pas attendre que la tumeur se perce d'elle-même; la matiére qui y séjourneroit pourroit carier les os voisins; il faut l'ouvrir avec la lancette, faire des injections par l'ouverture, & y appliquer l'emplâtre de l'Abbé de Grace, qu'on continuera jusqu'à parfaite guérison. Si le sac est altéré, on le mondifiera, & on consumera les chairs baveuses, en y mettant quelques gouttes d'huile de gayac édulcorée avec l'esprit de vin, ou d'huile d'euphorbe, ou l'euphorbe même en poudre, mêlé avec l'aloës, la myrrhe, l'aristoloche; ou un digestif aiguisé d'un peu de pierre à cautére, ou en y passant légérement la pierre infernale; évitant avec soin qu'il n'entre rien de ces topiques dans l'œil, qui ne manqueroit pas d'en être enflammé. l'Ulcére étant détergé, on le pansera avec le baume verd, ou celui d'Arceus ou quelqu'autre semblable. Si les topiques ci-dessus excitoient une inflammation, on se serviroit d'huile d'œufs ou d'un digestif fort doux, & l'on saigne-

roit le malade, l'accident paſſé, on viendroit aux déterſifs

On pourroit par cette méthode parvenir à la guériſon parfaite & ſans larmoyement de Fiſtules ſoit borgnes, ſoit ouvertes, qui ne ſeroient point accompagnées de carie, pourvu qu'on pût entretenir ou rendre libres les points lachrymaux, & le canal nazal, en les injectant ſouvant pendant la cure, & en introduiſant dans le conduit nazal par le ſac lachrymal une petite bougie faite comme celle dont on ſe ſert pour l'uréthre, qu'on feroit ſortir par le nez, & dont on continueroit l'uſage juſqu'à ce qu'on s'apperçût par la matiére qui couleroit, que la membrane de ce conduit ſeroit ferme, ſaine & dans ſon état naturel. Pour s'aſſurer s'il y a carie, outre les ſignes que nous avons rapportés dans le diagnoſtic, il faut agrandir l'entrée de la Fiſtule, ſi elle eſt ouverte, ou y faire une inciſion avec le biſtouri, comme à l'opération complette, & découvrir l'os unguis & ceux qu'on ſoupçonneroit être cariés.

Lorſque la Fiſtule eſt accompagnée de carie, ou que la méthode preſcrite n'a pas eu tout le ſuccès qu'on ſouhaitoit, & que le malade ne veut pas ſe contenter d'une cure palliative; il eſt néceſſaire d'en venir à l'opération complette : mais avant que de l'entreprendre, il faut y préparer le malade par les remédes généraux; c'eſt à-dire, par les ſaignées, la purgation, les

ptisanes apéritives & rafraichissantes & une diéte exacte. S'il est d'un mauvais tempérament & sujet à de fréquentes fluxions sur les yeux; ou s'il a l'œil malade, rouge, enflammé, la préparation sera plus longue, & l'on joindra aux remédes généraux, les bouillons rafraichissans & adoucissans, les émulsions, le petit lait, les lavemens émolliens, & même le bain, pour détruire tous ces accidens, & prévenir ceux qui pourroient arriver après l'opération.

Le malade étant bien préparé, on le fait placer sur une chaise, on lui bande l'œil sain avec une compresse & un mouchoir plié en triangle. Un aide lui assujettit la tête un peu renversée contre le dossier du siége, en croisant les mains sur son front, & on lui couvre l'œil malade avec une cuiller d'argent faite exprès, tant pour l'empêcher de voir les instrumens & le manuel de l'opération, que pour assujettir les paupiéres & affermir la peau de l'angle interne. Si l'on n'avoit point de cuiller, on feroit tirer par un aide la peau & les deux paupiéres directement vers la tempe avec les doigts posés sur le petit angle. En même tems, si c'est une Fistule borgne, le Chirurgien bande la peau de l'angle interne de l'œil avec la main gauche, mettant le doigt du milieu sur la partie interne du sourcil au-dessus de la racine du nez, & le pouce au-dessous de la partie inférieure

de l'orbite à côté du nez. Enſuite il fait avec un biſtouri un peu courbe, une inciſion juſqu'aux os, en forme de croiſſant, de la longueur d'un travers de pouce, dont la partie convexe regarde le nez, & le milieu de la partie concave répond à l'union des deux paupiéres. On commence l'inciſion à la racine du nez, & on la conduit demi-circulairement juſqu'à l'os maxillaire vers l'origine du muſcle petit oblique, en paſſant ſur la tumeur, mais obſervant de s'éloigner de la commiſſure des paupiéres d'environ trois lignes. On ne fait point de difficulté en faiſant cette inciſion, de couper le tendon du muſcle orbiculaire, ſans craindre qu'il reſte d'éraillement à l'œil après la guériſon, pourvu qu'on conſerve la peau de l'angle interne qui unit les deux paupiéres. L'expérience en a confirmé le ſuccès. Le muſcle orbiculaire n'en perd point ſon action, parce qu'il eſt attaché à toute la circonférence de l'orbite. L'inciſion faite, on dilate la plaie ſous la commiſſure des paupiéres avec la feuille de myrthe ou le déchauſſoir; on y met de l'éponge préparée ou des bourdonnets pour l'agrandir, & on remet le reſte de l'opération au lendemain. Quand c'eſt une Fiſtule ouverte, quelques-uns ſe contentent de la dilater avec l'éponge préparée : mais la plupart des praticiens y font une inciſion, comme nous venons de dire. Si l'on a coupé l'artère angulaire en faiſant l'opération,

on fait une compreſſion à la partie inférieure de l'orbite ſur l'os maxillaire, pour arrêter l'hémorragie, parce que c'eſt par-là que paſſe cette artère.

Le lendemain la plaie ſe trouvant agrandie & laiſſant voir les os à découvert, on examine les endroits qui peuvent être cariés. L'os unguis étant mince, denué de périoſte & plus expoſé que les autres, à l'impreſſion du pus, eſt auſſi plutôt carié; & comme il eſt l'objet de l'opération, qui ne ſe fait principalement que pour donner paſſage aux larmes par le nez auſſi bien que pour détruire la carie, le malade étant ſitué, comme nous avons dit, on perce cet os avec la feuille de myrthe, dirigeant la pointe de l'inſtrument vers le nez, & non pas vers la joue, crainte de donner dans le ſinus maxillaire. En perçant l'os on fait pluſieurs petits tours pour détruire la carie, & avec l'autre bout de l'inſtrument terminé en ſonde on arrondit le trou. On a ſoin de tirer toutes les eſquilles avec des pincettes, & l'on fait attention dans les premiers panſemens à celles qui peuvent ſe détacher, pour les ôter. Quelques-uns ſe ſervent d'un ſtilet ou d'une ſonde crenelée, ouverte par le bout, ou d'un déchauſſoir pour percer l'os unguis; ce qui n'eſt pas difficile, parce que cet os eſt mince. Une preuve qu'il eſt bien percé, c'eſt quand il ſort du ſang auſſi-tôt que l'opération eſt faite. Cette maniére d'opérer eſt plus promp-

te & moins embarraſſante que celle qui ſe fait par le cautére actuel : l'on ne craint pas de bruler la commiſſure des paupieres, ce qui produit l'éraillement, ni de cauſer d'inflammation à l'œil & à la membrane du nez par la chaleur du fer, ce qui eſt quelquefois ſuivi d'accidens facheux.

Quoique les os ne ſoient pas cariés, la plupart des praticiens ne laiſſent pas de percer l'os unguis pour faire un nouveau chemin aux larmes dans le nez, à cauſe de l'obſtruction du conduit nazal. Cependant on pourroit tenter de rendre ce conduit libre par le moyen d'une bougie, comme nous dirons ci-après, & éviter de percer cet os. Qand les os voiſins ſont cariés, on a ſoin de les ruginer pour enlever la carie : mais ſi elle eſt conſidérable, pluſieurs Chirurgiens oculiſtes ſuivant la pratique des Anciens, ſe perſuadent qu'on ne peut mieux la détruire que par le feu, & qu'on ne ſçauroit ſe diſpenſer de faire l'opération avec le cautére actuel. Ils s'en ſervent même pour percer l'os unguis quoiqu'il ne ſoit pas altéré.

Pour faire l'opération avec le cautére actuel, après avoir placé le malade ſur un ſiége, comme on a fait pour l'inciſion, on s'aſſurera de l'endroit de la carie avec un ſtilet qu'on tiendra ferme deſſus, & on fera deſcendre par le haut de ce ſtilet un petit entonnoir dont l'extrémité doit être taillée en biſeau pour s'ajuſter à la

pente de l'os unguis. L'entonnoir bien appuyé sur cet os avec son manche, le bout dirigé vers le nez plutôt que vers la joue pour éviter le sinus de l'os maxillaire, on retirera le stilet, on introduira promptement sur l'os, à la faveur de l'entonnoir, un cautére actuel tout rouge, dont le bouton sera un peu en pointe, & appuyant légérement sur l'os unguis, on le percera. On s'appercevra que cet os est percé quand on verra sortir du sang & de la fumée par le nez. Une preuve encore qu'il l'est, c'est lorsque l'air sort par la plaie quand le malade pousse son haleine vers le nez en serrant les narines. Aussitôt que l'os unguis est percé, il faut retirer le cautére & l'entonnoir, crainte de bruler la commissure des paupiéres, ce qui rendroit l'œil éraillé. Aprés avoir rafraîchi l'entonnoir dans de l'eau froide & l'avoir essuyé, on le remettra sur l'os, & l'on y glissera encore un bouton de feu plus large pour consumer toute la carie. Si l'on découvroit, après l'incision, que les os voisins fussent cariés, on les cautériseroit avant que de percer l'os unguis.

L'opération faite avec le feu ou sans le feu, on introduit dans le trou de l'os unguis une tente garnie d'un petit talon qui s'appuie sur la circonférence du nouveau trou, pour empêcher que les chairs ne surmontent. On attache aussi un fil au talon, pour pouvoir la retirer plus facilement.

D'autres y mettent un morceau d'éponge préparée, ou un petit rouleau de linge. Enſuite on remplit la plaie de bourdonnets, on applique par-deſſus des compreſſes échancrées du côté de l'œil, & graduées ; on couvre l'appareil de deux grandes compreſſes trempées dans un collyre rafraîchiſſant, & on ſoutient le tout avec un mouchoir plié en triangle, ou avec le bandage *Monoculus*. Les premiers jours on enduit la tente & les bourdonnets d'huile d'œufs, ou d'onguent ſuppuratif & de baume d'Arceus mêlés enſemble, ou de quelque doux digeſtif, pour calmer la douleur & exciter une légére ſuppuration. Si les os ont été alterés par la carie, on trempe dans la ſuite les tentes & les bourdonnets dans l'huile de gayac édulcorée avec l'eſprit de vin, pour en procurer l'exfoliation ; ou l'on emploie les autres remédes propoſés ci-deſſus pour conſumer les chairs fongueuſes. On a ſoin de garantir l'œil de l'atteinte de ces cauſtiques.

Ayant fait mettre le malade dans ſon lit, on le ſaigne deux heures après l'opération ; on lui fait obſerver une diéte exacte & rafraichiſſante, & on réitére la ſaignée autant qu'il eſt néceſſaire, pour prévenir l'inflammation. Le troiſiéme jour on ôte la tente avec les bourdonnets, & on en remet une autre. S'il n'y a pas trop d'inflammation, on commence alors à ſe ſervir des remédes propres à faire exfolier les os qui

ont été cariés, & on continue de panser le malade tous les jours, à peu près comme la premiére fois. Dans les pansemens on a la précaution de reprimer & de consumer les chairs baveuses & superflues, en les touchant avec la pierre infernale.

Comme le succès de cette opération consiste principalement à conserver toujours ouvert le nouveau conduit fait à l'os unguis, pour procurer aux larmes un passage dans le nez par ce canal artificiel, & éviter par ce moyen le larmoyement, on est obligé d'entretenir la longueur & la grosseur des tentes, & d'en mettre toujours jusqu'à ce qu'il se soit formé une membrane à toute la circonférence interne du nouveau canal qui doit suppléer au naturel qui est obstrué. Encore a-t'on bien de la peine à y réussir. Pour prévenir cet accident, qui est très-incommode, quelques Oculistes proposent, quand la plaie est détergée, de mettre dans le nouveau trou, au lieu d'une tente. une petite canule d'or, d'argent, ou de plomb, garnie extérieurement d'un petit rebord pour reprimer les chairs. On la fait plus ou moins longue, plus au moins grosse, suivant la conformation du nez & la grandeur du trou. Elle sert à y faire naître une membrane calleuse qui en entretient l'ouverture. Lorsque la plaie est prête à se consolider, on substitue une autre canule à la premiére, qui soit plus petite & sans rebord, & on l'enchasse

bien dans l'os. Ensuite on travaille à la consolidation & à la cicatrice, afin que la chair & la peau, qui croissent par-dessus la canule, la renferment & l'embrassent exactement : mais pendant toute la cure, soit qu'on se soit servi de tentes, soit qu'on ait employé ces canules, il ne faut pas manquer de sonder & de seringuer souvent les point lacrymaux, & de diriger, en les sondant, leur conduit vers le nouveau canal. Par ce moyen on peut prévenir le larmoyement. Si l'on s'est servi de la petite canule, le malade tâchera de s'abstenir, autant qu'il lui sera possible, d'éternuer; de vomir, de faire quelqu'exercice ou quelqu'effort violent, sur-tout dans les commencemens : car lorsque la plaie est bien cicatrisée, quand même la canule viendroit à tomber par la narine, ce qui arrive assez souvent, il n'y auroit point de larmoyement à craindre, parce que les parois internes du nouveau conduit seroient fermes & endurcies.

Mais on pourroit se dispenser, comme nous l'avons déja dit, de percer l'os unguis, s'il n'étoit pas carié, en conservant ou rétablissant la liberté du conduit nazal, par le moyen d'une bougie qu'on introduiroit dans le sac lachrymal, la faisant passer par le nez. Si elle ne pouvoit pas y entrer à cause de l'obstruction du canal, on renouvelleroit le passage avec une sonde ; on panseroit la plaie, & l'on seringue-

roit & ſonderoit les points lachrymaux, comme il a été dit.

Il y a des Fiſtules compliquées, dont la carie s'étend juſqu'à la partie inférieure de l'orbite, où l'on ne ſçauroit porter la rugine ni le cautére actuel, ſans offenſer le globe de l'œil, & ſans occaſionner la perte de cet organe. En ce cas on peut introduire ſur l'os carié un tuyau de plume fermé par le bout, échancré ou percé de la largueur d'une ligne, & rempli d'un morceau d'éponge préparée, trempée dans un cauſtique liquide, comme l'huile de gayac, ou autre ſemblable. Cette éponge, en s'humectant, ſe gonfle, s'avance par l'échancrure de la plume ſur l'os carié, & le conſume. On réitére ce reméde, ſuivant le beſoin, & l'on panſe l'Ulcére avec un digeſtif doux, ou avec l'huile d'œufs, ou avec les jaunes d'œufs même frits & réduits en pulpe, dont on enduit les tentes & les bourdonnets, évitant les huiles qui ſont toutes contraires aux yeux.

Sur la fin de la cure, on purge pluſieurs fois le malade, on lui fait uſer de bouillons aux écreviſſes, d'eaux minérales, ou d'autres remédes convenables. S'il eſt phlegmatique, on preſcrit les bouillons de viperes, les ptiſanes ſudorifiques des bois, les hydragogues. A l'égard des fiſtules fomentées par des maladies virulentes, il faut détruire le virus par des remédes ſpécifiques, ſi l'on veut parvenir à leur guériſon.

ARTICLE III.

Des Ulcéres avec carie.

LA carie eſt proprement un Ulcére dans l'os, c'eſt-à-dire, une ſolution de continuité avec éroſion & déſunion de ſa ſubſtance, faite par des humeurs âcres & corroſives.

Il arrive ſouvent que dans les abſcès & dans les Ulcéres qui pénétrent juſqu'aux os, la matiére purulente n'ayant point d'iſſue, devient ſi âcre & ſi corroſive par ſon ſéjour, qu'elle détruit le périoſte, pénétre l'os, le ronge, le diſſout & l'ulcére.

La carie ſurvient ordinairement aux Ulcéres invétérés, fiſtuleux, ſcorbutiques, vénériens, ſcrophuleux ou cancéreux. Elle eſt ſouvent la ſuite des exoſtoſes, ſur-tout quand elles ſont cauſées par quelque virus. Elle eſt quelquefois l'effet de la diſſolution de la moëlle dans les os longs, en-conſéquence de quelqu'humeur âcre qui s'y eſt introduite, ou qui s'y eſt formée ; ce qui peut arriver à ceux qui ſont attaqués de quelque maladie virulente ; ou en conſéquence d'un violent coup ou d'une chute qui aura cauſé une commotion dans la moëlle, comme il s'en fait dans le cerveau. Alors cette carie attaque la ſurface interne de l'os ſans ſe manifeſter quelquefois au

dehors. La carie arrive encore par l'obstruction qui se forme dans les vaisseaux osseux, quand le ressort du périoste est relâché, qu'il ne pousse plus les liquides dans la substance de l'os, & qu'il n'en facilite plus le retour. D'où il suit que ces liquides se corrompent en y croupissant, & qu'ils détruisent les fibres osseuses. Lorsque le scorbut, la vérole, le cancer, sont anciens & invétérés, que le sang est fondu & que la lymphe est devenue âcre, les os bien souvent se ramollissent ou se carient comme dans le *Spina ventosa*, & la carie est quelquefois une espéce de vermoulure, ou une gangréne séche dans l'os. Les os exposés à l'air se carient facilement, parce que cet élément desséche leur surface, coagule les liquides qui y circulent, & les fait corrompre par leur séjour. Cependant cela n'arrive pas toujours, particuliérement si le Chirurgien a l'attention de ne les laisser pas trop long-tems découverts, & s'il n'y applique rien d'âcre.

Diagnostic. Quand les os sont exposés à la vue, on connoît facilement leur altération, ils sont d'abord gras; ensuite ils jaunissent, enfin ils deviennent noirs & inégaux. *Voyez* Celse, l. 8. ch. 2. Lorsqu'en sondant un Ulcére, on sent l'os mou, inégal & raboteux, c'est une preuve qu'il est carié, à moins que l'inégalité ne soit naturelle & dure. Si l'os dans un Ulcére est couvert de chairs fongueu-

ses, flétries, pâles, livides ou violettes, c'est un signe qu'il est altéré. On pénétre assez facilement ces chairs avec la sonde, & on les fait saigner sans douleur. Quand les tentes, les bourdonnets & les emplâtres sont noircis par la matiére purulente, c'est signe de carie ; à moins que les emplâtres ou les onguens dont on se sert ne reçoivent du plomb dans leur composition. Si l'on sent avec l'extrémité de la sonde l'os mou comme du liége ou du bois pourri, c'est une marque d'une carie vermoulue. Quand il sort d'un Ulcére qui pénétre jusqu'à l'os une sanie abondante, noire, cendrée, sanguinolente, fétide, l'os est carié. Lorsque l'os est altéré, la peau de la circonférence de l'Ulcére est ordinairement violette ou plombée. Si les Ulcéres voisins des os durent plus d'un an, les os ont coûtume de se carier. Si un Ulcére avec carie se remplit de chairs & se cicatrise, ce qui arrive pourtant rarement, la cicatrice est livide, ou violette, ou en croute, il en suinte une eau rousse, elle se rompt & l'Ulcére se renouvelle.

Prognostic. Nulle guérison parfaite de l'Ulcére, tandis que l'os reste carié. La sanie corrompue qui en sort, empêche les mammelons charnus d'y naître & de s'y attacher. Ou si les chairs voisines, en s'étendant, le recouvrent, cette sanie renfermée dessous, les ronge, renouvelle l'Ulcére, & augmente la carie, en agissant

avec plus de force sur l'os. Si la carie se trouve près des parties nerveuses & tendineuses, ou près de quelques gros vaisseaux, ou dans les jointures & dans les parties spongieuses des os, elle est très-difficile à guérir. La carie scorbutique est extrêmement fâcheuse ; la scrophuleuse est très-opiniâtre. La vérolique l'est moins. La chancreuse est mortelle.

Cure. La guérison de la carie consiste à en arrêter le progrès, & à séparer ce qui est corrompu dans l'os, d'avec ce qui est sain ; car tout ce qui est carié est sphacélé ou mort, & ne peut plus se rétablir.

Pour remplir ces indications, on emploie les cathérétiques, le cautére actuel, la rugine, le trépan, le ciseau, la scie. Les deux premiers procurent l'exfoliation de l'os, c'est-à-dire la séparation en maniére de feuilles, de ce qui est carié, en le dessechant, le rongeant, le brulant, & détruisant tous les vaisseaux qui pourroient communiquer de la partie saine à la partie morte. Aussi remarque-t'on que lorsque l'os carié est sec, il s'exfolie bien plus promptement que quand il jette de la sanie. Lorsque ce qui est carie est sec, le suc nourricier ne pouvant plus le pénétrer, fait effort contre lui, le pousse insensiblement & le sépare.

Entre tous les topiques, capables de produire cet effet, Celse, Fabrice Hildan, Riviere, Munniks & plusieurs autres, es-

timent particuliérement l'Euphorbe. *Voyez* Celſe, ch. 29. Hildan Centurie 2. obſervation 92. cent. 4. obſ. 96. cent 5. obſ. 22. cent. 6. obſ. 3. Riviere, cent 2. obſ. 76. Munniks, des Ulcéres, ch. 5. Quoique l'Euphorbe irrite conſidérablement la langue & les narines, Il n'excite cependant aucune inflammation aux Ulcéres. L'expérience que Hildan en a faite, lui fait conclure que ſon acrimonie dans les Ulcéres n'eſt pas ſi grande qu'on ſe l'imagine. On le met en poudre ſur les os cariés tous les jours ou tous les deux jours, ou

℞, *Racine d'Ariſtoloche ronde; Iris de Florence, de chacun demi-dragme; Euphorbe, deux ſcrupules ou une dragme: faites-en une poudre, dont vous pouvez compoſer un liniment avec ſuffiſante quantité de miel roſat.*

On met par-deſſus de la charpie ſéche ou des bourdonnets, on couvre le tout avec un emplâtre de diapalme, ou quelqu'autre ſemblable, & on continue juſqu'à ce que l'os ſoit exfolié. Les huiles d'euphorbe, de gayac, de buis, de géroſle, & autres ſemblables, qui contiennent des ſels âcres, ſont auſſi fort bonnes. Quelques-uns eſtiment beaucoup la diſſolution de mercure faite dans l'eau forte ou l'eſprit de nitre. D'autres emploient le beurre d'antimoine.

d'antimoine. Les jours qu'on applique les cauſtiques, on panſe avec la charpie ſéche; les autres jours on l'imbibe d'eſprit de vin. Quand la carie eſt ſuperficielle, on ſe contente de ruginer l'os, & d'y appliquer la charpie trempée dans cet eſprit.

Mais le reméde le plus prompt & le plus efficace, eſt le cautére actuel, ſurtout lorſque la carie eſt profonde. Pour l'appliquer, on garnit les parois de l'Ulcére avec des linges mouillés ou trempés dans de l'eau roſe, dans laquelle on aura battu un blanc d'œuf, afin de les garantir de l'action du feu. Enſuite on applique ſur l'os carié le cautére bien rouge, commençant par le milieu de la carie, & continuant par les bords, ſur leſquels on ne reſte pas long-tems, crainte de bruler les chairs. Comme il faut faire cette application à pluſieurs repriſes, on a pluſieurs cautéres qu'on fait rougir en même tems. On brule plus ou moins, ſuivant la profondeur de la carie, ou même ſuivant ſon eſpéce & la qualité des os. La carie avec vermoulure & hyperſarcoſe & les os ſpongieux demandent une application plus forte. Après l'opération, on panſe avec la charpie ſéche, & le reſte de l'Ulcére à l'ordinaire. Après que l'exfoliation eſt faite, s'il reſte encore de la carie, on réitere l'application du cautére actuel.

Quand la carie des os longs eſt interne, ou quelle pénétre juſqu'à la cavité

de la moëlle, on eſt obligé d'y appliquer une ou pluſieurs couronnes de trépan. Cette opération eſt encore néceſſaire, lorſqu'il y a quelque trou à l'os, dont il ſort beaucoup de pus ſanieux & fétide : on ne peut lui donner une iſſue libre que par ce moyen ; ſi on l'y laiſſoit croupir, il cauſeroit la mort au Malade.

Lorſqu'une exoſtoſe cariée eſt conſidérable, on emploie le trépan perforatif, avec lequel on fait pluſieurs trous près les uns des autres pour affoiblir l'os. Enſuite on enleve l'exoſtoſe avec un ciſeau bien tranchant, qu'on frape à coups de maillet de plomb pour amortir les coups, & ne pas trop ébranler la moëlle. Si la baſe de l'exoſtoſe eſt étroite, on peut la ſcier avec une ſcie fine & bien tranchante. Après l'opération, pour faire exfolier l'os, on y met quelqu'un des cauſtiques, dont nous avons parlé ci-deſſus.

On conçoit, que pour faire toutes ces opérations, il faut découvrir les os par des inciſions convenables ou par l'éponge préparée.

Les caries cauſées & entretenues par le ſcorbut, les écrouelles, le cancer, le rachitis, demandent, outre les moyens qu'on vient de propoſer, les remédes internes & externes qui leur ſont propres. Les caries véroliques n'exiſtant point ſans la vérole, ont beſoin de l'adminiſtration du grand reméde auquel elles ont coûtume de céder aſſez facilement.

Quand on eſt parvenu à détruire la carie des Ulcéres, & le virus, s'il y en a, après l'exfoliation, on les panſe comme les Ulcéres benins.

ARTICLE IV.

Du Spina Ventoſa.

LE Spina ventoſa eſt une maladie des os accompagnée ou ſuivie d'une carie interne, & dans laquelle on ſent ordinairement une douleur vive, ſemblable à celle que cauſeroit une épine enfoncée dans les chairs juſqu'au périoſte ; ce qui lui a fait donner le nom latin de *Spina*, épine. Et parce qu'il ſurvient ſouvent à la partie douloureuſe une tumeur molle, lâche, ſemblable à un œdéme, & que *ventoſité* chez les Arabes, ſignifie une tumeur œdémateuſe, on a ajouté au mot de *Spina*, celui de *ventoſa*, ou *ventoſitas* ; d'autant plus qu'en touchant la tumeur avec les doigts, elle ſemble remplie d'une humeur venteuſe ou flatueuſe.

Avicenne a parlé de cette maladie, l. 4. fen. 4. tr. 4. c. 9. Pandolphin en a fait un Traité entier, auquel Mercklin a ajouté des notes. M. Aur. Severin en a auſſi écrit dans les maladies des os, ſous le nom, *Pœdarthrocace*, terme conpoſé

de trois mots grecs παῖς, genitif, παιδὸς *puer*, enfant, jeune personne; ἄρθρον, *articulus*, articulation, jointure, & κάκη, *vitium malum*, vice, mal; à cause que ce mal commence presque toujours par les jointures, & qu'il attaque plutôt les enfans & les jeunes gens, que les personnes âgées, à moins qu'elles n'en ayent été incommodées dès leur jeunesse, sans en avoir été parfaitement guéries

Quand le Spina ventosa s'attache aux articulations des os, ses premiers symptômes sont une exostose, ou un gonflement de leurs apophyses & de leurs épiphyses, ordinairement sans douleur, & une corruption de la moëlle renfermée dans leurs cellules. Insensiblement ces os se carient ou deviennent vermoulus; le périoste se détache de leur surface, & lorsque l'humeur agit sur cette membrane qui est fort sensible, elle excite une douleur très-piquante. Le périoste étant consumé, la douleur diminue ou cesse, & il s'y forme un abscès peu élevé, rempli d'un pus séreux. L'abscès ouvert dégénere en ulcére sinueux ou fistuleux.

Si la maladie commence par le corps de l'os, on s'appercoit d'abord d'une douleur profonde & inquiétante, qui résiste à toutes sortes de remédes, tant internes qu'externes. Elle dépend de l'irritation que souffre la membrane dont la cavité osseuse est revêtue. La moëlle qui se corrompt peu à peu, qui se dissout & devient âcre,

produit cet effet. On s'imagine que c'eſt un rhumatiſme, parce qu'il ne paroît aucune euflure à la partie. Cependant le mal perſiſte toujours. La face interne de l'os ſe carie, la carie gagne juſqu'a la ſurface externe, & ſouvant toute la ſubſtance oſſeuſe ſe ramollit ou devient vermoulue. On ne doit pas être ſurpris ſi le malade en cet état, ſe caſſe quelquefois un bras, une jambe, au moindre effort qu'il fait. Auſſi-tôt que le périoſte eſt abreuvé de l'humeur virulente qui a carié l'os, on y ſent une douleur très-cruelle juſqu'à ce que cette membrane ſoit entiérement détachée & corrompue. Alors la douleur ſe calme, il s'épanche au-deſſous un pus ſéreux qui forme une tumeur étendue, plate, molle, indolente, ſans changement de couleur à la peau. Cette tumeur étant ouverte d'elle-même ou par l'opération, laiſſe, après l'écoulement de la ſéroſité purulente qu'elle renfermoit, un ulcére pâle ou livide, qui ne reçoit point de guériſon qu'on n'ait remédié à la carie. Quand la maladie a fait de grands progrès, la fiévre s'y joint, il ſurvient une atrophie particuliére ou univerſelle, & le malade ſuccombe ſous le poids de ſes infirmités. Quelquefois le mal ſemble commencer par une fiévre continue aſſez conſidérable, qui dégénére dans la ſuite en fiévre lente.

La cauſe du Spina ventoſa paroit être un virus ſcorbutique, ou ſcrophuleux, ou un virus vénérien, ancien & dégénéré.

La description de cette maladie en établit le diagnostic. Le prognostic n'en peut être que fort triste ; elle est longue & rebelle. On n'est pas plutôt parvenu à la guérir dans un endroit, qu'elle en attaque un autre. Souvent elle fait des fusées dans toute la cavité des os longs, & la carie est plus considérable au-dedans qu'au dehors.

Cure. Les remédes internes varient suivent la cause de la maladie. Si elle dépend du scorbut, rien n'est plus convenable que les bouillons ou les apozémes anti-scorbutiques faits avec le cresson d'eau, le nasturtium, le beccabunga, le cochlearia : comme ces plantes contiennent un sel volatil qui s'évapore facilement à la moindre chaleur, on ne les fait point bouillir ; il suffit de les faire infuser, avec la précaution de bien couvrir le vaisseau. On donne aussi fort utilement l'esprit de cochlearia à la dose d'un gros ou deux dans un bouillon, & même dans une potion cordiale, lorsque la gangréne est à craindre. Par exemple :

℞ *Eau de chardon bénit, quatre onces ; eau de menthe, deux onces ; thériaque, demi-gros ; syrop d'œillet ou de stœchas, demi-once ; esprit de cochlearia, deux gros ; mêlez & donnez par cuillerées toutes le heures.*

Il faut cependant observer que s'il y avoit beaucoup de fiévre, on ne prescriroit pas

cette potion ; crainte de l'augmenter. On s'en tiendroit ſimplement aux bouillons anti-ſcorbutiques.

La boiſſon ordinaire ſera une ptiſane faite avec deux onces de racine de raifort ſauvage rapée, bouillie légérement dans deux pintes d'eau, ajoutant un peu de régliſſe.

On purgera le malade tous les huit jours, pourvu qu'il n'y ait pas de fiévre, & qu'il ne ſoit pas trop exténué. La médecine ſera composée de deux gros de follicules de Senné, & un gros de ſel d'epſom infuſés dans un verre d'eau. On ajoutera à l'infuſion une once de manne, & dans la colature on délayera demi-once ou ſix gros de confection hamech. Ou l'on fera bouillir une once de pulpe de caſſe, & demi-gros de tartre martial ſoluble, ou de ſel polychreſte ſoluble, & dans la colature on délayera ſix gros ou une once de Confection hamech. Conſultez auſſi ce que nous avons dit des Ulcéres ſcorbutiques, page 245. & ſuiv.

Lorſque le Spina ventoſa reconnoit pour cauſe un virus vénérien ou ſcrophuleux, on doit employer les remédes que nous avons propoſés pour la guériſon des Ulcéres véroliques, pag. 235. & des Ulcéres ſcrophuleux, pag. 257. & ſuiv. Voyez auſſi notre Livre des Tumeurs, Tom. II. où nous avons amplement traité des Ecrouelles.

Les ſecours que la Chirurgie offre pour la guériſon de cette maladie, ſont les mêmes que ceux que nous venons de preſ-

crire pour les Ulcéres accompagnés de carie ; mais comme on n'a point au commencement de preuves certaines que les os soient cariés, on appliquera sur les exostoses, s'il y en a, des emplâtres résolutifs tels que le *devigo*, le *diabotanum* simple ou mercurisé, le diachylon, &c. ou si l'on s'apperçoit qu'il se forme quelque tumeur humorale, on emploiera les cataplâmes émolliens. Quand l'abscès sera formé, & qu'on remarquera qu'il y aura fluctuation, on l'ouvrira avec le bistouri, & on examinera si le périoste est détaché ou consumé, & si l'os est offensé. En ce cas on tâchera de détruire la carie par les cathérétiques dont nous avons parlé, ou par le cautére actuel, sans cela nulle espérance de guérison, l'Ulcére qui en résulteroit ne pourroit jamais s'incarner, ni se cicatriser. Il est vrai qu'on ne peut guère se flater d'y réussir ; mais cette incertitude ne doit pas empêcher d'y apporter tous ses soins, & de toucher plusieurs fois l'os avec le bouton de feu dans toute l'étendue de la carie, jusqu'à ce qu'on soit venu à bout de l'emporter. Ensuite on pansera l'Ulcére comme nous avons dit dans l'article précédent, ou s'il tient de la nature des Ulcéres scorbutiques, vénériens ou scrophuleux, on aura recours aux remédes qui sont spécifiques à ces sortes d'Ulcéres dont nous avons ci-devant parlé.

FIN.

TABLE DES MATIERES

contenues dans ce IVe. Tome.

A

B

C

D

G

H

I

L

M

N

R

S

T

V

Fin de la Table des Matiéres.

